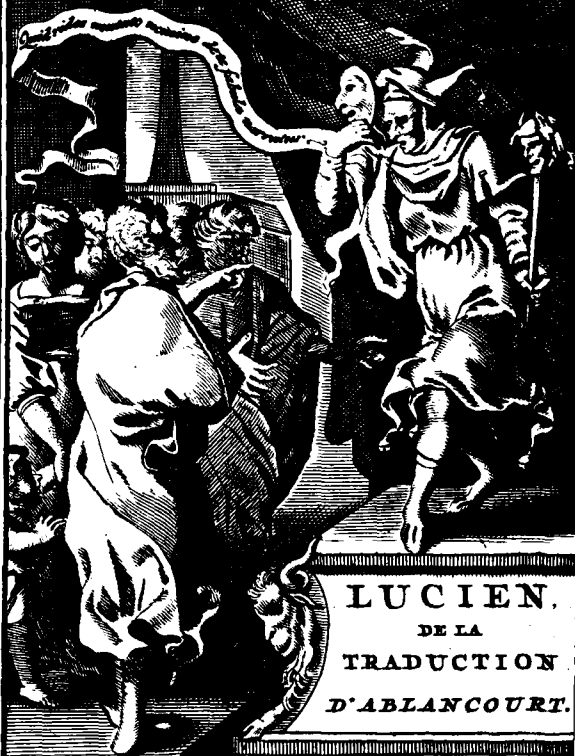


Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LUCIEN.
DE LA
TRADUCTION
D'ABLANCOURT.

A AMSTERDAM Chez P. MORTIER.

LUCIEN,

DE LA 809189

TRADUCTION

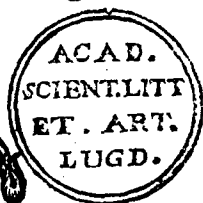
DE N. PERROT,

SR. D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition revûë & corrigée.

TOME I.

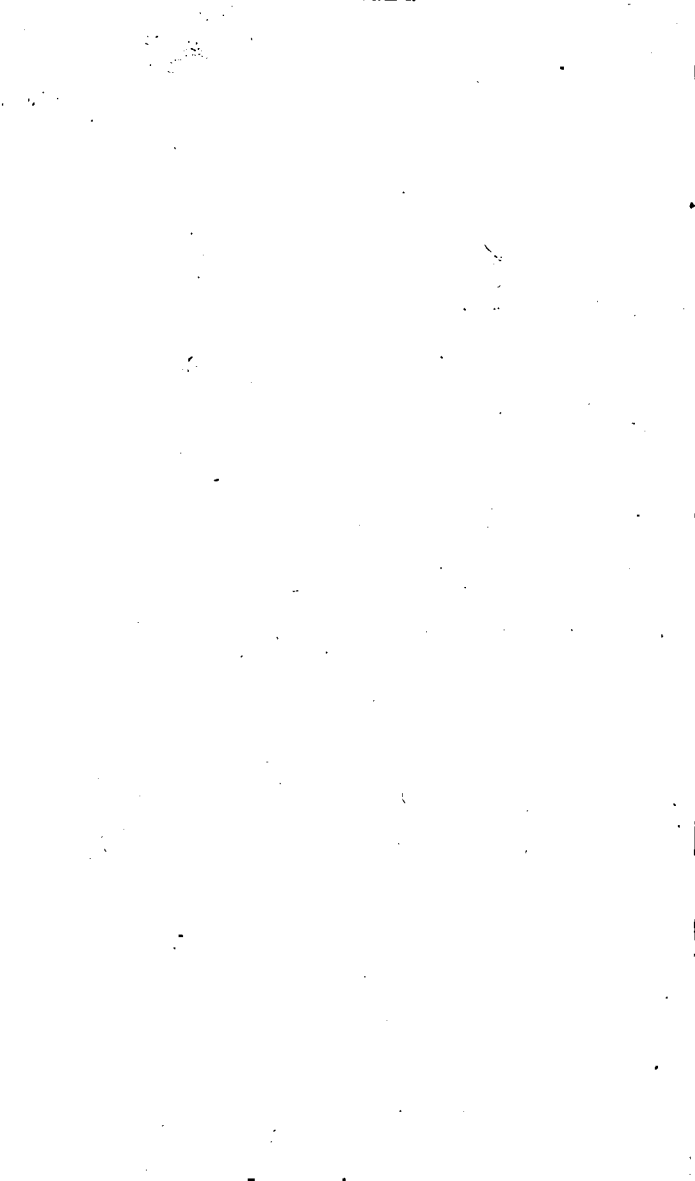


A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER Libraire,

Chez qui l'on trouve toute sorte de Musique, & des
Cartes Geographiques.

M D C C I X.





P R E F A C E



D U



T R A D U C T E U R.

L n'y a point de Livre qui ne soit exposé à estre critiqué, & c'est ordinairement aux meilleurs Ouvrages ausquels on s'est le plus attaché. Celuy-cy sans doute n'en fera pas plus exempt que les autres, au contraire ; aussi plusieurs personnes m'avoient détourné de le traduire, prévenus qu'on ne devoit point rendre public, & en nostre Langue, un Auteur convaincu d'impiété & d'irreligion, & qui avoit imaginé mille railleries contre les faux Dieux de l'Antiquité.

Ce qu'on peut dire contre moy dans cette Traduction se rapporte à deux

Tome. I.

»

chefs,

P R E F A C E

chefs, ſçavoir, au Deſſein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur, par la raiſon que je viens de rapporter; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque choſe de la vie de LUCIEN, qui ſervira à ma juſtification, & qui fera mieux voir les raiſons que j'ay eûes de le traduire.

*Provin-
ce de Syrie.*

LUCIEN eſtoit de Samoſate capitale de la Comagène: il n'eſtoit pas de grande naiſſance: car ſon pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de luy faire apprendre un meſtier; mais les commencemens ne luy en ayant pas eſté favorables, il ſe jetta dans les Lettres, ſur un ſonge qui eſt rapporté au commencement de ſes Ouvrages. Il dit luy-meſme qu'il embralla la profeſſion d'Avocat; mais qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philoſophie, comme à un azile. Il paroïſt par ſes Ecrits, que c'eſtoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'Eloquence, & qui compoſoit des Déclamations & des Harangues ſur divers ſujets, & meſme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reſte point de ſa façon. Il ſ'eſtablit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gré-

DU TRADUCTEUR.

Grèce, puis en Gaule & en Italie, & enfin, revint après en son País par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athènes, aussi en avoit-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingts-dix ans, depuis le regne de Trajan, & au-dessus, jusques par-delà Marc-Aurèle, sous qui il fut en grande estime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les Chiens: mais c'est apparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers Chrestiens, non plus que les autres. Toutefois, ce qu'il en dit se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plustost une loüange qu'une injure: joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit esté Chrestien; mais cela ne paroist point dans ses Livres. Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mysteres pour un Estranger; quoyque le voisinage de la Judée & le commerce des Chrestiens, joint à sa curio-

P R E F A C E

*Bonne-
let en sa
Préface.*

sité naturelle, luy ayant pû acquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un modèle de sagesse & de doctrine: Mais outre l'amour des Garçons, auquel il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir déchiré la réputation des plus grands Hommes, sur le rapport de la Renommée, ou plustost sur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant, que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices; on voit bien qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'en médire, & qu'il leur donne toujors quelque coup de dent en passant. Au reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en avoit appris que ce qui servoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toutes sortes de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siecle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cet air galant que les Anciens nommoient *Urbanité*, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, join-

D U T R A D U C T E U R .

jointe à son élégance & à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plustost la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut, qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du mérite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres Pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par mal-heur ou par negligence. Et il faut bien que les Chrestiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux decouvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable.

P R E F A C E

D'ailleurs , on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses ; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribue pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver estrange que je l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre ; & je suis d'autant moins blasmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite, puis que voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que je luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction ; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plupart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit fai-

re de Traduction régulière. Il y a même des Pièces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du *Jugement des Voyelles*, & deux ou trois autres, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendues hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celui des Garçons, qui n'estoit pas estrange aux mœurs de la Grèce, & qui font horreur aux nôtres. L'Auteur allegue à tous propos des Vers d'Homere, qui seroient maintenant des pédanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebattues, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui seroient à présent un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nôtre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a toujours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas; aussi, dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire: Car alors on ne peut souffrir le moindre défaut; & pour peu

P R E F A C E

qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; & demeurant dans son but, j'agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coustume de s'habiller à la mode du País où l'on les envoie, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulu-Gelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Cicéron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panétius : Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquines, il dit qu'il a travaillé, non pas en Interprete, mais en Orateur, qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits mot à mot, pour le moins

au-

DU TRADUCTEUR.

autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante: Il y en a aussi où j'ay considéré plüstoit ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence,

Partim reliquit, alia expressit, &c. Quod Græcum quidam mirè quam suave est, verti autem neque potuit neque debuit, An- tis. Gall. Lib. 3. c. 2.

Contaminari non decere Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet; mais je leur répondray avec luy,

Faciunt intelligendo, ut nihil intelligant, Qui cum hunc accusant, Nevium, Plautum, Ennium *Ils perdent la raison à force de raisonner. Car en l'accusant, ils accusent les Anciens,*
Accusant, quos hic noster authores habet, Quorum emulari exoptat negligentiam,
Potius quam istorum obscuram diligentiam.

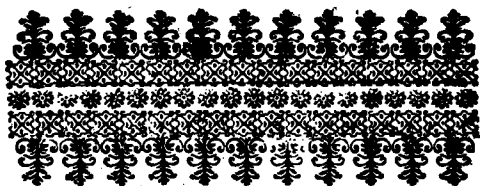
PREF. DU TRADUCT.

Que cet *obscuram diligentiam* dit bien
le défaut de ces Traductions scrupuleu-
ses , dont il faut lire l'Original pour
entendre la Version :

ciens, qu'ils
ont pour
garans , &
dont ils ai-
ment mieux
imiter la
négligence,
que l'obscur exactitude des autres.



T A-



T A B L E

DES TRAITÉZ

O U

D I A L O G U E S

contenus dans le premier Tome
de Lucien.

<i>LE Songe de Lucien,</i>	Pag. 1
<i>Contre un homme qui l'avoit appelé</i>	
<i>Prométhée,</i>	8
<i>Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe,</i>	12

Le supplément du Jugement des Voyel-
les est à la fin du second Volume.

<i>Timon, ou le Misanthrope,</i>	26
<i>L'Alcyon, ou la Metamorphose,</i>	45
<i>Prométhée, ou le Cancale,</i>	47
	DIA-

T A B L E

DIALOGUES DES DIEUX, p. 56

Dialogue de Prométhée & de Jupiter ,
La-mesme.

Dialogue de Jupiter & de Cupidon , 57

Dialogue de Mercure & de Jupiter , 58

Dialogue de Jupiter & de Ganymède , 59

Dialogue de Junon & de Jupiter , 62

Autre des mesmes , 64

Dialogue de Vulcain & d' Apollon , 65

Dialogue de Vulcain & de Jupiter , 67

Dialogue de Neptune & de Mercure , 68

Dialogue de Mercure & du Soleil , 69

Dialogue de Venus & de la Lune , 70

Dialogue de Venus & de Cupidon , 71

Dialogue d' Hercule , d' Esculape , & de
Jupiter , 72

Dialogue de Mercure & d' Apollon , 74

Dialogue d' Apollon & de Mercure , 75

Dialogue de Junon & de Latone , 76

Dialogue d' Apollon & de Mercure , 77

Dialogue de Junon & de Jupiter , 79

Dialogue de Venus & de Cupidon , 80

Le Jugement de Paris , 81

Dialogue de Mars & de Mercure , 89

Dialogue de Pan & de Mercure , 89

Dialogue d' Apollon & de Bacchus , 91

Dialogue de Mercure & de sa mere , 92

Dia-

DES TRAITEZ OU DIALO.

<i>Dialogue de Jupiter & du Soleil,</i>	93
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure,</i>	94

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p. 96

<i>Dialogue de Doris & de Galathée, Là- même.</i>	
<i>Dialogue de Neptune & de Polyphème,</i>	97
<i>Dialogue de Neptune & d'Alphée,</i>	99
<i>Dialogue de Proïée & de Menelaüs,</i>	100
<i>Dialogue de Panope & de Galéné,</i>	101
<i>Dialogue de Neptune, d'un Triton, & d'Amymone,</i>	102
<i>Dialogue de Zéphire & de Nous,</i>	103
<i>Dialogue de Neptune & des Dauphins,</i>	104
<i>Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,</i>	105
<i>Dialogue d'Iris & de Neptune,</i>	106
<i>Dialogue du Fleuve Xanthe, & de la Mer,</i>	107
<i>Dialogue de Doris & de Thetis,</i>	107
<i>Dialogue du Fleuve Enipée & de Neptu- ne,</i>	108
<i>Dialogue d'un Triton & des Néréïdes,</i>	109
<i>Dialogue de Nous & de Zéphire,</i>	III
	DIA-

T A B L E

DIALOGUE DES MORTS, p. 113

Dialogue de Diogène & de Pollux, Lamefme.

Dialogue de Crésus, &c. 115

Dialogue de Ménipe & de Trophonius,
116

Dialogue de Mercure & de Caron, 117

Dialogue de Pluton & de Mercure, 119

Dialogue de Terpsion & de Pluton, 120

Dialogue de Zénophante & de Callidémides,
122

Dialogue de Cnémon & de Damnipe,
123

Dialogue de Simyle & de Polystrate,
124

Dialogue de Craton & de Mercure, 125

Dialogue de Cratés & de Diogène, 130

Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, 131

Dialogue de Diogene & d'Alexandre,
135

Dialogue d'Alexandre & de Philippe,
137

Dialogue d'Achilles & d'Antiloque, 139

Dialogue d'Hercule & de Diogène, 140

Dialogue de Ménipe & de Tantale, 142

Dialogue de Ménipe & de Mercure, 143

Dialogue d'Eaque, de Protésilas, de Méné-
né.

DES TRAITEZ OU DIALOG:

<i>nélaüs, & de Pâris,</i>	144
<i>Dialogue de Ménipe & d'Eaque,</i>	145
<i>Dialogue de Ménipe & de Cerbère,</i>	148
<i>Dialogue de Caron, de Ménipe, & de Mercure,</i>	149
<i>Dialogue de Pluton, de Protéfilas, & de Proserpine.</i>	150
<i>Dialogue de Mausole & de Diogène,</i>	152
<i>Dialogue de Therfite, de Nirée, & de Ménipe,</i>	153
<i>Dialogue de Ménipe & de Chiron,</i>	154
<i>Dialogue de Diogène, d'Antisthène, & de Cratès,</i>	155
<i>Dialogue de Ménipe & de Tiréfiàs,</i>	158
<i>Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,</i>	159
<i>Dialogue de Minos & de Sostrate,</i>	160

<i>La Nécromancie,</i>	162
<i>Caron, ou le Contemplateur,</i>	175
<i>Des Sacrifices,</i>	190
<i>Les Sectes des Philosophes à l'encan,</i>	196
<i>Le Pêcheur, ou la vengeance,</i>	213
<i>Le Tyran, ou le Passage de la Barque,</i>	233
<i>De ceux qui entrent au service des Grands,</i>	248
<i>Défense du Discours précédent,</i>	268
<i>Hermotime, ou des Sectes,</i>	274
<i>Herodote, ou Aétion,</i>	302
<i>Zeuxis, ou Antiochus,</i>	305
<i>Harmonide,</i>	308
	<i>Le</i>

TABLE DES TRAITÉZ &c.

<i>Le Scythe, ou l'Estranger,</i>	310
<i>Comment il faut écrire l'Histoire, pag</i>	316
<i>L'Histoire véritable, livre premier,</i>	336
<i>L'Histoire véritable, livre second,</i>	356

Le supplément est à la fin du II. Volume.

<i>Le Meurtrier du Tyran, Declamation,</i>	375
<i>Le fils desherité, Declamation,</i>	383
<i>Phalaris, Harangue,</i>	395
<i>Suite du Discours precedent,</i>	400
<i>Alexandre, ou le faux Prophete,</i>	402
<i>De la Danse,</i>	422
<i>L'Ennuque, ou Pamphile,</i>	443
<i>De l'Astrologie Judiciaire,</i>	447
<i>Demonax,</i>	452
<i>Les Amours,</i>	463



LUCIEN,



12.10.6



LUCIEN.



LUCIEN. I.

DE LA TRADUCTION 2.

DE N. PERROT,

SR. D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN. 3.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoiqu'il ne paroisse pas d'abord :
et contient comme une Idée de sa vie.



J'Avais près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere délibéra avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut

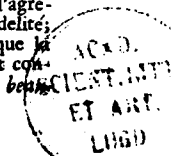
1. *Lucien* ; j'ay mieux aimé prendre ce titre que celui de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celui d'*Oeuvres* eust esté trop vaste ; car je ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribue à *Lucien*. Au reste, je dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suivre la prononciation commune, puisque dans les langues

Tome I.

aussi bien que dans la Jurisprudence, *Communis error facit jus*.

2. *De la Traduction* ; j'ay dit dans la Préface que c'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy je m'y suis proposé l'agrement plutôt que la fidélité ; ou plutôt, j'ay crû que la fidélité en cet endroit con-

A



beaucoup de temps & de dépense; pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile que l'on soit. *Ils considéroient que je n'estois pas riche*, & qu'en apprenant quelque métier il me fourniroit en moins de rien de quoy vivre, sans estre à charge à mon pere, ny à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, il ne resta plus que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout-ensemble, & qui me donnast de quoy subsister. Après en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnés ou approuvés selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent *Sculpteur*: Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque disposition? il jugeoit cela à me voir faire *de petits ouvrages de cire*, où je ne réussissois pas mal, quoyque cela fust cause assez souvent de me faire donner le foïet. Cette proposition ne me déplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lorsque je leur ferois present de quelque piece de ma

fisoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

3. *Le Songe de Lucien*; Je ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme je le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépense; Le mot, *de temps*, emporte en quelque sorte du travail, & celui de *dépense*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, de la fortune, plutôt que des Richesses ou de la Condition.

Ils considéroient que je n'estois pas riche; Je passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit en pierre...

De petits Ouvrages de cire: Il est plus délicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres-agreable, & dans les graces du país; ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un Ancien.

façon.

façon. *Cela fut donc résolu avec quelque espérance de succès*, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau : Trace légèrement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras : Car, comme dit un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyay si lourdement le ciseau *sur cette pierre* qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colère, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de fouet ; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, *et criant qu'il l'avoit fait par envie*, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures ; cependant, le soir venu je me couche, & ne fis que rêver toute la nuit, *et me tourner de tous costez*. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que je l'ay allegué ; mais pour vous faire part *d'un songe que j'eus ensuite*, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. *Il me sembla de voir deux Dames*, l'une grossiere & mal peignée, *qui avoit les mains*

Cela fut donc résolu avec quelque espérance de succès. Cécly est transposé, comme je fais d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, je ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté ; mais j'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Criant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit assez la chose sans la repeter.

Et me tourner de tous costez,

j'ajoute cela comme une marque d'inquiétude.

D'un songe que j'eus ensuite : je n'allegue point des Vers d'Homère, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en use ainsi presque partout : Car souvent une beauté de ce temps-là est une pédanterie de ce temps-cy.

Il me sembla de voir deux Dames ; je marque plus bas qu'elles le tiraillioient, & je tranche court pour estre plus net.

Qui avoit les mains crasseuses.
A 2 cras-

crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere : enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit de son métier. L'autre, *d'une façon honneste & plus delicate*, avec un visage doux & riant. Après m'avoir bien tirillé, pour m'attirer chacune à leur parti ; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur differend, & la premiere commença ainsi : Mon fils, je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connuë dès ton enfance ; car ton ayeul maternel & *tes deux oncles* s'y sont rendus celebres. Si tu me veux suivre, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illustre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras *robuste & vigoureux* comme moy, tu remporteras une estime qui ne fera point fujette à l'envie, *ny cause un jour de*

ses, &c. J'omets des particularitez & en change d'autres parce que les choses n'ont pas mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trouffée* ; mais *les mains crasseuses, & les bras retrouffez*, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle ; cela servira d'exemple pour plusieurs autres endroits, où je prens la mesme liberté pour la mesme raison ; j'exprimeray plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honneste, son habit sera expliqué ensuite.

Et tes deux Oncles, ou plutôt, *tes Oncles des deux costez* ; mais je me donne la liberté de changer ou re-

trancher les particularitez inutiles ou indifferentes : outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand ; c'est pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux. Voilà les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en use souvent ainsi : Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

Ny cause un jour de la per-
se,

ta perte ; comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste , que mon habit ne te fasse point de peur ; c'est celui de *Phidias* & de *Polyclète* , & des autres grands Sculpteurs qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages , & qu'on révère encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considère combien en suivant leurs traces tu acquerras de gloire & de louange , & de quelle joye tu combleras ton père & ta famille. Voilà à peu près ce que me dit cette Dame : mais grossièrement , comme parlent les Artisans , quoyqu'avec beaucoup de vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. *Je suis l'Eloquence* , qui ne t'est pas inconnue , encore que tu ne sois pas en état de la posséder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes , tu ne feras jamais qu'un misérable Artisan , exposé au mépris & aux injures de tout le monde , & contraint de faire la cour aux Grands pour subsister , sans pouvoir jamais obliger ny desobliger personne ; en un mot , esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art , on se contentera de t'admirer sans envier ta condition ; mais si tu me veux suivre , je

te , j'exprime en général ce que l'Auteur dit en détail , comme je fais presque par tout , parce que le détail ce temps-cy ne se rapporte pas à celui de ce temps-là , pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias & Polyclète. Je ne mets que ces deux noms , parce que cela suffit.

Je suis l'Eloquence , ce mot y vient mieux que celui d'*Erudition* , ou quelqu'autre semblable ; outre que tout ce qu'il dit , se rapporte presque à l'Eloquence.

Qui ne t'est pas inconnue. &c. Il l'a fallu mettre ainsi parlant de l'Eloquence.

Exposé au mépris , &c. Je ne dis pas comme l'Auteur , *Menant une vie de lièvre* , parce que cela n'est pas à notre air ; qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits , où je suis obligé de changer , ou de phrase , ou de proverbe , & quelquefois même d'exemple , ou de comparaison , parce qu'ils ne sont pas à notre usage : Du reste j'exprime plus bas , *Pauvre* , In-

t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donneray un magnifique, comme celui que tu me vois; & de pauvre & inconnu, je te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les Païs étrangers, je feray marcher ta renommée devant toy; on te viendra consulter comme un Oracle, & si-tost que tu auras ouvert la bouche, chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suivre. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de règle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est devenu par mon moyen; Esquines de pauvre garçon a esté recherché & considéré de Philippe; Socrate mesme qui avoit suivy ma rivale, ne m'eut pas plutôt connue qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay acquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suivre une pauvre inconnue, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plutôt à polir un marbre

annuë, & contrainte de travailler de ses mains.

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au sujet que de dire; Toutes les choses divines & humaines, ce qui est trop vaste.

Vertu & Sçavoir; Je comprends en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur

dit plus au long.

Adoré & respecté de tout le monde, le Grec dit, montré au doigt; ce que je n'allegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut tra-
duire avec agrément.

De songer plutôt à polir un marbre que soy-mesme, j'ometts

qu'à se polir soy-même ? Elle n'eut pas plutôt dit cela , que touché de ses promesses , & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus , je courus l'embrasser , sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue ; dequoy l'autre irritée , fut transformée en statue par la rage & le dépit , comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix , me fit monter avec elle sur son Char ; & touchant ses chevaux aîlés , me promena d'Orient en Occident , me faisant répandre par tout je ne sçay quoy de céleste & de divin , qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement , & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena ensuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere , qui m'attendoit avec grande impatience : Tien , luy dit-elle , ton fils , & voy de quelle félicité tu l'eusses privé sans moy. Voilà la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entends dire à quelqu'un , qu'il est bien long , & qu'il falloit que ce fust une nuit d'Hiver , ou celle que vantent les Poëtes , qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoutera , peut-estre , que je me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe , & que c'est abuser de vostre audience , & de l'honneur que vous me faites de m'entendre si favorablement. Mais, Messieurs , Xenophon ne fit point de difficulté de conter le sien en pleine Assemblée , lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours , il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ail-

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grèce, & de là en Italie & en Gaule.

En la Re- traite des dix Mil- les.

mets des termes 'de l'Art dont on se peut passer.

Transformée en statue ; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire en rocher comme Niobe.

Répandre par tout je ne sçay quoy de céleste & de divin , je ne dis pas comme Triptoleme ,

parce que cela n'y revient pas entièrement, outre que, comme j'ay déjà dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps-là , seroit desagréable en ce temps-cy , & feroit perdre la grace à son Auteur.

leurs , mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables , mais de porter la jeunesse à l'amour de la Vertu , par cet exemple , & de l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté , s'il a le cœur grand & genereux ; & pour redoubler son courage , qu'il jette les yeux sur moy , & qu'il voye ce que j'estois quand je suis party , & en quel estat je suis revenu ; tel , que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs , pour ne rien dire davantage.

* CONTRE UN HOMME QUI
l'avoit appelé Promethée.

*C'est comme une Apologie de sa façon
d'écrire.*

SI tu m'appelles Promethée pour me reprocher que mes Ouvrages ne sont que de terre , je tombe d'accord que tu as raison , & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je suis ingenieux comme luy , *j'ay peur que ce ne soit une raillerie.* Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien ; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres , & si tu veux , dignes du Caucaze. C'est vous autres , Grands Orateurs , qui estes en ce point des Promethées ; Vous qui animez vos ouvrages *de ce feu céleste & divin* qu'il déro-

* *Contre un homme qui l'avoit appelé un Promethée.* Il n'est pas necessaire de dire Promethée en paroles , parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

J'ay peur que ce ne soit un

raillerie , je marque ensuite que les Atheniens sont grands railleurs.

De ce feu céleste & divin , je n'exprime que cette particularité , parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à

ba dans le Ciel. S'il y a quelque différence, c'est que les vôtres sont d'or, & que les siens n'étoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statües de plâtre qu'on fait voir en un jour de spectacle, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer éternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appelé Prométhée au sens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon estoit un Prométhée, mais que ce n'étoit qu'après coup, pour dire, *Qu'il manquoit de prévoyance*, & qu'il ne s'avisait de ses fautes qu'après les avoir faites, quoyqu'il luy ressemblassent du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Prométhées, je trouve la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-estre pour me flater, que c'est à cause que mon invention est nouvelle *et que je n'ay point eu de modèle*, non plus que luy, sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouveauté, si l'on n'y trouve les autres graces avec celle de l'invention. Car sans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces. Si j'étois d'autre sentiment je mériterois d'estre déchiré comme Prométhée, mais *par une douzaine de Vautours*, au lieu d'un, pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ny abandon-

Les Atheniens estoient grands railleurs.

l'histoire de Prométhée.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la même chose que ce qu'il a dit d'abord.

Et que je n'ay point eu de modèle, &c. Il n'y a que cela de nécessaire au sujet.

Une douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais je suis les propriétés de ma langue.

ner les Anciens , pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos , que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie , *un Chameau tout noir* , & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais *au lieu de l'admiration* & de la louange qu'il en attendoit , ce spectacle fit rire les uns , & épouvanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté , que de la beauté & de la proportion , il ne fit plus voir ces deux Monstres ; de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin , & il donna l'autre pour récompense à un *joüeur de flûte*. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez , ne suffit pas pour les rendre aimables , si ces deux choses ne sont bien mêlées ensemble , parce que l'union de deux contraires est plutôt un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira jamais *les Centaures* pour leur beauté , mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisième qui le soit encore plus ; mais je ne voudrois pas assurer que je l'aye fait , & je crains plutôt d'avoir corrompu *deux bon-*

Un Chameau tout noir , je n'ajoute pas *de la Bactriane* ; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce pais-là , cela en diminue la rareté , & s'ils n'y viennent point , cela n'est pas nécessaire.

Au lieu de l'admiration. Je n'ajoute point , que ce Chameau estoit tout couvert d'or & de pourpre ; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'allegue ; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embel-

lissent le discours.

Un joüeur de flûte ; je retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarrasser , & qui sont inutiles au conte ; parce que cela charge inutilement la memoire , & empêche de retenir les choses nécessaires.

Les Centaures , je ne parle point de leurs meurtres , & de leur yvrognerie ; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Deux bonnes choses par leur
mes

mes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoutez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches fotes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien réüssi, & si je n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy, les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippogryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa

mélange, cela est assez clair sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour une comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voilà comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c. Je réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.

J'ay esté assez hardy pour

vouloir reconcilier, &c. Il y a icy une comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connues, & que tout le monde sçait: je l'aurois bien rendue par équivalent: mais il n'en estoit pas besoin, car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, je n'ajoute pas, parce qu'il est Dieu du larcin: car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas nécessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippogryphes, j'ay fantai-

fantaisie sans avoir besoin de les contrefaire? Mais quelque extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Prométhée de changer d'avis, mais à Epiméthée.

rendu la chose à nostre air; d'effet maintenant, n'estant car les mots qui sont au pas connus comme de ce Grec, ne feroient point temps là,

NIGRINUS, OU LES MOEURS D'UN PHILOSOPHE.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, auxquels il oppose la douceur de la Philosophie; & mesle parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS.

*C'est
qu'il y en
avait beau-
coup.*

CE seroit porter des *Chouïettes* à *Athenes*, comme dit le Proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus: car c'est l'admiration de son Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

Ce seroit porter des Chouïettes à Athenes: ce Proverbe estoit trop connu pour avoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

LYCINUS. **Q**UE tu es devenu grave & sévere depuis quelque temps!
Au

Au lieu de nous entretenir familièrement comme tu faisois , tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si méprisant.

L'AMI. C'est que *de pauvre je suis devenu riche* , d'esclave libre , de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps ?

L'AMI. Encore moins que tu ne penfes.

LYCINUS. Dy-m'en la cause , afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon *mal d'yeux* , qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay , & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé , j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus , que je desirois entretenir il y avoit longtemps ; *je le trouvoy dans son cabinet* un livre à la main , environné de tous costez de portraits d'hommes illustres , avec une Sphere devant luy , & diverses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection ; & après nous estre enquis l'un de l'autre , selon la coûtume , tant de nostre santé que de nos occupations , je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grèce : Mais il n'eust pas plûtoست ouvert la bouche pour me répondre , que je me sentis comme *charmé de la douceur de son Eloquence* , Car il se mit à louer la Philosophie , & la liberté qu'elle donne , & à se rire des choses que les hommes adorent , comme la

De pauvre , je suis devenu riche : pour estre plus vif , j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution.

Mal d'yeux , il y a au Grec *mal d'ail* , mais cela n'est pas important.

Je le trouvoy dans son Cabinet , &c. J'ometts plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son Eloquence. J'oublie les Sirenes , les Rossignols , & le Lote d'Homere pour Gloire,

Gloire, les Honneurs, les Richesses, & dit, que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis qu'ils caufoient tant de maux. Comme je preſtois l'oreille attentivement à ce diſcours, je me trouvay agité de diverſes paſſions. D'un coſté j'eſtois honteux de l'affection que j'avois eüe pour ces choſes : & de l'autre, je me réjoüiſſois de me voir deſabuſé, comme ſi j'eufſe paſſé des tenebres à la lumiere ; ſi bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour ſonger à celui de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'eſtois dans cette penſée lors que tu m'as abordé ; & comme transporté dans le Ciel à la fuite de ce Heros, je mépriſois toutes les choſes du monde comme ſi c'eufſt eſté de la bouë. Car, comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & boüillante, n'eurent pas plûtoſt gouſté du vin, qu'ils en devinrent tout furieux ; je me ſuis ſenty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la ſobriété.

LYCINUS. Que je ſerois heureux de pouvoir gouſter avec toy d'un ſi céleſte breuvage ! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Ami, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay oui, que tu n'en as de l'entendre : Et ſi tu ne m'avois importuné pour le ſçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaſiſr que j'auray à le raconter, je veux que cela me tienne lieu de juſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que je ſuis transporté d'une ſi ſainte fureur. En effet, je ſuis ſi touché des choſes que j'ay ouïes, que lors que je n'ay perſonne à les conter je m'en entretiens moy-meſme ; *Semblable à ces Amoureux*, qui

la meſme raiſon.

1 *Semblable à ces Amoureux,*
en

en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës , & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions , comme si elles estoient présentes ; quelquefois avec tant d'attention , qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent , tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus , que je regarde *comme un flambeau qui m'éclaire parmi les tenebres* : Et il n'est pas seulement présent à ma memoire , mais il me semble que j'entens sa voix ; car , comme Periclès , il laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écotent.

LYCINUS. Cesse ce long préambule , qui ne fait que retarder ma joye , & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens , qui représentent mal de bonnes choses , & de corrompre l'excellence de son discours , par la foiblesse du mien. *Mais si je manque , souvien-toy* que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs , & que j'ay oublié ou altéré , ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste , n'attens de moy , non plus que d'un messager de Comedie , qu'un simple recit , & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle ; afin que je n'oublie rien qui soit important :

je change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes ; ce que j'observe par tout , tant pour ne point corrompre nos mœurs , que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein , qui est de plaire.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmi les tenebres. L'Auteur le dit de ceux qu'on allumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit

les Navires ; mais il est bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens ; j'abregé ce qui est plus étendu chez l'Auteur , pour les raisons que j'ay dites.

Mais si je manque souvien-toy , &c. Je mets cela de suite sans interruption , ce que je fais par tout ailleurs , où l'on s'en peut passer , pour estre plus court & plus net.

Car !

car je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu devois ajouter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoustumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je suis bien aise que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajouté aussi, Que je ne garderay ny son ordre ny ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros, en joüant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prélude ?

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les louanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris *dans la pauvreté de la Philosophie*, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique ; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginait, on avoit pitié de luy, quoyqu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire ; car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec dans la pauvreté & la Philosophie ; mais la pauvreté | *de la Philosophie est plus louable, parce qu'elle est volontaire.*

assez

assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se joignant sur le luxe de ses habits ; *Le Printemps*, dit-il, *n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces fleurs ?* Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plutôt chargés que parés ; si bien qu'en se moquant tantôt d'une chose, & tantôt d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pût fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son pays. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vêtu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eût pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pays, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celui qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité aux grandeurs & aux richesses, & qui son nourris dans la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez ; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur ; & lors que ce divin

Assez plaisamment : je dis ensuite, qu'on ne parloit ny si haut ny si aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le Printemps, dit-il, *n'a pas encore paru, d'où nous* viennent ces fleurs ? il y a au Grec ; *le Printemps est déjà venu, d'où nous vient ce Paon ? peut-estre qu'il est de sa mere,*

ce qui seroit obscur & ridicule.

hôte en est dehors , l'ame n'est plus qu'un desert rempli de bestes farouches. C'est-là , dit-il , qu'est le séjour du mensonge & de l'imposture. C'est-là qu'on n'oit que des chansons lascives , & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là que la volupté entre par toutes les portes , dont il se fait comme un fleuve de delices , qui noye les vertus , & qui traîne avec luy l'orgueil , l'ambition , l'avarice , & cent autres vices semblables. Voilà quelle est la vie de Rome ; c'est pourquoy lors que j'eus quitté la Grèce pour y venir , je me repentis bien-tost de cette résolution , & crus avoir quitté la lumiere du Soleil , comme dit Homere , pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy , disois-je en moy-mesme , renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grèce pour vivre icy bas dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flatteurs , des empoisonneurs , des assassins , des corrupteurs , & autres scelerats ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre , comme on y vit ? Après avoir donc resvé quelque temps là-dessus , je déliberay de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille , & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie , quoyque plusieurs tiennent cette vie lâche & oisive. De-là , comme de dessus un theatre , je contemplé tout ce qui se passe dans Rome , dont une partie me fait rire , & l'autre me fait pitié ; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient , je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu , pour résister à tous les plaisirs deshonestes , à toutes les passions déreglées , à tous les alléchemens de la volupté , non pas en se faisant lier comme Ulysse au mast du Navire , ny en se bouchant les oreilles , comme luy au chant des Sirènes ; mais en marchant la teste haute & le courage élevé.

élevé. D'ailleurs , comme les choses paroissent dans l'opposition de leurs contraires , le Vice donne lustre à la Vertu , & l'on méprise davantage les biens périssables , lors qu'on en reconnoist les defauts. Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie , le riche devenir pauvre , le maître esclave , & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde , & que la Fortune se joue de tout ce qui est icy bas , on ne laisse pas de l'adorer , & d'admirer de vaines grandeurs , & de trompeuses richesses , au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les uns ne vous saluent que par la bouche d'autrui , & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler , comme on assiste à des spectacles. D'autres , encore plus glorieux , souffrent que l'on les adore , non pas de loin , à la façon des Perses , mais en leur baissant la main , & *embrassant leurs genoux* , le dos tout courbé , & les yeux baissés contre terre ; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaïses , aussi-bien que le peuple qui les regarde , quoyqu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie , & qu'on les maudit en les adorant. Cependant , Monsieur qui se tient debout souffre ces fausses adorations , & se trompant luy-mesme , il vous donne sa main à baiser , que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là , pourtant , me semblent plus ridicules , qui leur font la cour , & qui se levent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte , & à

Embrassant leurs genoux , il y a au Grec *l'estomac* ; mais ce n'est pas une si grande

marque d'humilité , & l'un & l'autre est une coutume ancienne.

souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez, & les appellent souvent par leur nom. Mais quelle est, après tout, la récompense de tant de peines & de veilles ? ce n'est souvent qu'un miserable repas où l'on endure mille affronts : & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment : Enfin, d'où l'on se retire toujours ou mal-content, ou malade ; de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la Ville, lors qu'il se faudroit mettre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre ; car les flatteurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mêmes, & les prioient de contempler leur felicité, de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy serviroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en goûter, veu que souvent ils n'en goûtent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le dégoût ? A quoy serviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir ? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité ; au lieu de les enorgueillir, comme on fait, par de fausses louanges. Encore feroient-elles pardonnables au peuple ignorant,

&

& aux Courtisâns qui n'ont rien de meilleur à dire : mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flatteurs , c'est ce qui est insupportable. Car de quel œil pensez-vous que je voye un Philosophe déjà sur l'âge parmi la foule des Courtisâns , à la suite d'un Grand , ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes grâces du maître ? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere , quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes , & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu : Car ils ne different qu'en cela des autres , & *sont les plus insolens dans la débauche* , sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu , comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché : Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des tavernes , & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses , & qui les veut rendre odieuses , mène une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir , & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure , & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir , *qu'il négligeoit mesme son bien* , & aidait les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la jouissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avons , & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobriété & de temperance , sans excès dans son boire &

Sont les plus insolens dans la débauche , je dis la chose en general , parce qu'une partie du détail n'estoit pas à nos mœurs.

Qu'il négligeoit mesme son bien ; ce n'est que trop dire que cela , pour un homme qu'il veut louer , & qu'il propose pour exemple : c'est pourquoy j'ay omis le

dans son manger , réglé dans ses exercices , modeste tant en ses habits qu'en sa contenance , quoyque d'un port venerable , pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie , parce qu'on ne devoit point différer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu , de se fouetter ou déchiqueter la peau pour s'accoutumer à la douleur , & disoit , que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence , & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge , à la complexion & aux habitudes , pour ne point accabler la nature en la surchargeant , ny rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme , qui après avoir passé par cette épreuve , eut recours à luy comme à un azile , & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit delà à la reprehension d'autres vices , & à la *fureur des spectacles* , dont la passion a gagné quelques aux plus sages , & touchoit le defaut de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles , ajoutant , que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie , lors qu'ils mettoient dans leur testament , *que ce qu'ils diroient ne leur pust nuire , ny préjudicier*. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté fots toute leur vie , pour l'estre encore après leur mort , or-

La fureur des spectacles, je n'ay pas descendu dans le particulier , qui n'est plus à nostre usage.

Que ce qu'ils diroient , ne leur pust nuire , ny préjudicier, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Testament , le Grec est obscur ;

surquoy on peut voir les notes de Bourdelot , qui ne me satisfont point. M. Patru croit , qu'au lieu d'*ἀλθίσιας* , qu'il y a au Grec , il faut mettre *ἀλστροίαις* , qui signifie *peccatum* , & dit que l'Auteur apparemment a voulu joier , sur ce que les Romains dans leurs Testaments

donnent

donnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux , ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre , & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mêmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie , qui *répandent du vin dans les festins* parmy les odeurs, boivent des parfums , se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hiver ; enfin , qui n'aiment les choses que hors de leur saison , & contre l'ordre de la Nature. *Il appelloit cela faire un solecisme dans la Volupté* ; & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux , & disoit qu'il les devoit avoir au dessous , afin qu'il vîst mieux où il frappoit ; il trouvoit mauvais qu'aimant les senteurs , ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & dans leur manger , & disoit , Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir , qui est à peu près l'étendue de nostre gosier , car devant ny après ils ne sentoient rien. Il ajoûtoit , Qu'ils achetoient bien chèrement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils avoient bien mérité ce supplice , en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie , pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent

mens , sapè deprecabantur vomiam , si quid contra juris formulas peccassent, comme il se voit en la Loy *Lucius Titius* , 82. §. 17. de *legat. & fideicom.* Mais comme cette conjecture , qui me semble belle , n'est appuyée d'aucun manuscrit , & que d'ailleurs elle auroit besoin de quelque éclaircissement que le temps pourra peut-être apporter , je ne l'ay pas voulu suivre.

Répandent du vin dans les Festins. Il y a au Grec avec *bruit* , ce qui se faisoit par forme de jeu , en secouant le verre ; mais cela eust fait icy une obscurité.

Il appelloit cela faire un solecisme dans la volupté. Il y a icy un Proverbe Grec que j'ometts , parce qu'il n'a point de rapport aux nôtres , & qu'on s'en peut passer.

*On, se
font porter
en chaise
comme
dans une
bière.*

On, se tout le monde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la rue, & dans les bains mêmes, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, Qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, *je demourois attaché à son discours*, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrêter; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnérables; car

Je demourois attaché à son discours, les larmes sont touchées ensuite, & l'ex-
 | emple des Phéaques n'est plus à nostre usage.

com-

comme le ton Phrygien de la flûte , ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cibèle , les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposés à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choses divines & agreables ! & que tu as fait en mon absence un grand festin de *Nectar* & d'Ambrosie ! Si le plaisir que tu as reçu peut estre comparé à une blessure , à cause de l'impression qu'il a faite sur toy , je puis dire , que je suis blessé d'un mesme trait , & qu'en *me racontant ton mal* , tu me l'as communiqué : c'est pourquoy, songe à trouver un remede pour tous deux.

L'AMI. *il faut avoir recours pour cela* à celuy qui en est l'Auteur , comme Téléphe à Achilles pour en recevoir guerison.

Nectar, je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau.

Et me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay passé délicatement l'exemple du chien enragé , qui est dur & extravagant , parce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philoso-

phie ; quoyqu' à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut avoir recours pour cela. Je fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce que cela est indifferant , & que l'agrément que ce changement produit, ne l'est pas : qui est ce à quoy il faut avoir égard.

Il y a icy un Traité , intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES , qui est une plainte de l'S contre l; T , sur quelques mots qu'il luy dérobe , comme par exemple , on dit Thalatta pour Thalassa , par un caprice de l'Usage , ainsi que chaise en François pour chaire. L'Auteur prend de là occasion de jouer sur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun rapport à nostre langue , il ne se peut traduire ; aussi laisse-t-on ces mots en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cet exemple , qui se trouvera à la fin du Livre.

*TIMON, OU LE MISANTHROPE. DIALOGUE.

TIMON, JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoyqu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend à Jupiter, qui touché de compassion, luy envoie le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. O Jupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé; de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithète que les Poètes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'ils ne savent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies; *Qu'est devenu ton foudre* & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Sont-ils maintenant éteints, & s'en sont-ils allez en fumée? Salmonée te brave à cette heure impunément avec son faux tonnerre; le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand-Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, *comme si tu estois sourd* & aveu-

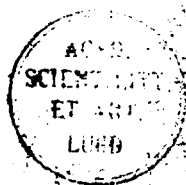
** Timon ou le Misanthrope.*
J'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouver ce je ne sçay quoy que je cherche; mais je demeure toujours dans le but, & dans le dessein de l'Auteur, & ne mets point mes rêveries pour les siennes,

Protecteur de l'Hospitalité.
etc. Les autres Epithetes sont

touchez ensuite, ou ne se pouvoient exprimer commodément.

Qu'est devenu ton foudre? Je dis à la fin que ce n'est que fable, & que fiction Poétique.

Comme si tu estois sourd, etc.
Le Proverbe de la Mandragore n'est pas à nostre usage.





gle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ny paix ny trêve avec les coupables, & *en abyssois les uns* par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, *que tu sauvas dans une petite nacelle* du naufrage de l'Univers, pour reparer les ruines du Monde, & conserver quelque étincelle du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors; on ne te fait tantost plus d'offrandes ny de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques; encore est-ce plutôt par coutume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a presque dépossédé, comme tu as fait ton prédécesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrilèges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tytans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide; pour réveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans! Quand te réveilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car, pour ne point parler des autres, puisque ce ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis *les ingrats qui m'ont abandonné*, après avoir mangé tout mon bien, & qui ne me

En abyssois les uns, &c.
J'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres sont peu de chose, ou sont déjà exprimés.

Que tu sauvas dans une petite

nacelle. Je ne dis point qu'elle aborda sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy.

Les ingrats qui m'ont abandonné; ses bienfaits seront touchés à la fin.

regar-

regardent pas dans ma misère, après m'avoir adoré dans ma fortune? Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent *comme un oiseau de mauvais augure*. Maintenant donc, privé de tous biens & accablé de tous maux, je suis contraint de philosopher icy avec la besche. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la prospérité des méchans, qui n'est pas une petite félicité. Réveille-toy donc, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celui d'Epimenide, & rallumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crète, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable, & que fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut *du Mont Hymette*? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. *Ne connois-tu pas Timon*, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste?

JUPITER. Quoy c'est luy! Dieux quel changement! comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté?

MERCURE. *En faisant du bien à des ingrats*, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

Comme un oiseau de mauvais augure. Il y a au Grec, *comme un sepulcre*; mais je cherche les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à notre usage.

Maintenant donc: J'exprime les haillons plus bas.

Du mont Hymette: On ver-

ra ensuite, que c'est au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon? Le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi-bien que le misérable estat où il est.

En faisant du bien à des ingrats, J'ay abrégé cet en-

J u-

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son malheur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante, je ne regarde tantost plus *la Terre*; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celui-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus longtemps dans sa misere, *prends avec toy le Dieu des Richesses*, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura raccommode mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagore, qui vouloit persuader à ses Disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclès, & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ny bien ny mal. En attendant, ce fera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celui qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des

droit, parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

La Terre; Jedis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

Prends avec toy le Dieu des Richesses: Je ne dis pas qu'il

amène avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que je ne m'engage pas à une Traduction réguliere. Le Dieu des Richesses est assez suffisant pour enrichir, sans avoir besoin d'autre.

prieres

prieres! Si le bon-homme Timon fust demeuré les bras croisez sans rien dire, il eust esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunités il a arraché même du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, *je croy que cela ne luy servira de rien*; car voilà le Dieu des Richesses qui ne veut pas obéir.

JUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-même.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sçauroit souffrir? Envoyez-moy chez ces gens qui sçavent ce que je vaux, & combien je couste à acquérir; & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te mettes en colère de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumière, & te faisoient souffrir mille gênes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit pâle & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. *Tu mériterois donc*, pour une si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intérêt & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avarés qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent jouir: Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger *du foin*, ni

Je croy que cela ne luy servira de rien. Je le fais dire à Mercure, plutôt qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroîtra dans la lecture de l'ouvrage.

Tu mériterois donc, &c. Je tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme je fais souvent pour agencer les choses à nostre air. *Du foin*, il y a au Grec *de l'orge*, mais cela fait le souf-

souffrir que le cheval en mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mêmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs, sans considérer que ce qu'ils aimoient seroit un jour la proie d'un voleur, ou de quelque indigne héritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLUTUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'emploient, je leur seray inutile, & qu'ils seront contraints de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on *qu'un homme aime sa maistresse*, qui l'abandonneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en ufois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir; puisque les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il fera bien-tost à sec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du Mont Ethna, pour raccommoder mon foudre; car je voy bien que j'en auray grand besoin.

même effet, & revient mi-
eux à nostre façon.

Qu'un homme aime sa Maif | *treffe*: Les comparaisons les
plus courtes sont les plus
claires.

MER-

MERCURE. Partons ; Qu'as-tu à clocher ?
és-tu boiteux aussi bien qu'aveugle ?

PLUTUS. *Je vais toujours de la sorte* quand on m'envoie chez quelqu'un ; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard , & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vais viste comme le vent , & l'on est tout étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toujours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes , mais *on me porte sur des crochets* ; & ce n'est pas Jupiter qui m'envoie , mais Pluton , qui est aussi Dieu des Richesses , comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; & tandis qu'un pauvre mort est jetté en quelque coin couvert d'un linge , de peur que les chats ne le mangent , son heritier se creve de rire en me voyant , & laisse pleurer les autres qui bâilloient après moy comme de petites hyrondelles , & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament , on trouve pour heritier quelque lasche flateur , ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maître , & qui change aussi-tost de nom , pour en prendre un magnifique , laissant ses compagnons étonnez de sa fortune , qui portent le deuil pour luy. Cependant , il ne me tient pas plutôt , qu'il en devient glorieux & insolent , frappe l'un , injurie l'autre , tant qu'il tombe dans les pièges de l'amour , ou de quelque autre passion , qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps &

Je vais toujours de la sorte,
etc. La suite l'explique.

On me porte sur des crochets ;
J'accommode les choses à
nos mœurs quand rien ne

l'empesche , & qu'on ne
veut pas entrer dans le par-
ticulier. Car le general est
de tout país,

de peine , & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul , comment peux-tu trouver le chemin , veu que tu es aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égaré-je quelquefois , & prens-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé , par exemple , Phocion ou Aristide , pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore , comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant , haut & bas , à droit & à gauche , que je rencontre quelqu'un qui me saisit au collet , & qui te va remercier de sa fortune , ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc , lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pût trouver un homme de bien , qui est une chose si rare ? mais comme les méchans sont en grand nombre , j'en rencontre bien plus que d'autres.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour , veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors , & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore , pourquoy estant aveugle , pâle , défait & boiteux , tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy , & qui mettent toute leur felicité à te posséder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes défauts , & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance , ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy ? Cependant , ils ne s'en peuvent défaire , & on leur

arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrêtent, & autres vices semblables qui marchent toujours à ma suite, & qui ne se font pas plutôt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est presté à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu es léger & glissant ! Tu coules comme une anguille, quand on te presse ; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit dépêtrer. *Mais tout en riant,* nous voicy arrivez près du Mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égaras.

PLUTUS. Tu as raison ; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jeter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux ! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois ! Le voilà tout craëux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? la Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par la Pauvreté, & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons ; il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où mènes-tu celui-cy, Mercure ?

MERCURE. Vers Timon, de la part des Dieux.

Mais tout en riant : J'omets | pour la raison touchée plus
ce qui est dit du Tresor, | haut.

LA

LA PAUVRETE. Quoy ! il me méprise si fort , luy qui me devoit maintenir , qu'il me veut ravir celuy que je possédois , pour me livrer à mon ennemy , afin qu'après l'avoir corrompu par les délices , il me le rende ensuite pour le guerir ? Est-ce là la récompense des services que j'ay rendus à Timon , en luy ôstant ses vices , & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi , & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETE. Suivez-moy , mes compagnes , Timon verra bien-tost ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon , & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien , Mercure , je te le rends sain de corps & d'esprit , sage , laborieux , vigilant , méprisant le luxe & la vanité , comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voilà partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude , & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous , que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau , jè suis Mercure qui t'amène le Dieu des Richesses , de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois , & comme il le mérite.

TIMON. Je ne me soucie , ny des Dieux , ny des hommes , trompé par les uns , & abandonné des autres ; & je vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle , s'il ne se retire.

PRUUS. Fuyons de bonne heure , que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy , sans te dépitier contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire , & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses , & de ces vaines espérances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau , & je seray assez heureux , pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon , si nous estions des hommes , mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune que le Ciel t'envoie.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter , de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy ; mais je ne veux point recevoir celuy-cy , qui est la cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a livré aux flatteurs ; qui m'a fait dresser des embûches ; qui m'a rendu odieux & exposé à l'envie ; qui m'a rompu par les délices ; & lorsque je ne me pouvois plus passer de luy , il m'a abandonné comme un traître : Au lieu que la Pauvreté m'a reçu à bras ouverts , & m'exerçant dans le travail & la peine , m'a fourni les choses nécessaires , & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme , qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune , qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses , qui m'a mis en un estat tranquille , où je ne crains ny une populace émuë , ny un Orateur corrompu , ny un Courtisan flatteur , ny un Tyran irrité ; & où je cultive ce champ en paix , sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu es venu , Mercure & ramène cet aveugle à Jupiter ; je seray assez satisfait , quand il aura rendu les autres aussi malheureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes , mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais , ny crier si à propos pour en estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter , & reçoit les biens qu'il t'envoie ; ils ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me défendre , sans te mettre en colere ?

TIMON, Ouy : pourveu que ce soit en peu de

de mots , & sans préambule ; car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy , je te prie , en quoy puis-je t'avoir offensé ? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens , & en te donnant à souhait tout ce que les autres desirent ? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir , je n'en suis pas cause , & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre , de ce que tu m'as livré entre leurs mains , & abandonné à ceux qui me dressaient continuellement des pièges. D'ailleurs , ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté ; mais tu m'as chassé de chez toy : ce qui m'a mis en une telle colere , que je ne voulois pas revenir , quelque ordre que j'en eusse de Jupiter , comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais , & demeure icy puisque Jupiter te le commande : Continuë de fouir , Timon , & tu trouveras un trefor.

TIMON. Il faut obéir aux Dieux ; mais considere , Mercure , que tu me vas rejeter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy , quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant , je vais gagner le Ciel par le Mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. *Vien Trefor* , sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser , mon amy.

TIMON. Grands Dieux , qu'est-ce que je voy ? Veillé-je , ou si je dors ? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ardents ? Non : c'est

Vien Trefor : J'oste le reste , pour le mesme sujet.

de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse après une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poètes ont dit de Jupiter & de Danaë; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvrist son sein à une chose si aimable, & si précieuse. O Midas & Crésus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le trésor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons ici mon hoyau & mes haillons à la *Pauvreté*: car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray désormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plutôt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre trésor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arrière tout ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimère. La Patrie mesme me passera pour un fantosme. Je ne veux plus avoin de considération pour personne, ny aimer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront désormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; je mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny trêve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne. Autant que j'ay esté liberal & complaisant, je deviendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile. Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de luy

À la Pauvreté. Elle yvit mieux que Pan, outre que le mot Grec y a du rapport, & peut avoir esté pris l'un pour l'autre; puis je ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut met-

tre maintenant, pour faire que la chose aille bien; pourveu que cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

tendre

tendre la main. Voilà maintenant , mes Dogmes , & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope , c'est ^{Long-temps} dequoy je ne me soucie point , bien loin de ^{vous & en-} m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien- ^{nemy du} aise , pourtant , avant que de me retirer , qu'on ^{genre hu-} sçache que je suis riche , afin qu'on en crève de dépit. Mais , qui l'a déjà dit à tout le monde ? On accourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois , j'aime mieux encore me communiquer pour ce coup , quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy , par le mépris que j'en feray. Qui est celuy-cy qui s'avance le premier ? C'est le Parasite *Gnathon* , qui me tendit n'aguere une corde , comme je luy demandois du pain , sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier , pour estre le premier puny.

GNATHON. Bon jour , le beau , l'agréable , & le *fortuné* Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toujours les prières d'un homme de bien.

TIMON. Bon jour , le plus méchant , & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; car tu as toujours aimé la raillerie. Quand veux-tu que nous bevions ensemble ? Je sçay une chanson à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoi me frappes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attends un peu , je te feray bien

Gnathon : Il y a au Grec un mot , & j'en prens un
Gnathonide , mais ce mot est propre au sujet.

Le Fortuné : Le terme Grec *Le plus méchant , &c.* Je
ne se pouvoit expliquer en me fers plus bas du mot de
Vautour.

crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plutôt quelque chose pour me guerir; car l'argent est un remède à tous maux.

TIMON. Quoy! tu n'es pas encore party?

GNATHON. Je me retire; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cet autre tout pelé; c'est Philiadé le plus cruel de tous mes vautours, qui après avoir reçu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frappa l'autre jour que j'estois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me louer durant ma fortune, & de dire que j'estois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de châtier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toujours fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si je n'eusse sceu que les malheureux n'apprehendent rien tant que le visage de leurs amis, dans leur infortune; mais je t'apportoys de quoy adoucir l'amertume de ta condition, lorsque j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer, pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flatteurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront haléné une fois ton trésor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Postérité.

TIMON. Je te remercie, Philiadé, de tes bons avertissemens; mais approche un peu que je te tesse.

Phi-

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la recompense de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute en ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoyque n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant, j'ay payé autrefois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon jour, la gloire de ton pays, l'appuy & le soubstien de ta famille, le rempart de toute la Grèce. Le Peuple & le Senat assembles, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécrasides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir qu'en probité, & ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques tant à la lutte qu'à la course, & autres exercices.*

TIMON. quel imposteur! Je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit mettre trop de choses favorables en un Decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis-je, qu'il a remporté en un mesme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarnamiens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment cela? Je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pu dissimuler la verité: *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Chasteau, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main,*

main, pour Symbole de son éloquence & de sa va-
leur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or;
qui seront proclamées aujourd'hui sur le theatre pu-
blic par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste
de Bacchus, & un jour de réjouissance pour luy.
C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son
Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de
n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte
ton nom.

TIMON. Et tu n'es pas marié?

DEMEA. Non: Mais je le feray l'année qui
vient, & j'appelleray de ton nom le premier fils
qui me naîtra.

TIMON. J'en doute: Car auparavant je te
casseray la teste, pour récompense de ta lâche
& infame flatterie.

DEMEA. Au secours mes Amis; souffrirez-vous
qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est
pas Citoyen? Mais je te feray bien-tost porter la
peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé
le Chasteau pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta
calomnie; car on n'a point brûlé le Chasteau ny
pillé le Tresor.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçois un second coup de baston
pour ton imposture mais sans crier, que je ne
t'en donne un troisième. Car il seroit honteux,
après avoir défait deux bataillons de Spartiates,
que je ne pusse mettre à la raison un coquin. A
quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant de
prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui est
cet autre qui s'avance, c'est le Philosophe Thra-
syclys; Je le reconnois à sa barbe de bouc, & à
la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands
pas, & grommele entre ses dents; sans doute

L'Orateur Demea: L'Elo-
quence de Timon est déjà
exprimée; du reste, je dis
Demea, plutôt que Demeas

parce que nous sommes plus
accoutumés à l'entendre
ainsi.

qu'il

qu'il médite quelque harangue , car il retrouve ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien , en cet estat , au Triton , ou au Borée de Zeuxis ! C'est une chose étrange qu'un homme si modeste , en apparence & d'une mine si grave & si austere , après avoir philosophé tout le jour avec ses Disciples , n'ait pas plutôt beû sur le soir un grand hanap que son valet luy apporte , que tous ses beaux discours s'en vont en fumée , & il ne s'en souvient non plus que s'il avoit beû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors , se courbant sur son assiette , comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toujours , & qu'il ne trouve jamais , *il donne eschec & mat à tous les plats* , quoyqu'il se plaigne toujours que l'on mange tout sans luy , & s'emplissant de vin & de viande , couvoye ceux qui sont assis près de luy à table ; répand de la fausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la compagnie , tant qu'il le faut emporter yvre du festin , où il ne laisse pas en begayant de louer la sobriété & la continence , entre les bras de quelque Chanteuse. *Mais de jour* il ne le cede à personne en mensonge & en impudence , sans parler de ses usures , de son avarice , & de cent autres vertus semblables ; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLE'S. Je ne viens pas au bruit de tes tresors , comme les autres , ny au souvenir de tes festins : Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage , &

Il donne échec & mat à tous les plats. Quoyque le Jeu des échecs fust connu des Anciens , je ne me sers pas de ce terme , comme d'une autorité , mais comme d'une phrase Française qui ex-

prime bien ce que je veux dire ; & j'en use ailleurs de la sorte.

Mais de jour : Je l'oppose à la nuit , qui est le temps de la débauche.

n'ay

n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela je dispute de la félicité avec Jupiter. Mais je veux empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune; & si tu m'en crois, *tu jetteras ton argent dans la rivière*, comme une chose superflue, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aimes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le méritent mieux que les autres. Mais, pour moy, je ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'acquitter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en aider quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux de la grande mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit: Mais approche auparavant que je te donne quelque coups de poing, pour exercer ta patience; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLE'S. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans un pays libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? Est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est-cecy? toute la Ville accourt en foule: Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'en haut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-férir.

Tu jetteras ton argent dans la | *particularitez un peu trop*
rivière: L'Auteur ajoûte des | *grossieres à mon vais.*

L'AL-

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE DIALOGUE.

CHEREPHON, ET SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance, divine sur la fable des Alcyons; mais c'est plutôt, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**U'EL son a frappé mon oreille? Qu'il est agreable! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre? Car les poissons sont muets, & les oiseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable: Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceix son mary, fils de l'Estoile du jour, se consumoit en des regrets superflus, lorsque les Dieux touchez de compassion, la changerent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux, celui qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy! c'est l'Alcyon? Jene l'avois jamais oui; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait? car je n'en ay jamais veu quoyque j'en aye souvent oui parler.

SOCRATE. Il est fort petit; mais sa gloire n'est pas petite: Car pour récompense de son amour, lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, les vents retiennent leur haleine, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'Hiver. C'est aujourd'huy un de ses beaux jours, qu'on nomme de son nom Alcioniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie

nie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès hier. Mais, dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous débiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de juger de la possibilité, & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance divine à notre foiblesse, puisque l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours, telle qu'il sembloit que le monde deust abysser. Croistu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage, que de changer une femme en oiseau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes? Et tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnues? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la terre? Combien un homme surpasse-t-il un enfant, tant en force qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en battoit des millions? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celui du Createur sur sa creature? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à jouer des instrumens, ne sçauroient faire ny l'un ny l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la même chose. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adresse & d'un sçavoir admirable; & d'un œuf, qui n'est point différent d'un autre, en fait deux oiseaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus lorsque nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe

& Myrto, l'amour que tu as eue pour ton mary, divine Alcyone, & la récompense que tu en as receue du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon ?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puisque cela sert aussi à *entretenir l'amitié conjugale*.

Entretenir l'amitié conjugale : | mettre d'inutile.
Je finis-là, pour ne rien |

PROMETHEE, OU LE CAUCASE. DIALOGUE.

VULCAIN, MERCURE ET PROMETHEE.

C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prométhée est ridicule; ce qu'il fait pour ôter l'autorité aux Fables, & par conséquent à la Religion des Payens qui estoit fondée dessus.

C'est aussi le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.

MERCURE. **V**oicy le Caucase où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige; afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez pour rendre son supplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux; Mais il ne le faut pas mettre si bas que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ny si haut qu'on ne le puisse voir. Il fera bien, à mon avis, sur le penchant de cette montagne, au dessus de cet abyfme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est tout contre.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux

deux escarpez , & inaccessibles. Vienià Prométhée , ne te fais point tirer l'oreille , & monte viftement que l'on t'attache.

P R O M E T H E E. Ayez pitié d'un malheureux, que l'on fait souffrir injustement.

M E R C U R E. J'en fuis d'avis , pour nous faire mettre en ta place ? Est-ce que tu crois que le Caucafe n'est pas assez grand , pour nous y attacher tous trois , ou que tu es bien aise d'avoir des compagnons de ta misere , qui est la consolation des malheureux ? ça , la main droite ; coigne , Vulcain , de toute ta force : ça la gauche , qu'on l'attache aussi. Voilà qui va bien. Le *Vautour* descendra tantost pour te ronger les entrailles , en récompense de ta belle invention.

*Son pere
& son on-
cle.* P R O M E T H E E. O terre qui m'as engendré ! & toy , Saturne & Japet , faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait ?

M E R C U R E. Rien fait , miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin , & ne luy donner que des os couverts de graisse , pour se réserver la meilleure part ? D'ailleurs , qui t'obligeoit à faire l'homme , cet animal , fin & cauteleux , & particulièrement les femmes , & à voler ensuite le feu du Ciel , qui estoit le partage des Dieux , & leur plus précieux trefor ? Après cela , tu viendras nous prescher ton innocence , & dire qu'on a grand tort de te punir ?

P R O M E T H E E. As-tu bien le courage , Mercure , de me persecuter en cet estat , & de me reprocher des choses , pour lesquelles je mériterois , je le jure par les Dieux , d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir , je serois bien aise de dis-

Vautour: L'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de celui d'*Angle*, lors qu'il parle du supplice de Prométhée; c'est pourquoy j'ay pris celuy-cy plutôt que l'autre, parce qu'il son-

ne mieux.

puter





puter contre toy , pour confondre Jupiter , en ta personne. Prends sa défense , toy qui es si grand Orateur , & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy , près des portes Caspiennes , pour estre un spectacle d'horreur aux Scythies. *Raillerie contre Socrate.*

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras , aussi-bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant , je seray ravy d'entendre ta Rhetorique ; car on dit que tu es un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier , puisque tu es l'accusateur , & prends garde de ne pas trahir la cause de Jupiter ; Vulcain fera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela , méchant , mais plutôt ton accusateur & ton bourreau , pour avoir fait refroidir ma forge en dérochant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Séparons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin , & Mercure des autres crimes : *Aussi-bien le Dieu des larcins* n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux ; car je n'entends rien à la chicane , & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau ; mais on sçait que c'est un de ses mestiers , aussi-bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps , pour se préparer à une si grande accusation ; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs : mais puisque tu en tombes d'accord ;

Ton bourreau : J'ajoute cela pour donner plus de force.

Aussi bien le Dieu des Larcins : Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin : Il y a icy une

Tome I.

période au Grec dont j'ay déjà exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs : Ils ne font que d'estre dits , & seront encore

D

&

& meſme que tu en fais gloire , il n'eſt point neceſſaire de plus longs diſcours , & ce ſeroit une grande folie de ſe mettre en peine de prouver des crimes que l'on avouë : Je diray ſeulement que c'eſt bien abuſer de la clemence de Jupiter , que de retomber ſi ſouvent.

P R O M E T H E E. Nous verrons tantotſt , ſi ce que tu diſ eſt folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela ſuffit , je vais entrer en ma déſenſe. Premièrement , j'atteſte les Dieux , que j'ay pitié de voir Jupiter ſi chagrin , & de ſi mauvaiſe humeur , que pour n'avoir pas eû la meilleure part dans un feſtin , il veuille crucifier non pas un homme , mais un Dieu , & de ſes anciens camarades , qui l'a ſervy dans l'occafion. T'n ſçais quelle eſt la liberté des feſtins , & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui ſ'en formalifent ; car les honneſtes gens , au lieu de ſ'en offenſer , la tournent en raillerie. Mais de garder cela ſur le cœur , pour ſ'en venger après ſi cruellement , cela eſt indigne , je ne diſ pas d'un Dieu , ny du ſouverain des Dieux , mais meſme d'un galant Homme. Car ſi l'on bannit de la table ces honneſtes libertez , que reſtera-t-il que de ſe ſouler comme des beſtes ? ce qui eſt tout-à-fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il ſ'en deuft ſouvenir le lendemain , bien loin de m'en punir , comme il a fait , & de ſ'imaginer qu'il ait receu une grande injure , de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre , pour voir ſ'il ſçauroit bien choiſir. Mais prenons la choſe au pis , & poſons , non pas qu'il ait eû la moindre part , mais qu'il n'en ait point eû du tout : falloir-il pour cela meſler , comme on diſt , le Ciel & la Terre , & ne parler que de croix , de vautour , de rochers & de précipices ?

rouchez enſuite ; c'eſt pour- | répéter icy.
que il ne les falloir point

Qu'il

Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté : Que ne feroit-il point pour de grandes choses , puis qu'il en vient à ces extrémités pour un morceau de viande ? Combien les hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables ? Où en a-t-on vu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose ? On ne prend pas garde à ces bagatelles , ou si l'on les châtie , c'est seulement d'un soufflet , ou de quelque coup de poing ; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet , c'est une action barbare , & une cruauté inouïe. Voilà pour le premier point , où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre , mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second , qui concerne la création de l'homme , où je doute ce qu'on veut reprendre ; & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout , ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre ; & pour le premier , je diray , que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose , qu'ils y ont gagné beaucoup , & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes , quelque méchans qu'ils puissent estre , que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut , il faut sçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde , & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert , couvert de forests épaisses. Car d'où viennent , à vostre avis , ces Champs & ces Jardins si bien cultivez , ces Temples , ces Autels & ces Statuës qu'on adore , que de l'invention humaine ? Comme je songe donc toujours à quelque chose d'utile , & d'avantageux pour le public , je détrempay de la terre avec de l'eau , comme dit le Poëte , & les paistrif-

Un grand & vaste desert : Je | ce que dans le Cahos il
n'ay pas mis *un Cahos* , par- | n'y avoit point de foreste.

fant ensemble , j'en fis un homme à nostre image , avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils ? En sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Jupiter se tourmente , on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy , comme ont fait autrefois les Geans ? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire , luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont reçu aucun dommage de mon invention ; mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité , on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche , & qui maintenant est cultivée & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme : car elle ne produit rien d'elle-mesme que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la Navigation ; les Isles habitées , les Villes pleines de Temples , d'Autels , de Festes , & de Sacrifices. Enfin , pour parler avec le Poëte , toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore , si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire ; mais parmy tant de Temples des Dieux , où en trouverez-vous un de Prométhée ? ce qui fait assez voir que j'ay négligé mon interest particulier , pour celuy du public. Considérez encore , qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite ; & que s'il n'y avoit point d'hommes , la beauté du monde seroit comme morte , & nos avantages beaucoup moindres , n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs , comme nous ne connoissons les choses que par comparaison , la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnue s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant , au lieu de m'honorer pour de si grands biens , on me

J'en fis un homme à nostre image, &c. J'ay réuni icy ce qui estoit plus bas , pour

ne point rebattre deux fois une mesme chose.

cruci-

crucifie , & je reçois des peines d'où je devois attendre des récompenses. Mais quoy ! il y a parmy les hommes des meurtriers , des incestueux ; & des adultères. Et n'y en a-t-il point parmy nous ? Et pour cela , on ne condamne point le Ciel & la Terre qui nous ont produits. Vous direz , peut-estre , que nous avons plus de soin qu'auparavant , & qu'il faut pourvoir à toutes leurs neccessitez. Et qui a jamais veü un Pasteur , se plaindre de la fecondité de son troupeau , à cause de la peine qu'elle luy donne ? Car si cela est pénible , il est aussi & utile & honorable ; outre que cela nous sert d'occupation , & qu'autrement nous demeurerions les bras croisez sans rien faire , que nous souler de Nectar & d'Ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus , c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes , sont ceux qui ne s'en sçauroient passer , & particulièrement des femmes , qu'ils aiment le plus , quoyqu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en cent façons pour en jouir , & non contents de les caresser , ils en font des Déeses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eü raison d'avoir fait l'homme , mais que je le devois faire d'une autre sorte , & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modèle que celui que je sçavois tout parfait ? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence , qui n'eust pû nous rendre aucun service ? Que vous estes injustes ! Vous prenez bien la peine , pour goûter d'une Hécatombe , d'aller jusques chez les Ethiopiens irreprehensibles ; & vous crucifiez celui qui est cause que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'est assez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premièrement , vous l'ay-je dérobé , pour l'avoir donné aux hommes ? N'est-ce pas la nature de cet élément de se communiquer sans se perdre ? C'est donc une jalousie toute pure ,

*C'est une
Epithete
qu'Homere leur
donne.*

indigne de ceux que les Poètes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'Ambroisie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes jamais plus aise, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste ; de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'ayez défendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez ; mais je demande la repliche.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sophiste : tu es bienheureux que Jupiter ne t'a point ouï ; car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçu ce qui te devoit arriver ?

PROMETHEE. Je l'ay bien sçu, Mercure : mais j'ay sçu aussi que je serois délivré par *un Heros de tes amis*, qui viendra de Thèbes, & qui tuera mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déjà arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHEE. Patience, tu m'y reverras

<i>Un Heros de tes amis</i> ; Cela est contraire à ce qu'il dit après, & qui est confirmé par la suite ; car c'est Jupiter qui le délivre : mais on	peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule ; toutefois il met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction.

enco-

encore ; car Jupiter me delivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais je ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est , tu as raison de n'en rien dire. Allons , Vulcain , je vois déjà l'oiseau qui vient foudre sur sa proye , & je voudrois que le liberateur fust aussi proche que le danger.





DIALOGUES

DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent ; Au reste , une partie des Fables est expliquée icy d'une façon agreable , & qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E ET DE JUPITER.

PROMETHE'E. **D**élivre-moy , Jupiter , je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te délivre , méchant ? *Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre* qui nous cause tant de mal , ou pour avoir dérobé le feu du Ciel , & trompé ton maître dans un festin ?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert , attaché depuis si long-temps au Caucaſe , & nourriſſant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'eſt pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devrois eſtre écaſé du Caucaſe , & non pas y eſtre attaché ; & n'avoir pas ſeulement le foye rongé par douze Vautours ,

Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre ? Il ne falloit pas l'expliquer davantage , à | *prés l'avoir eſté au Dialogue précédent ; le reſte eſt touché plus bas.*

mais

mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHEE. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHEE. A quoy cela serviroit-il ? As-tu oublié où est le Caucaſe ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celui-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHEE. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoi non ?

PROMETHEE. Tu vas coucher avec une *Nereide*.

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t-il ?

PROMETHEE. Il naîtra de vous un enfant qui te dépoſſedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoi tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cette fois, puiſque tu as ſi bien deviné. Que Vulcain te détache pour récompene.

<i>Nereide</i> ; Son nom eſt ex-primé au Dialogue cy-deſſus : quelques uns ne croient pas que Thétis la	Deeſſe de la mer, ſoit la meſme que la <i>Nereide</i>, mais Lucien les confond.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. Pardonne-moy, Jupiter, ſi j'ay failly, je n'y retourneray plus ; faut-il tenir ſa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus ſubtil que Promethée.

CUPIDON. Je m'en rapporte aux Peintres & aux Poètes, qui me représentent toujours de la sorte; mais encore que t'ay-je fait pour me mal-traiter?

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy; si bien qu'il me faut tous les jours trouver mille inventions pour en jouir.

CUPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'approcher.

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux. Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est jamais pû résoudre à l'aimer, tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasses dans la veuë; mais il faudroit pour cela quitter ta foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter?

CUPIDON. Ne sois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleesses; toutefois je te pardonne pour ce coup.

D I A L O G U E

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. Connois-tu Io?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

JUPITER. Elle-mesme: *Junon par jalousie l'a*

Junon l'a transformée: Je conte l'histoire tout d'un
trans-

transformée en genisse, pour m'empêcher de l'aimer, & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire: Va le tuer en la Forest de Nemée, où il garde cette belle; & après sa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte, où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vents & aux flots, & qu'elle soit la Patrone des Nautonniers.

temps sans interruption, | & plus court.
parce que cela est plus clair |

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. **B**aïse-moy, mon petit mignon ; maintenant que nous sommes hors de danger, & que *je n'ay plus ny bec, ny ongles.*

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau ? Comment es-tu devenu homme ?

JUPITER. Je ne suis ny homme, ny Aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? Mais tu n'as ny cornes, ny jambes veluës, ny flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non. Mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne; & pour toy, je croy que tu es quelque

Je n'ay plus ny bec, ny on- | *joûter ailes.*
gles ; cela dit assez, sans a- |

maquignon d'enfans, & de ceux qui les enlèvent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veü un Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere sacrifie tous les ans un bellier? & que t'aurois-je fait pour m'enlever? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangées du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu es Immortel, & le Compagnon des Dieux?

GANYMEDE. Comment! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris?

JUPITER. Non: Car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

JUPITER. Que tu es simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere: Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage, *tu vivras de Nectar* & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si je veux jouër, qui me tiendra compagnie? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

Tu vivras de Nectar; Je | *l'Echanson.*
dis plus bas qu'il en sera |

JUPITER. Cupidon jouera avec toy aux offelets ; console-toy seulement , & ne songe plus aux choses de la Terre.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? Y a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanfon des Dieux , & leur verferas le Nectar.

GANYMEDE. *Est-il meilleur que le lait ?*

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose , lorsque tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit , sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non : mais avec moy ; car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se faschoit toujours quand je couchois avec luy ; il disoit que je ne faisois que remüer & parler toute la nuit , & que je luy donnois des coups de pieds ; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela , tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte ; car je te baisera alors tout mon souûl.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira ; mais pour moy je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre fois. Maintenant, Mercure, qu'on l'emîne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous

Est-il meilleur que le lait ? | chose de puerile, parce qu'il
Je retranche icy quelque | n'y en a déjà que trop.

terve

serve d'Echanfon : mais apprens-luy auparavant à présenter le gobelet.

DIALOGUE

DE JUNON ET JUPITER.

JUNON. **D**Epuis que tu as amené icy Gany-mede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ny d'une façon plus honneste. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les jours, tantost en or, tantost en Taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres ? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le Ciel, comme tu as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens toujours près de toy, sous prétexte d'en faire ton Echanfon ; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire leur charge, ou qu'on ne pust prendre à un besoin, le Ver-seur-d'eau ? D'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baïses luy-mesme en présence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif, & seulement pour avoir un prétexte de le baïser ; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire après luy, & le baïser en quelque sorte en beuvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour, jouer avec luy aux osselets sans ta foudre ny ton Egide ! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baïser un bel en-

enfant, & à joindre ce plaisir à celui du Nectar? Si tu en avois goûté, tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce sont-là des discours de Pédéraste; il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit pour approcher ma bouche de celle d'un petit efféminé.

JUPITER. Tout efféminé qu'il est, il m'est plus agreable que Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus; souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couvert de crasse & de sueur, & que je le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui es sa mere. Pensez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est si beau & si mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant que ce beau fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute sa crasse & sa sueur n'empeschoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

JUPITER. Ta jalousie ne fait qu'accroistre ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain, si tu n'es pas bien aise de voir Ganymede; mais pour moy je veux qu'il me présente à boire, & qu'il me donne à chaque fois *dix baisers*. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

Dix baisers: Il n'y a que | plus de force.
doux au Grec, mais cela fait |

AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **Q**ui penſes-tu que ſoit Ixion?

JUPITER. Un fort galant homme ; & de bonne compagnie ; car ſans cela , je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'eſt un insolent qui n'eſt pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veux ſçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire , tant ſon impudence eſt grande.

JUPITER. A-t-il voulu caſſer quelque Déeſſe ? car il ſemble que c'eſt ce que tu veux dire.

JUNON. Il ſ'eſt adreſſé à moy-meſme. Je ne prenois pas garde du commencement à ſon amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujours l'œil ſur moy , qu'il ſoupiroit de temps en temps & laiſſoit couler des larmes , qu'il beuvoit après moy lorsque j'avois beû , & en beûvant me regardoit , & baiſoit le verre ; je m'apperçeus de ſa folie : mais j'eus honte de te le dire , & crûs que cela ſe paſſeroit. A la fin il a eſté ſi insolent que de m'en parler. Alors bouchant les oreilles , pour ne rien entendre , je ſuis venuë tout courant pour t'en inſtruire , afin que tu en fiſſes un chaſtiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut , de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'eſt moy qui en ſuis cauſe , pour trop aimer les Mortels , & les faire manger à ma table. Car il ne ſe faut pas étonner ſi uſant des meſmes viandes , ils ont les meſmes deſirs , & conçoivent de l'amour pour les beautés immortelles. Tu ſçais quel Tyran c'eſt que l'Amour.

JUNON. Il eſt vray qu'il eſt bien ton Maître ,

tre , & te mène bien , comme l'on dit , par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion : C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté : Car tu as couché autrefois avec sa femme , & en as eû Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore ? Sçais-tu quel est mon dessein ? Ce seroit un trop grand supplice de le bannir pour jamais de nostre présence ; mais puis qu'il pleure & qu'il souffre , je suis d'avis.....

JUNON. Quoy ! que je couche avec luy ?

JUPITER. Non pas cela ; mais quelque fantôme qui te ressemble , pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le récompenser , au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela feroit-il ?

JUNON. Il croiroit m'embrasser , & l'affront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions une nuë de ta ressemblance , ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour , il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy , & me perdrait de réputation.

JUPITER. Si cela arrive , je le précipiteray dans les Enfers , où attaché à une rouë , il ne fera que tourner , sans prendre aucun repos.

JUNON. Ce supplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. **A** Pollon , as-tu veü le petit Mercure , comme il est beau , & sourit à tout le monde ? Il fait assez voir ce

Tome I.

E

qu'il

qu'il sera un jour , quoyque ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy qui est plus vieux que Japet , en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait , qu'il ne fait encore que de naître ?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont il a emporté le trident ; & à Mars de qui il a pris l'épée ; sans parler de moy , dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ! un enfant encore au maillot !

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il est déjà venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris ?

VULCAIN. Non , que je sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy , il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez : Tu vois comme il cause , il sera un jour grand Orateur , & mesme bon lutteur , si je ne me trompe ; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon : Et comme les Dieux en rioient , & que Venus le prit pour le baiser , il luy déroba son Ceste , & eust emporté le foudre de Jupiter , s'il n'eust esté trop chaud , & trop pesant ; mais il luy enleva son Sceptre.

VULCAIN. Voilà un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi Musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une Tortue , dont il joue en perfection jusqu'à me rendre jaloux , moy que suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit , qu'il ne dort pas
mesme

même la nuit, & qu'il va jusqu'aux Enfers, pour faire toujours quelque butin; car il a une verge de grande vertu, dont il rappelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAIN. Je suis bien aise que tu m'en fasses souvenir; je les vais chercher dans son berceau.

Il a fait un instrument de la Coquille d'une Tortue: Cela le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'a-
suffit, sans descendre dans bord.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. Voicy une coignée bien tranchante que je t'apporte; Que veux-tu que nous en fassions?

JUPITER. Fends-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez sot pour l'entreprendre: Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer?

JUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point; & si tu ne m'obéis, tu verras comme il t'en prendra: Frappe seulement de toute ta force; car la teste me fend de douleur, & je souffre les mêmes maux, que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prends garde que nous n'allions faire quelque sottise: Car je n't'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéir.... Grands Dieux ! Je ne m'estonne pas si tu avois mal à la teste, y ayant une femme enfermée, & encore une Amazone avec la lance & le bouclier : C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-lamoy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement, puis qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser ; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas, si tu es sage.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE scauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non : il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? je le veux sçavoir.

MERCURE. Il se trouve mal.

NEPTUNE. De quoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ? estoit-il hermaphrodite ?

dite ? Je ne m'en estois pas apperceu , ny qu'il eust le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Aussi n'estoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc , à la teste ? comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien second.

MERCURE. Non , à la cuisse.

NEPTUNE. Comment cela ? accouche-t-il par tous les endroits du corps ?

MERCURE. Junon , par jalousie , a persuadé à Semele qu'il aimoit , de coucher avec luy dans toute sa gloire ; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre , & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre , ç'a esté de sauver l'enfant , car elle estoit grosse ; & de le mettre tout chaud , du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter , où il a achevé son terme. Il vient présentement de s'en délivrer , & est encore tout debile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyffe , pour estre nourry par les Nymphes du pais ; qu'il ont nommé Dionysius , du nom de son pere , & de celui de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant ?

MERCURE. Il est vray ; mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage ; car je vais de ce pas querir de l'eau , & le reste dont les accouchées ont besoin.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** Rreste-toy , Soleil , par l'espace de trois jours , & qu'il n'y ait ,

cependant, qu'une longue nuit : Que les heures détellent tes chevaux, éteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voilà des commandemens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour ?

MERCURE. Non ; c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beotie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE. Non pas cela ; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin : Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront retifs faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carrière du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres : & tout cela pour bâtir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se hâte pas non plus ; & au Sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**Equoy t'accuse-t-on, belle Cour-
riere ? d'arrêter quelquefois ton
char au milieu de ta course, pour aller visiter
un

un Chasseur, & pour le contempler à ton aise
lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la
Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent qui n'é-
pargne pas même sa mère, & qui m'a souvent
contrainte de descendre sur le Mont Ida, pour
y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur
d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust rav
pour le posséder; quoyque depuis, touchée de
mes larmes, elle me l'a rendu pour moitié. Je
l'ay cent fois menacé de briser son arc & son *C'est qu'il*
carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay *était la*
bien l'autre jour avec un de mes patins; mais *moitié de*
quoy! il ne s'en souvient plus, si-tôt qu'il est *l'année*
échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? *aux En-*
car cela serviroit de quelque consolation. *fers.*

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de lai-
des amours; mais il est vray que je ne me puis
lasser de le regarder, lors qu'au retour de la
chasse, il étend son manteau sur l'herbe, &
s'endort, appuyé d'une main sur son coude, &
de l'autre laissant negligemment tomber ses traits.
Alors descendant sans faire bruit, & marchant
sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je
gouste, en approchant, le doux parfum de son
haleine. Tu devines assez le reste; car tu sçais
ce que c'est que d'aimer, mais il est vray que je
meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**egarde ce que tu fais, petit fripon:
je ne parle point des desordres que
tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu
point dans le Ciel? Tu changes Jupiter en cent
façons; tu fais descendre la Lune en terre; tu

arrestes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-même qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux , que tu fais courir toute forcenée sur le Mont Ida, transportée d'amour pour son Atyr, & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers ; montée sur un char qui est traîné par des Lions , & suivy de ses Corybantes , qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout-échevelez par des précipices ; celui-cy sonne du cor , cet autre du tambour ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse , si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou bien par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ny les uns ny les autres ; car ses Prestres sont trop efféminez, & j'ay apprivoisé ses Lions, & en fais ce que je veux. D'ailleurs, elle est trop empêchée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu es malin ! mais qu'il te souviene de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCUAPE, ET DE JUPITER.

JUPITER. **N**'Avez-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereller jusqu'à la table de Jupiter ?

HER-

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCULAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, imposteur, que tu vaudrois mieux que moy, Est-ce pour avoir esté frappé de la foudre pour ton beau sçavoir : car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après avoir esté brûlé tout vif sur le Mont Oëta comme un criminel !

HERCULE. C'a esté volontairement lorsque j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs qui vantent de vains secrets par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure, lorsque tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais esté comme toy, esclave d'une impudique, qui te faisoit filer, *et te souffletoit* lorsque tu manquois à ton devoir. D'ailleurs je n'ay point tué ma femme, ny mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire une culebute du Ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque habile que tu sois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, si vous ne vous arrêtez, je vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis qu'il est le plus ancien.

Et te souffletoit : Il y a au Grec, *fessoit avec un pain d'or* ; mais cette phrase est déjà employée, & la répétition n'en seroit pas agréable.

DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste?

APOLLON. Qui ne le feroit, étant si malheureux en amour?

MERCURE. Quel malheur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-même.

MERCURE. Etois-tu en fureur comme tu y es quelquefois?

APOLLON. Non ? mais comme je jallois au palet avec luy, Zephyre jaloux de nostre amitié, a emporté le palet, & luy en a cassé la teste. *Je l'ay poursuivy vainement jusqu'aux Montagnes*; car qui pourroit atteindre le vent? Mais au retour j'ay esté contraint de faire les funérailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe. Toutefois, pour me consoler, j'ay fait naistre une fleur de son sang, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon; car ceux qui aiment les choses mortelles, se doivent résoudre à les perdre.

Je l'ay poursuivy vainement : | sorte, que de dire qu'il
Je le trouve plus joly de la | s'en est vengé.

AU-

AUTRE DIALOGUE.

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. C'Est une chose étrange , Apollon , que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déeses ; & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser , lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en estonner , & principalement à un Amant infortuné comme moy , qui suis un peu mieux fait que luy , pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie , & moy ma force & mon adresse : lors qu'il se faudra coucher , nous nous trouverons tout-seuls ; tandis qu'un misérable courtait de boutique tout estropié *caressera Venus & les Graces.*

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie , ce qui peut servir à te consoler ; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus , & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy de deux personnes que j'ay servies , l'une a mieux aimé estre changée en arbre , que de me souffrir ; & j'ay tué l'autre , par malheur , en me joüant. Mais , ay-moy ; comment ces Déeses ne sont-elles point jalouses les unes des autres ?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel , tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penfes-tu qu'il sçache les débauches de sa femme ?

MERCURE. S'il les sçait ? il n'en faut point

Caressera Venus & les Graces : Le Grec dit la Grace , François *caresser la grace,* puisque les Graces ne se se-
mais on ne diroit pas en paroient point.

douter ;

douter ; mais il n'en oseroit rien dire , car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens , & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant *qu'il leur dresse quelque piège.*

MERCURE. Je ne sçais ; mais je voudrois y estre pris.

<i>Qu'il leur dresse quelque piège :</i> Je fais dire cela à Apollon , afin que Mercure dise le reste , qui luy	vient mieux , comme il se voit dans le Dialogue suivant.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE LATONE.

JUNON. **V**eritablement , Latone , tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est estropié ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux , il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille , d'un courage masle , contre la bien-seance de son sexe , va jusqu'en Scythie égorger ses hostes , plus cruelle mille fois que les Scythes ; & ton fils est de tous mestiers , Archer , Violon , Poëte , Medecin ; & a estably des Bureaux de prophetie à Delphes , à Claros , & à Didyme , où il se mesle de prédire l'avenir , & surprend les simples par des Oracles trompeurs , qui ont toujours quelque porte de derriere pour évader. Cependant , comme le nombre des fots est infiny , il s'enrichit de ses impostures ; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe , & sçavent que ce grand Pro-
phete

phete n'a pas sceû qu'il tuëroit son Hyacinthe, & que Daphné le fuïroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'estonne donc qu'on t'ait préférée à Niobe, & que tes enfans ayent esté jugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marfias, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut dévoré par ses chiens, pour l'avoir veü toute nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi-bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa prétendue virginité, je n'en fais que rire, veü qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque expérience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre altière, estant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors qu'épris de l'amour de quelque Mortelle, il te quittera pour la posséder,

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. Q'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fais-moy le récit de cette aventure.

MER-

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour , & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles , & estoit allé travailler à sa forge. Le galand prenant son temps en l'absence du mary , est allé coucher avec sa maîtresse ; mais le Soleil les a découverts , & en a averti Vulcain : de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait , & les a enveloppez dans ses rets. Venus toute confuse , tâchoit à equivrer sa nudité : Mars cherchoit à se dépeîtrer ; mais comme il a veû qu'il n'en pouvoit venir à bout , il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échapper ?

MERCURE. Bien loin de cela ; il a appelé tous les Dieux pour estre témoins de son deshonneur. Cependant , ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet , baïssoient la veûe & se couvroient d'un voile de honte , comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie ?

MERCURE. Il est le premier à en rire : Mais pour te dire la verité , j'enviois la bonne fortune de Mars , d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Déeses , & lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois estre pris de la sorte ?

MERCURE. Qui en doute ? Vien les voir en cet estat ; & si tu n'es de mon avis , je blasmeray ta froideur , ou loueray ta continence.



ulcra
ne de
le son
é tra
emps
ec la
, &c
pris
dans
acqu
rer;
enir
me-

?
allé
es-
se
la
e,
nt
e:
r-
e
e
r







DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'Aurois honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, *toûjours en la compagnie* de certaines femmes furieuses, & qui sont plus massés que luy : Enfin, il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cet efféminé a conquis *la Thrace & la Lydie* ; & assujetty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous les Elephans. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & en dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre. Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris *ns ses ceps*, & la mere mesme a déchiré son mant. Cela n'est-il pas grand & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort à personne : Que ne feroit-il point estant sobre, puisqu'il fait de si grandes choses estant yvre ?

*Agavé
& Panthée.*

JUNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'invention de la vigne, après avoir veü les maux qu'elle cause, & qu'elle coûta la vie au premier, à qui il fit ce beau présent ?

Icare.

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès ; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Semele ; puisque tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

Toûjours en la compagnie, &c. Le reste est touché ensuite.

La Thrace & la Lydie : Le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une Montagne de l'Afie.

Ju-

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-même qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas; comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que je l'apprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'apprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'approcher: Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied je te précipiteray dans les Enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coëffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'apprehendes ny Jupiter, ny ses foudres; les Muses mêmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, sont à couvert de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable; outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

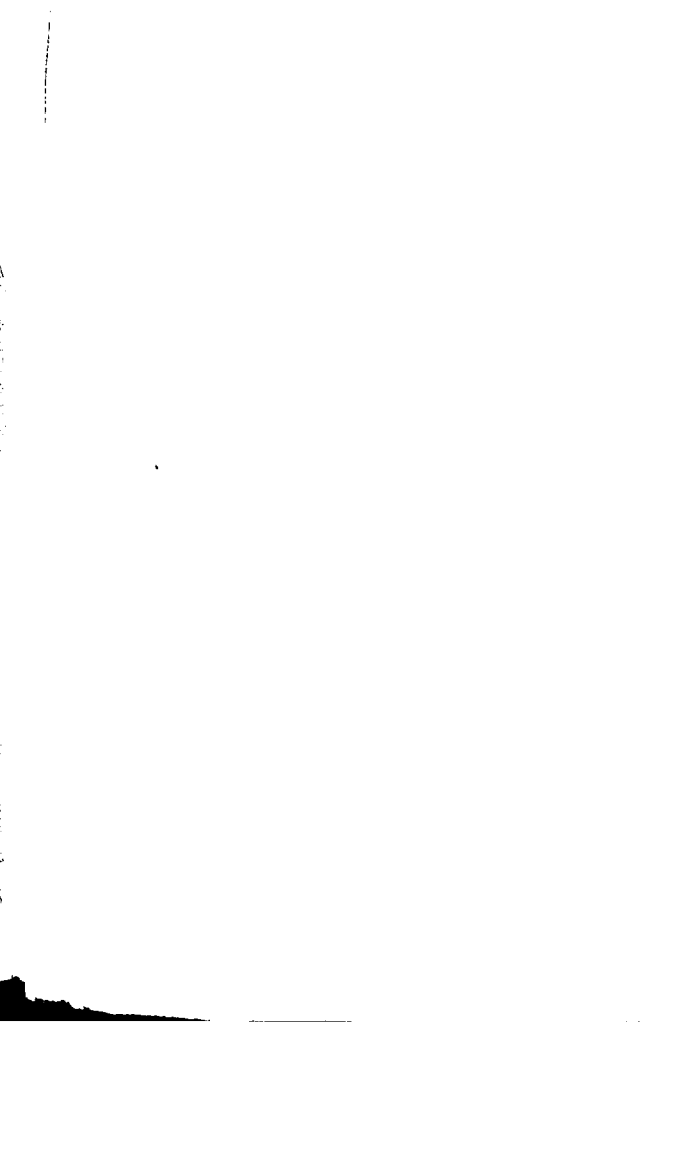
VENUS. Et Diane, que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la Chasse, qui la fait broffer par les Forests, où je ne la sçaurois suivre: Mais pour son frere, quoyqu'il soit excellent archer...

V R.



VENUS. Je sçay bien ce que tu veux dire :
Que tu l'as souvent blessé de tes traits.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS, ET
LES TROIS DÉESSES.

JUPITER. **P**rens cette pomme, Mercure ,
& va en Phrygie vers le beau
Pasteur de Troye , qui garde ses troupeaux sur
le Mont Ida. Tu luy diras que je l'ay fait Juge
de la Beauté , parce qu'il est beau & *amoureux*.
Les Belles, il est temps de partir; car je ne veux
point estre Juge entre ma femme & mes filles ,
puisqu'on ne peut prononcér en faveur de l'une,
sans offenser les deux autres; & je voudrois, s'il
se pouvoit , que toutes trois remportassent la
victoire. Mais vous n'avez rien à craindre; car
outre que Pâris est fils de Roy , & parent de
Ganymede , il est simple & si peu malicieux ,
que vous ne devez point apprehender de paroî-
stre devant luy.

VENUS. Pour moy , mon pere , je ne refu-
serois pas mesme Momus pour Juge , & j'accep-
te celuy-cy , quel qu'il puisse estre; carque pour-
roit-il reprendre en la Déesse de la Beauté? Mais
il faut qu'il agrée aussi à mes Rivaless.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars
pour Arbitre, quoyque ce soit ton galand.

JUPITER. Es-tu de mesme sentiment , Mi-
nerve ? Quoy ! tu rougis , & baisses la veuë ?
Mais la pudeur sied bien aux filles , & je vois

Amoureux: Je diray plus | *l'amour* , & j'exprimeray à
bas , *sçavant dans les choses de* | quoy sert la pomme.

bien que tu en es contente aussi. Partez donc à la bonne heure , & que les malheureuses ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous sçavez que vous estes trois , & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons , & prenons le chemin de la Phrygie , je passeray le premier pour vous conduire , & vous me suivrez sans vous arrester. Du reste , ne craignez rien ; Je connois Pâris , il est honneste homme , & ne vous fera point d'injustice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy , est-il marié ?

MERCURE. Non ; mais je croy qu'il a une maistresse sur le Mont Ida ; & je m'imagine que c'est quelque fille grossiere & mal-apprise , qu'il n'aime pas trop : mais pourquoy fais-tu cette question ?

VENUS. Je rêvois à autre chose.

PALLAS. Tu t'acquites mal de ta commission , Mercure , d'entretenir celle-cy séparément.

MERCURE. Ce n'est rien : Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela ?

MERCURE. Je ne sçay : Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en effet ?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce un simple Villageois ; ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune , & fils de Roy , il seroit bien-aïse de se signaler dans les Batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule ? Venus n'est pas de ces humeurs querelleuses , & qui se fâchent de tout.

Querelleuses : Le mot de bien.
Plaintes n'y vient pas si

M E R -

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher ; car elle me demandoit la même chose que vous , & je luy répondois de même. Mais tout en devisant , nous voicy en Phrygie. Voilà le Mont Ida que je découvre , & votre Juge aussi , si je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ? je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche , sur la pente de ce costeau. Voilà son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis-à-vis mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir *des brebis* du milieu de ces Rochers , & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble , de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy ; si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-même. Mais puisque nous sommes si près , descendons , de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descendues , que Venus marche devant ; car elle doit sçavoir le chemin , étant venue icy souvent chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souvient , quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede , que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon ; & lors qu'il l'enleva , je volois autour de luy pour le soulever , & ce ne doit pas estre loin de ce lieu , vu que s'il m'en souvient bien , il jouïoit de la flûte sur ce roc , près de son troupeau , lorsque Jupiter , changé en Aigle , le vint ravir ; & mor-

Des Brebis : il y a au Grec | que Bouvier ; outre que les
des Genisses ; mais il est plus | Brebis sont mieux sur des
beau de le faire Berger , | Rochers que les Vaches.

dant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout estonné, tournant la teste pour le regarder. Alors j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la fraieur. Mais salüons vostre Juge que voicy. Bonjour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous, le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts ? Elles sont trop belles & trop délicates pour brofser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Pâris, ce sont des Déeses. Tu vois devant toy Venus, Pallas & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur, & t'estonnes ? Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire Juge d'un differend qu'ont ces Déeses pour la beauté ; parce que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye ? *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux ! Comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger ; & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plutôt un courtisan, qu'un berger. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, je m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beantez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure attachée au premier objet, & le juge toujours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux ; & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur differend.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses

ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les malheureuses donc *n'en accusent que leur malheur*, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire , puis qu'on ne s'en peut défendre : Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nuës , car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy , qui es le Juge , d'en ordonner.

PARIS. Si cela est , je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous , vostre Juge le commande ; & tandis qu'il vous regardera , je tourneray la teste de l'autre costé.

VENUS. Tu as raison , Pâris , de nous vouloir voir toutes nuës ; je vais te montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable , comme mes Rivaies , mais que je suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point , Pâris , qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une Magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane , mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque , dont l'horrible creste est capable d'épouvanter un berger : Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes ?

PALLAS. Tien , voilà mon casque.

VENUS. Tien , voilà ma ceinture.

JUNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

N'en accusent que leur mal- | *mes yeux : mais l'autre est*
heur , ou , n'en accusent que | *plus fort.*

PARIS. Dieux ! que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat , & cette autre de majesté ; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'appas , & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah , c'est trop de felicité pour un Mortel ! Toutefois , je les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble , on est si confus , que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure , & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée , Paris , il reste encore quelque chose à considérer. C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'ajuges , je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. *Je ne suis point ambitieux* ; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous : Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur , je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur , & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre , je ne me laisse corrompre ny par promesses , ny par présens ; reprenez vos habits & vos armes : Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste ; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a longtemps que te voyant jeune & beau , comme tu es , j'ay pitié de te voir confiné dans ces Rochers , sans venir aux Villes ny aux Assemblées , & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans une solitude. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces de-

Je ne suis point ambitieux. | messes & les présens.
Je touche ensuite les pro-

ferts ;

ferts ; & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté ? Ne devrois-tu pas avoir déjà une maistresse ; non pas quelque païsane mal-faite ; mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe , telle qu'est maintenant Hélène , l'honneur de son sexe , comme Pâris l'est du sien , & qui est , comme luy , capable d'aimer. Si elle t'avoit veû une fois , je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais oui parler ?

PARIS. Non ; Mais je serois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle , pour qui Jupiter se changea en Cygne , afin de la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire , estant née d'un Cygne , ny grossiere , estant éclosée de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veû lutter toute nue , à la façon de son païs , tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Thésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle est crüe en beauté avec l'âge , & a attiré sur elle les yeux de toute la Grèce. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelâs a esté préféré à tous ses Rivaux ; toutefois je te la donneray si tu veux.

PARIS. Comment cela , si elle est mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine , ce sont-là des tours de mon mestier ; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grèce sous prétexte de voir le païs ; & si-tost que tu seras arrivé à Lacédémone Hélène te voudra voir : laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable ; qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie , pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils , dont l'un rend aimable , & l'autre amoureux : *J'en mettray l'un dans tes yeux , & l'autre en son cœur.* Après cela , nous en viendrons à bout aisément ; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera ; mais je brule déjà de la voir , & il me semble que je voyage en Grèce , que j'arrive à Sparte , que je l'enleve & l'emmène à Troye ; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te haste point que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que je sois gaye en ta compagnie , autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela , nous célébrerons ensemble tes nœces , & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENUS. Veux-tu que je t'en jure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien ; Je promets de te donner cette Belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide , & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENUS. Et le Desir mesme & l'Hymenée.

PARIS. Réçoy la pomme , & te souvien de tes promesses.

<i>J'en mettray l'un dans tes yeux , & l'autre en son cœur :</i> Ce sont les principales parties qui donnent de l'a-	mour , & qui en reçoivent. <i>Lasosque oculis afflaras bonores,</i> pour rendre Enée plus aimable.

DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu ouï la rodomontade de Jupiter, que si nous le fâchions il jetteroit une chaîne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les éléments par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vailions pas bien, il me semble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. *Car on sçait qu'il eut de la peine* à se retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de fouplesse. Encore si Thétis ne luy eust amené Briarée, qui le délivra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fust arrivé, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dis pas davantage; car il n'est seur ny à toý de dire ces choses, ny à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'adresse, & & que c'est à une personne qui sçait aussi-bien se taire que parler.

Car on sçait qu'il eut bien | pour estre plus court,
de la peine. J'ay réüny cela

*DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**On-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils:

* Dialogue de Pan, & de Mercure; J'ay agencé & Mais

Mais qui es-tu qui m'appelles ainsi ? Car à voir comme tu es fait , tu ressembles mieux à un Bouc , qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy , de me traiter de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille , que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'est Penelope , la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu , avec une barbe , une queue , & des pieds de Chèvre ?

PAN. C'est que tu t'estois métamorphosé en Bouc , pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie , où je possède mille troupeaux , je suis illustre dans la Musique , & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Marathon ; si bien que les Atheniens m'ont donné pour récompense une grotte sous leur Forteresse ; où si tu viens jamais , tu veras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PAN. C'est qu'estant d'une complexion fort amoureuse , je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres ?

PAN. Ne me dis point d'injurés , Echo , Pitys , & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE, Sçais-tu ce que je desire , pour récompense de t'avoir donné la vie ? C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere ; mais pour

transporté diverses choses | plus agreable,
en ce Dialogue pour estre |

cette





cette fois , ne laisse pas de m'embrasser.
Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. **Q**UI croiroit jamais que Cupidon , Priape , & Androgyne fussent freres , estant si differens , & d'humeurs & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux ; & des deux autres , le dernier n'est ny masse ny femelle ; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres , quoyque tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy , qui prenons tous deux les mesmes plaisirs , & les mesmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie , & tu fais le Medecin en Grèce ; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruantez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares , d'où elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais , pour te dire la verité , ce Priape est un étrange masse ; car comme je passois chez luy à Lampsaque , il me voulut caresser la nuit , après m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis , tu en vaux bien la peine , car tu es assez beau garçon.

BAC-

BACCHUS. Et toy aussi ; c'est pourquoy tu tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes , s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter ; car avec ma perruque blonde , je porte un arc & des flèches : & comme je vois fort clair , il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. Y A-t-il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy ?

MAYA. Ha ! mon fils , ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoy non ? puisque j'ay tout seul plus d'affaires , que tous les autres Dieux ensemble. Premièrement , il me faut lever dès le point du jour , pour nettoyer la salle du Festin , & celle des Assemblées. Après cela , il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres , & les porter deçà & delà. Au retour , je sers de Maître-d'Hôtel , & quelquefois d'Echançon ; au moins , faisois-je ce mestier , avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus , c'est que la nuit mesme , lorsque tout le monde se repose , il me faut aller mener un convoi de morts aux Enfers , & assister à leur Jugement , comme si tout le jour , je n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent ; d'Athlete , d'Orateur , & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour ; mais moy , je ne repose jamais , & ne fais que courir haut & bas , tandis qu'Hercule & Bacchus , qui ne sont pas fils de Déesse , comme moy , mais nez de chevres & miserables mortelles , se donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de
quit-

quitter tout présentement *la fille d'Agenor à Sidon*, & voilà qu'on me renvoye à Argos vers Danaë ; encore m'a-t-on dit , que je visse , en passant , Antiope , en Béocie ; mais je l'ay refusé tout à plat , & quelquefois je voudrois estre vendu pour esclave , afin de changer de Maître.

MAYA. Quitte cette pensée , mon fils , il faut obéir à son pere , *et travailler tandis qu'on est jeune*. Haste-toy d'exécuter ses commandemens ; car tu sçais qu'il est colere , & que les Amoureux sont impatiens.

La fille d'Agenor à Sidon : qui mourut estant grosse de Il y a au Grec , *la fille de* luy. Du reste , la fille d'Agenor est Europe sœur de Cadmus , qui est Semele ; Cadmus ; & quoyqu'elle mais il faut mettre *la sœur*, soit pour le moins aussi ancienne que Semele , cela ne car Semele estoit de Thebes , comme il se voit au Dialogue de Neptune , & touche pas tant ; puis ce de Mercure : D'ailleurs , il n'est pas moy qui fais la seroit ridicule de mettre faute , c'est l'Auteur. déjà son fils dans le Ciel , *Et travailler tandis qu'on est jeune*. J'ajoute cela , parce comme on fait icy , & d'y ce qu'on peint toujours parler du commencement Mercure en jeune homme. des amours de sa mere ,

DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. QU'as-tu fait , malheureux , d'avoir donné ton Char à conduire à un jeune étourdy , qui a bruslé la moitié du monde , & gelé l'autre ; de sorte que si je ne l'eusse terrassé d'un coup de foudre , c'estoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly , Jupiter , je l'avoué , pour n'avoir pû éconduire un fils , ny souffrir les larmes d'une maîtresse ; mais je ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien quelle estoit

estoit la fougue de tes chevaux , & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route , tout estoit perdu ?

LE SOLÉIL. Je le sçavois bien ; c'est pourquoy je mis moy-mesme Phaëton sur mon Char , & luy donnay toutes les instructions nécessaires : mais les chevaux n'ayant pas senty leur conducteur , ont pris le frein aux dents , & il a esté ébloui de la splendeur de la lumiere , & épouventé de l'abyssine qu'il voyoit sous ses pieds. *Mais il est assez puny , & moy aussi , par son supplice.*

JUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy. Je pardonne , toutefois , à la tendresse d'un pere , mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement , je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant , donne ordre que les sœurs de Phaëton l'ensevelissent sur les bords de l'Eridan , où il est tombé ; & pour récompense , je les changeray en peupliers *d'où découlera l'ambre* , pour symbole de leurs larmes. Du reste , r'habille ton Char , dont le timon est rompu , & l'une des rouës fracassée , puis reprends ta route , que tu auras assez de peine à garder après un si funeste accident ; mais souvien-toy de ce que j'ay dit.

Mais il est assez puny. Le reste n'a pas besoin d'estre exprimé , outre qu'il ne faut pas trop insister sur des Fables ridicules.

D'où découlera l'ambre. C'est ainsi que l'Auteur le dit au Traité qu'il en a fait exprés.

DIALOGUE.

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me sçaurois-tu apprendre à connoître Castor & Pollux ?
car

car je m'y trompe toujours, à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous, c'est Castor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a reçeus *à la lute*, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa coque d'œuf, son cheval blanc, son javelot & son estoile, je les confondois toujours ; mais dy-moy, pourquoy ne sont-ils pas tous deux à mesme-temps dans le Ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Leda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié ; car ainsi ils ne peuvent jamais ny se parler ny se voir. Mais encore, quel mestier font-ils ? car chacun de nous a le sien. Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux Matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est un mestier bien necessaire, pourveu qu'on s'en acquitte bien.

A la Lute ; Je me suis | parce que le particulier
servy du terme general, | n'est pas bien François.





DIALOGUES

DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celuy des précédens , qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux , & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy , Galatée ; tu as là un beau galant !

GALATÉE. Ne t'en mocque point , Doris , tel qu'il est , il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter ; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours , & n'a qu'un œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force , & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front ; outre qu'il en voit aussi-bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler , que tu sois l'Amante plutôt que l'aimée.

GALATÉE. Non pas cela ; mais je ne puis souffrir ta jalousie ny celle de tes Compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le Mont Etna , comme nous folâtrions sur le rivage , il me trouva plus belle que vous , cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy , non plus que de luy ; Qu'as-tu de considérable que ta blancheur , qui t'a fait nommer Galatée ? Il t'a
trouvé

trouvé belle , parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage ; mais on ne fait cas de la blancheur que quand elle est mêlée de rouge. Si tu t'es jamais veüe dans la mer quand elle estoit calme , tu as pû reconnoître tes défauts.

GALATÉE. Avec tout cela , j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant ; mais pour vous , il n'y a ny berger ny matelot qui en voulust. D'ailleurs , cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique , Galatée , nous l'ouïsmes l'autre jour , qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Musicien ! & la plaisante lyre qu'il avoit , faite de la carcasse d'une teste de cerf , où les cornes servoient de chevilles ! L'Echo , toute babillarde qu'elle est , avoit honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient jamais d'accord. Et ce beau galand portoit en son sein , par mignardise , un petit Ours velu comme luy : Qui t'envieroit un Amant si parfait ?

GALATÉE. Montre-nous le tien , Doris , que nous voyions s'il est plus accompli ?

DORIS. Je n'en ay point , Galatée , & ne me picque point d'en avoir ; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne , qui pour comble de perfection , dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié , & faire des enfans qui vous ressembtent.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H ! mon pere , vengez-moy de cet estranger qui est venu

loger chez moy , & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy ; mon fils ?

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray qu'en partant , il dit qu'il s'appelloit Ulysse , lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois ; c'est le Prince d'Ithaque , qui retourne du Siège de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy ; car il ne passe pas pour vaillant ?

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau , je trouvay des voleurs dans ma caverne , & j'en fermay l'entrée avec une piece de rocher ; puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu , qui tâchoient à se cacher , je les dévoray ; car des voleurs ne méritoient pas un plus favorable traitement. Alors , ce fourbe me donna d'une liqueur traistresse , dont je n'eus pas plutôt beû , qu'il me sembla que ma grotte tournoit sens dessus-dessous ; & dans cet étourdissement , le perfide prenant son temps , me creva l'œil , avec un baston brulé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre , pour ne pas t'éveiller à ce coup ! Mais comment se pût-il sauver , & détourner la pierre qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme ; pour l'attraper au passage , tant j'estois transporté de fureur ; mais il échappa je ne sçay comment sous le ventre de quelque beste , comme elles passaient l'une après l'autre ; car je ne les pouvois pas tenir toujours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

Je ne les pouvois pas tenir | j'ôte point ce qu'il dit du
toujours renfermées. Je n'a- | Belier ; car cela est plat.

POLYPHEME. Je le fis : mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si maltraité, & que j'eus répondu *Personne*, ils crurent que j'étois fou, & s'en allerent; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il croit en se retirant, que Neptune même ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Console-toy ; le traître n'échappera pas ; car il est encore en mon pouvoir, étant dans l'estendue de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHE'E.

NEPTUNE. D'Où vient, beau Fleuve, que tu passes dans la mer, sans mêler tes eaux avec les siennes, non plus que si tu estois de glace, semblable à ces oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoître en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystère d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autrefois aimé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non ; d'une Fontaine.

NEPTUNE. D'une Fontaine ! Et quelle ?

ALPHE'E. D'Arethuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est-elle que je vais chercher.

NEPTUNE. Vas ; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, ou l'as-tu pû voir, étant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu es trop curieux, & moy trop pressé pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver sa Maistresse. Haste-toy, & lorsque tu l'auras rencontrée, melle-toy si bien avec elle, que vous n'ayez plus tous deux qu'un mesme lit.

DIALOGUE

DE PROTE'E ET DE MENELAÛS.

MENELAÛS. JE ne trouve pas étrange, Prote'e, qu'un Dieu Marin, comme toy, se change en eau, ny mesme en plante; mais de devenir feu, cela me paroist incomprehensible; car encore pour Lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTE'E. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÛS. Je le sçay bien; car j'en suis témoin moy-mesme: mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fait des tours de passe-passe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAÛS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTE'E. Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pêcheurs mesmes ont de la peine à le discerner.

MENELAÛS. Je l'ay ouï dire; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAÛS. Je l'ay veü, & demeure enco-

DES DIEUX MARINS. 101
re incredule; car je ne puis concevoir comment
une meſme choſe peut eſtre le feu & l'eau.

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. **V**Is-tu hier ce que fit la Diſcorde
en Theſſalie, aux nopces de The-
tis & de Pelée.

GALE'NE' Je n'y eſtois pas; car Neptune
m'avoit commandé de tenir la mer calme: mais
encore que fit cette querelleuſe?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite
eſtoient allé coucher la mariée, & que les uns
beúvoient, & les autres *danſoient* aux chanſons
d'Apollon & des Muſes, la Diſcorde indignée
de ce qu'elle n'avoit pas eſté priée au feſtin, jet-
ta dans la ſalle une pomme d'or, qui alla tom-
ber comme à deſſein, aux pieds de Venus, de
Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amaffée,
vit qu'il y avoit écrit autour: *C'eſt pour la plus
belle*. Les Nymphes, comme nous, ſe teùrent;
car qu'euffent-elles fait en la préſence de trois
grandes Divinitez? Mais ces Déesſes commen-
cerent auſſi-toſt à ſ'entrequereller pour l'avoir;
& ſi Jupiter qui eſtoit préſent, ne leur euſt im-
poſé ſilence, je croy qu'elles en fuſſent venuës
aux mains. Il ne voulut pas néanmoins décider
leur differend, & *les renvoya à Pâris* pour les
juger.

GALE'NE'. Et qu'en eſt-il arrivé?

PANOPE. Je n'en ſçay rien; mais il eſt aiſé
à juger, que nul ne remportera le prix de la be-
auté, que celle qui en eſt la Déesſe.

Danſoient. Cela y vient
mieux qu'applaudir ou é-
couter.

Les renvoya à Pâris. C'eſt

afſez de cela icy: le reſte
eſt expliqué tout au long
dans le Dialogue du Juge-
ment de Pâris.

DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'UN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **U**Ne belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le Lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement , & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu sçais que la Ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon Char ; ou plutôt amène un des Dauphins de mon écurie , ce sera plutôt fait. C'à que je monte , *n'abandonne point l'étrier* ; & lorsque nous serons arrivés , je me mettray en embuscade tandis que tu feras le guet ; mais ne manque pas de m'avertir lorsque tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle , & en la fleur de son âge ! Donnons.

N'abandonne point l'étrier. Je me sers de cecy , comme d'une phrase Française, qui signifie , *demeurer toujours près du Cheval*, sans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps là ; car je parle François , & non pas Grec, & même la langue Française n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien , si bien que je le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans après sa mort : il ne faut pas examiner les choses à la rigueur , dans tout ce qui tient lieu de représentation , comme Comédie , Traduction , Cartes , &c.

AMY-

AMYMON. Aux voleurs , c'est , sans doute , quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir , ou quelqu'un de ceux qui enlèvent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy , ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous , belle Amymon , c'est Neptune.

AMYMON. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien , je ne vous feray point de mal ; & de toutes vos sœurs , vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau après vostre mort , dans une cruche percée : mais frappant de mon trident ce rocher , je feray naître une fontaine en vostre place.

DIALOGUE

DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. **C**ette genisse que tu vois , qui passe en Egypte , sous la conduite de Mercure , est une des maîtresses de Jupiter.

ZEPHIRE. Il est vray ; mais c'estoit alors une belle fille , que la jalousie de Junon a depuis transformée de la sorte.

NOTUS. Et Jupiter l'aime-t-il encore en cet estat ?

ZEPHIRE. Ouy , & nous a défendu de souffler qu'elle ne fust arrivée ; car elle doit accoucher en Egypte , & son fils sera Dieu , & elle Déesse.

NOTUS. Une genisse , Déesse ?

ZEPHIRE. Ouy , & la Déesse des Nautonniers ; Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTUS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure , pour gagner ses bonnes grâces.

ZEPHIRE. La voilà passée. Voy-tu qu'elle

le ne marche plus à quatre pieds , & qu'elle a repris sa premiere forme ?

NOTUS. C'est un miracle , Zephire ; elle n'a plus rien de genisse , & Mercure qui l'a changée , a changé aussi de figure , & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons nostre curiosité ; cela ne se fait pas sans mystere , & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. JE vous aime , Dauphins , de continuer vostre amour & vostre fidelité *vers le genre humain.*

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'estonner , Neptune , si ayant esté hommes , nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir , je veux mal à Bacchus , de vous avoir ainsi metamorphoséz après sa victoire ; il se devoit contenter , à mon avis , de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion ; car pour Melicerte , je sçay que vous le passastes à Corinthe , lors qu'il fut précipité , avec sa mere , en bas des Rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periandre , pour l'excellence de son Art , il demouroit d'ordinaire avec luy , mais lors qu'il fut devenu riche , il luy prit envie de retourner en son pais , pour y faire montre de ses richesses. *Mathymne.* Après s'estre donc embarqué dans un Navire , les matelots , gens sans foy & sans humanité , le jetterent dans la mer pour avoir son bien ; mais il les pria auparavant de luy

Vers le genre humain. Le reste est touché plus bas.

per-

permettre de faire son oraison funebre , & de chanter quelque Elegie sur sa Lyre ; puis , s'estant lancé dans la mer , avec ce qu'il avoit de meilleur , les Dauphins , qui estoient accourus à la douceur de son harmonie , le sauverent , & je le portay moy-mesme sur mon dos , jusqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chançons , & vous loué de l'amour que vous avez pour la Musique.

* D I A L O G U E

DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTUNE. **Q**ue la mer où est tombée cette Belle , s'appelle de son nom l'*Hellepont* , & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade , où ceux du pais auront soin de luy dresser un tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'ensevelir icy ; car son malheur & les cruautéz de sa marastre , me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots , & il ne seroit pas honneste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune , que sa marastre aura le mesme destin qu'elle , & *Im.* poursuivie par Athamas , se jettera dans la mer , en bas du Mont Cithéron , avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle mériteroit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus , dont elle a esté la Nourrice.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a mé-

De Neptune & d'Amphitrite. Il n'estoit point besoin de mettre icy les Nereïdes : | puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

rité cette grace ; mais elle ne la mérite pas.

Phryxus. AMPHITRITE. Mais comment cette Belle s'est-elle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit , veu que son frere s'y est bien tenu ?

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille ; outre qu'elle a esté épouventée de l'abyfme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere , ne l'aidoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. **N**eptune , Jupiter te commande d'arrêter cette Isle qui flote sur la mer Egée , après avoir esté détachée de la Sicile par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoi cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone , qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la Terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel , & la Terre a juré de ne la point recevoir : Si bien qu'il ne reste que cette Isle , qui n'estant pas alors encore au monde , n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix , Isle flotante , pour servir à la naissance de deux jumeaux qui seront l'honneur du Ciel , & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine , tandis que les Tritons feront passer l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit , il servira de trophée à ces jeunes Dieux , dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest , & qu'elle vienne quand il luy plaira.

D I A-

DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE ET DE LA MER.

XANTHE. **R** Eçoy-moy dans ton sein ; Mere des Fleuves , pour éteindre le feu qui me dévore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité , pauvre Xanthe ?

XANTHE. Vulcain , pour avoir défendu les misérables Troyens contre la fureur d'Achille , qui les moissonnoit sur mes bords ; car me débordant par la multitude des corps morts , je faillis à l'engloutir : dequoy Vulcain irrité , vomit contre moy tant de flammes , qu'il sécha toutes les plantes de mon rivage , & fit mourir tous mes poissons ; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. *Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille ?*

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahi des peuples qui me révèrent ?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eust abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime ?

Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille ? C'est assez de | cela pour le sujet.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D** Equoy pleures-tu , Thetis ?

THETIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille , avec son enfant dans un coffre , a commandé qu'on les jettast tous deux dans la mer. *Danaë & Persée*

Do-

DORIS. D'où vient un commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain , pour empêcher qu'on ne la vîst ; lorsque Jupiter changé en pluie d'or , s'est coulé je ne sçay comment à travers les tuiles , & luy a fait un beau garçon , dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir , pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly. Mais Acrise impitoyable , sans écouter prières ny larmes , a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens , comme si elle eust imploré son assistance , & qui souûrit maintenant aux vagues , qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi-bien que toy ; mais sont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau , près de l'Isle de Scirphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pêcheur pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux ; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPE'E ET DE NEPTUNE.

ENIPE'E. **E**Stoit-il juste , Neptune , d'emprunter mon nom & ma ressemblance , pour abuser de ma Maîtresse ?

27m.

NEPTUNE. Tres-juste , Enipée : car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle , qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords , contrainte par la violence de son amour ?

ENI-

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lorsque tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & j'enrage qu'un autre ait eû le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, après avoir fait le cruel. Une autrefois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. CE monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il servy de sa fille, comme d'un appas pour le surprendre.

TRITON. *Non ; mais Persée l'a tué.*

IPHIANASSE. *C'est mal reconnoître* le service que nous luy avons rendu, en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout seul, & sans compagnie, à une aventure si périlleuse, & par

<i>Non ; mais Persée l'a tué.</i> Je ne repete pas ce qui est exprimé au Dialogue précédent, parce que cela lan-	gueroit. <i>C'est mal reconnoître.</i> Je passe ce qui n'est pas nécessaire.

un chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des aîles que Minerve luy avoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faveur du Bouclier de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromède sur le point d'estre dévorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette Belle infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Méduse, après l'avoir étourdy d'un coup de sabre. Ensuite, déliant la Pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense l'a luy a donnée en mariage.

*Cassiope
mere
d' Andro-
mede,
s'estoit
estimée
plus belle
que les
Nereïdes.*

IPHIANASSE. J'en ay une extrême joye; car après tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un supplice si cruel; Etoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non; mais la mere eust esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'apprehension qu'elle a eue de perdre ce qu'elle aimoit.

*Avec des aîles que Minerve
luy avoit prestées. On le peint
ordinairement sur un che-
val ailé.*

*Qui estoit mortelle. Le Grec
dit, qui avengloit; mais on*

a coûtume de le dire de la sorte.

*A la faveur du Bouclier,
etc. Il n'est point necessai-
re de dire d'où il le sçait.*

DIALOGUE

DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle, que celui que je viens de voir; *l'as-tu veu, Zephire?*

ZEPHIRE. Non, je soufflois du costé des Indes, où je n'ay veu que des Elephans, des Griffons & des Nègres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion: Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHIRE. Qui? le pere d'Europe?

NOTUS. C'est d'elle que je veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendue avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un Taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus; car il paroïssoit fort doux, & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plutôt une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grèce. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre arrestant son voile qui flotloit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tenoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. *Est-ce là tout ce beau spectacle?* Ju-

<i>L'as-tu veu, Zephire?</i> Je fais dire à <i>Notus</i>, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifférent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut avoir é-	gard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare. <i>Non, je soufflois.</i> Cecy est plus bas chez l'Auteur. <i>Est-ce là tout ce beau spectacle?</i> Il est plus joly de la façon, qu'affirmativement.

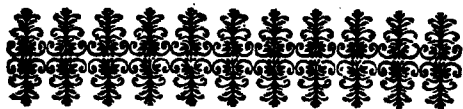
piter

piter changé en Taureau , qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise !

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le reste. Aussi-tôt la mer est devenuë calme ; les vents ont retenu leur haleine ; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau , sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale , les autres chantoient l'Hymenée , suivis de la troupe des Dieux Marins , & des Nereïdes à demy-nuës , assises sur des Dauphins , & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant , qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque Marine , répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie jusqu'en Crète ; où Jupiter n'a pas plutôt mis le pied , qu'il a repris sa première forme , & tenant par la main sa Maîtresse , l'a menée dans l'autre Dictéen , toute honteuse : Tu devines assez le reste. Cependant , la troupe des Dieux Marins s'est dissipée , & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant , l'un deçà , l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un si beau spectacle , dont le récit me ravit en admiration.





DIALOGUES DES MORTS.

Il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues précédens , & l'Auteur se mocque de l'opinion des Payens touchant l'estat des Morts après cette vie ; d'où il prend occasion de se railler de la vanité des choses du monde , pour en faire mieux connoître la foiblesse

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie , Pollux , puisque c'est demain ton tour de voir la lumière , de dire au Philosophe Menipe , qu'il vienne icy rire tout son soul , *s'il n'a assez ry* là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est , de ce qu'on devient après cette vie ; mais icy il n'y en a point , & il s'étonnera comme moy , de voir les Rois & les Princes si petits , qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il apporte toutes ses bribes , parce qu'il en aura bien affaire , & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je ?

S'il n'a assez ry : Il y a au | sens , mais celuy de l'ori-
Grec , *s'il a assez ry :* l'un | ginal faisoit quelque diffi-
& l'autre peut faire un bon | culté que j'ay voulu offer.

DIogene. C'est un vieux pelé qui porte un méchant manteau tout rompu, & rapetassé. Tu le trouveras à Athènes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait, comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoître. Mais veux-tu que je dise aussi quelque chose de ta part aux Philosophes ?

DIogene. Dy-leur qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entends pas la Philosophie.

DIogene. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIogene. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras : Pourquoi, fous que vous estes, vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir ? puis quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxène ; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adresse, ny cheveux blons, ny yeux doux, ny incarnat aux jouës & aux lèvres ; En un mot, rien que cendre & que poussière.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile de faire aussi ce message.

DIogene. Mais dy aux pauvres, dont tu

A Athènes ou à Corinthe : Il y a au Grec. au Cranéé, & au Lycée, qui sont des lieux de ces Villes-là où les Philosophes s'assem-	bloient. Mais veux-tu que je dise ? Je le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.

verras

verras un grand nombre s'affliger & se tourmenter. Qu'ils cessent de formais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacédémoniens, fay-leur reproche de ma part, de leur lascheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene, car je ne le souffrirois pas; mais je m'acquitteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le veux; mais qu'il te souviennne du reste.

*DIALOGUE

DE CRÉSUS, DE MENIPE ET DE PLUTON.

Où d'autres parlent aussi.

CRÉSUS. **N**Ous ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous a donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort?

CRÉSUS. Lors qu'il nous entend regretter nostre félicité, à l'un ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se moque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton; car j'ay en horreur leur infamie: comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vécu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les Enfers, & estaler

* *Dialogue de Crésus*: Un | besoin de titre particulier.
si petit Dialogue n'a pas |

icy leur moleſſe & leur laſcheté.

PLUTON. Leur félicité étoit aſſez conſidérable , pour la regretter.

MENIPE. Tu rêves , Pluton , de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'eſt pas mon deſſein , mais je ne puis ſouffrir de diviſion dans mon Empire.

MENIPE. Quand je me tairois , le ſouvenir de leur félicité paſſée les tourmenteroit aſſez , aſſi-bien que l'image de leurs crimes.

CRE'SUS. N'as-tu point de honte de nous venir offeuder , juſqu'en la préſence de Pluton ?

MENIPE. C'eſt vous qui en devriez avoir , de vous être fait adorer comme des Dieux , ſans conſiderer que vous étiez hommes & mortels comme les autres , & que toute voſtre félicité devoit paſſer comme un ſonge. C'eſt donc avec raiſon que vous pleurez maintenant ce que vous croyiez ne jamais perdre.

MIDAS. Ah , mes treſors !

CRE'SUS. Ah , mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah , mes délices !

MENIPE. Courage , voilà une agreable muſique pour un Philoſophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie , je vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Ariſtote , *Connois-toy toy-meſme* ; car ſi vous euſſiez bien connu voſtre foibleſſe , & la vanité des choſes du monde , vous ne ſeriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIUS ,
en préſence d'Amphiloque.

MENIPE. Pourquoi eſt-ce qu'après voſtre mort on vous a baſty des Temples , & mis au nombre des Dieux ?

TRO-

TROPHONIUS. Sommes-nous responsables des sottises que fait le peuple ?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te répondre ; car pour moy je suis un Heros , qui ay droit de prédire l'avenir : On diroit que tu n'as jamais esté à Lébadie , autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ny d'avoir fait toutes les fingeries que l'on fait en entrant dans ta caverne , pour sçavoir que tu es mort , & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture : Mais je te conjure , par ta prophetie , de me dire ce que c'est qu'un Heros , car je n'en sçay rien.

TROPHONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme , ou plutôt un composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine ?

TROPHONIUS. En Beocie , où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres ; car il me semble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. Comptons ensemble , Maître Bastelier , que nous n'ayons quelque differend , lorsque nous aurons oublié tous deux , ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Comptons , je le veux.

MERCURE. Premièrement , une petite ancre de vingt-cinq sols pour ta Barque.

CARON. Vingt-cinq sols ! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant , sur ma

foy , & la courroye , où est attachée la rame , deux carolus.

CARON. Jette ; Vingt-cinq sols , & deux carolus.

MERCURE. Plus , une éguille à raccommoder les voiles , quatre sols & un double.

CARON. Ajoute-les.

MERCURE. Pour de la poix & du gondron , pour calfeutrer ta nacelle , avec des clous & une corde pour gouverner les voiles ; le tout ensemble , dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voilà tout , si je ne me trompe ; mais quand est-ce que tu me payeras ?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure ; mais s'il arrivoit quelque bon temps , comme , peste , guerre ou famine , on gagneroit davantage ; & pour peu qu'on voulust frauder la Gabelle , il seroit aisé de te payer.

MERCURE. Et cependant je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde , afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'acquitter autrement ; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé , que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos , as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à-present , aux anciens ? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux , la plupart du temps blesez ; & ce ne sont maintenant que de petits foireux , tout passes & défaits , dont les uns sont morts de poison , les autres de leurs débauches , & la plupart ont esté envoyez icy par leurs heritiers , pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas ; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que je redemande ce que je t'ay presté.

DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. Connois-tu ce vieux bonhomme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession ?

MERCURE. Qui ? ce Sicyonien ?

PLUTON. *Luy-mesme.* Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir son bien.

MERCURE. Cela feroit injuste de le voir vivre si long-temps, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste ; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre ses parens ny ses amis ? N'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust déjà mort ? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce feroit les châtier comme ils méritent ; mais il est vray qu'il les jouë admirablement bien de son costé, faisant à toute heure semblant de mourir, quoyqu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs présens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas ; & pour eux, qu'ils cessent de partager ses trésors en songe, ou qu'ils quittent toutes leurs vaines esperances.

Luy-mesme : Il y a au | core autant, mais cela n'a
Grec qu'il a vécu 90. ans, | pas besoin d'estre exprimé.
& qu'on le laisse vivre en-

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps ; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage , Mercure ; Que le bon-homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. Est-il juste , Pluton , que je meure à l'âge de trente ans , & que ce vieux Theocrite , qui en a plus de quatre-vingt-dix , soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-juste , Terpsion ; car celui-là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir , qui tendent des pièges à leur amy , pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celui qui ne peut plus jouir de ses biens , les laisse à celui qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix , de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne : car les plus vieux , ce me semble , devroient mourir les premiers , & les autres ensuite , sans laisser vivre , par exemple , un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens , & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre , comme on dit , la charrue devant les bœufs , ou , si tu veux que je m'exprime plus noblement , faire remonter les Fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit , au moins ,

moins , combien chacun d'eux doit vivre , on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardens aussi à desirer le bien des autres ; & pourquoi vous donnez-vous en adoption aux vieillards , pour vous faire rire après , quand ils viennent à vous mettre en terre ? Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens , comme vous , devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites , & leur faire mille caresses ; sur tout , lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy lors qu'ils en ont , ils font semblant de les haïr , pour se faire rechercher , & puis à la mort , les rappellent à leur succession , selon l'ordre de la Raison & de la Nature ; sans vous laisser pour fruit de vos veilles , & de toutes vos peines , que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort ; car combien ai-je employé de temps & de bien à courtoiser Theocrite , qui faisoit semblant à toute heure de mourir , avec son raslement & sa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes présens , pour débûsquer mes rivaux , & je croy en verité que cela est cause de ma mort ; car je ne dormois ny jour ny nuit , & je m'apperceus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. *Courage , Theocrite , Vy joyeux jnsqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.*

TERPSION. Plût-à-Dieu que Cariclès mourût aussi devant luy.

PLUTON. Et Philon mesme , & Mélante ; ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

<i>Courage Theocrite : J'ay mis Theocrite pour Theocrite. Philon pour Phidon. Cariclès pour Cariadès , parce que ces mots sonnent mieux en</i>	<i>notre langue , & que s'il eust écrit en François , il eust eû égard à cela , puis qu'il est indifferent comme on les nomme.</i>

TERPSION. Cela me console ; Vy longtemps , Theocrite.

DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. **C**omment es-tu mort, Callidémides ? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dinias , qui est un belle fin pour un Parasite.

CALLIDE'MIDES. Je le sçay ; mais mon aventure est bien plus tragique ; tu connois le vieux Pteodore ?

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans , à qui tu faisois la cour ?

CALLIDE'MIDES. Luy-mesme. Il m'avoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente , je voulus l'empoisonner , & gagnay son Echançon , qui par malheur fit un *qui pro quo* , & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eust découvert la fourbe , & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverse.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du sujet ; car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoyque je n'y aye point d'intérest. Tu t'es égaré , mon amy , en voulant prendre le plus court ; au lieu que tu fusses arrivé plus sûrement par le droit chemin , quoyque peut-être un peu plus tard.



DIALOGUE.

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. Voilà le Proverbe arrivé de la Chèvre qui prit le Loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'avois tendu moy-même, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes héritiers légitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession; & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon héritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur, je suis mort le premier, quoyqu'il eust déjà un pied dans la fosse, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proie avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proie & l'hameçon; mais le pêcheur même, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, même après ma mort.

De la Chèvre qui prit le Loup. On dit ainsi ce Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chèvre poursuivie d'un Loup, se sauva dans une maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, après que le Loup, fut entré, qui fut pris par ce moyen.

Je cajolois Hermolaüs : Je ne dis pas qu'il n'avoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**Nfin , tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins à quatre-vingt-dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort ?

POLYSTRATE. Affez gayement contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

POLYSTRATE. Les présens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les pais estrangers. J'avois plus de crédit tout seul que le reste de la Ville, les plus Grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder.

Phaons. SIMYLE. Es-tu devenu quelque Prince après ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce Vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lorsque je mourus, tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aimoit tel que j'estois, & l'on m'eust encore plus aimé, si j'eusse esté plus décrépité.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! je t'entends ; on te cajoloit pour avoir ton bien , tous tes attraites estoient dans ton coffré.

POLYSTRATE. Il est vray : mais je ne laissois pas de regner : & pour témoigner mon pouvoir , tantost je fermois la porte à l'un , tantost je faisois bon visage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin , que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets : car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. *Ce n'est pas ce que tu penses ;* mais parce qu'il le méritoit mieux que les autres. Maintenant , on le caresse à son tour , & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne , si l'on veut , le commandement des Armées ; il ne m'importe , pourveu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas eüe.

Ce n'est pas ce que tu penses.
La pensée de l'Auteur alloit au sale ; mais je l'ay changée , pour ne point

blesser les oreilles délicates , ce qui m'a obligé à alterer la suite.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

CARON. **V**Oyez , Messieurs , où nous en sommes : Nous n'avons que cette méchante nacelle , qui fait eau de tous costez ; cependant vous venez en foule , avec grand équipage , je crains bien que vous ne vous en re-
pen-

pentiez, & particulièrement ceux qui ne savent pas nager; car si le bateau vient une fois à pancher de costé ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Je vous le diray; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

*Philosophe
Cynique.*

MERCURE. C'est bien dit; Qui est celui-cy qui marche le premier?

MENIPE. C'est moy. Tien, voilà ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, je ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menipe, tu es un galant-homme, & t'assis au haut bout auprès du Pilote, pour observer la contenance de chacun: Mais qui est ce beau fils?

1000 4.
livres.

UN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces jouës vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant. Entre maintenant que tu es libre. Mais qui est ce fanfaron avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de trayers?

*Lien de
Sicile.*

UN MORT. Lampique, Roy des Gelons.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet appareil, mon amy?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Un Roy, non; mais bien un Mort. Quitte tout cela.

UN MORT. Laisse-moy, pour le moins, quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MER-

MERCURE. Nullement ; il faut tout quitter , & ton orgueil , & ta vanité , & ta folie , & tes cruautés , & tes violences. Monte à cette heure , que rien ne t'empêche. Mais qui est ce grand paillard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu as raison ; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices ; mais tu as trop d'embonpoint pour un Mort , tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile , & cette adresse , & cette force , & cette vigueur , & ces *aclamations* , & ces couronnes ; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien , voilà tout ; je ne diffère plus en rien du reste des Morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es léger. Et toy aussi , Craton , quitte ces richesses , ce luxe , ces vanitez ; & laisse sur le bord tes ancêtres , & ta noblesse , & tous ces titres magnifiques , & ces inscriptions , & ces éloges , & ces statues , & ta gloire , & ton sepulcre , & ton épitaphe ; car le souvenir seul de ces choses est si pesant , qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéir.

MERCURE. Qui est celui-cy avec ses armes ? Hé ! mon amy , que veux-tu faire icy bas de ce trophée ?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon País , pour luy avoir gagné une Bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut , car il y a icy une profonde paix , & l'honneur en est banny , aussi-bien que les querelles. Mais qui est cet autre , avec sa mine

Aclamations. Le mot de | entendu là.
Proclamation n'eût pas été |

grave ?

grave ? on diroit qu'il rêve profondément , & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe , Mercure , ou plutôt un imposteur & un charlatan ; Fay-le deshabiller , tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes , d'impertinences , de rêveries , de pensées vaines & frivoles , de questions obscures & embrouillées , de curiositez inutiles , d'exactitude en des choses de neant ! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy ? son ambition , son avarice , ses débauches ? Quitte tout cela , & ton arrogance , & ton effronterie , & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc , qui pese plus de soixante onces , tant elle est large & touffue.

MERCURE. *Tu as raison* ; mais qui la coupera ; car je n'ay point de ciseaux.

MENIPE. Moy , sur le bord du bateau , avec cette coignée , ou plutôt avec une scie , pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage ; tu es plus humain de la sorte.

MENIPE. Veux-tu que je luy oste aussi un peu de la hauteur des sourcils ?

MERCURE. Je le veux ; car il les relève par dessus son front.

MENIPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc aussi , Menipe , ta liberté , ton indifférence , & ta raillerie.

Tu as raison : L'Auteur | phe ; mais cela vient mieux
fait dire cela au Philoso- | à Mercure.

MER-

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop , & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur ? Qu'il quitte aussi ces longs discours qui n'ont point de fin , ces entrées & ces sorties ennuyeuses , ces digressions hors de propos , ces figures pueriles , ces périodes rondes & carrées , ces fréquentes antithèses , ces hyperboles excessives , ces termes poétiques & empoulez. Voilà qui va bien ; délie le bateau , tire l'eschelle , leve l'ancre , déplie les voiles , dresse le gouvernail. Voguons. Qu'avez-vous à pleurer , fots que vous estes , & particulièrement ce Philosophe ?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fust immortelle.

MENIPE. Tu en as menty , ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler , comme tu faisois , à la table des Grands , ny courre le Bordel toute la nuit , la teste entortillée dans ton manteau , pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Ecoliers , afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy , Menipe , n'es-tu point fâché d'estre mort ?

MENIPE. Comment le serois-je , que je suis venu icy sans mander ? Mais tandis que nous parlons , j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjouissent de la mort du Tyran , les autres applaudissent à Diophante , qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traînent par les cheveux la femme du Tyran , & les enfans qui jettent des pierres à ses enfans. D'autre costé la mere de Damafias le pleure en la compagnie des autres femmes ; mais personne ne te regrette , Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens &
Tome I. I *les*

les corbeaux s'entrebattre , à qui me servira de tombeau , & faire un beau charivari à mes funérailles.

MERCURE. Courage, je te louë d'estre ainsi ferme & résolu. Mais puisque vous voilà passez , allez vous présenter devant vostre Juge , tandis que Caron & moy irons querir le reste des Morts.

MENIPE. Bon voyage , Mercure : Mais avançons, que tardons-nous ? on ne sçauroit éviter le Jugement , & l'on ne parle icy que de roues , de gibets , & de vautours : On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. **A**S-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de Vaisseaux , à qui son cousin , qui n'estoit pas moins riche ny moins vieux que luy , avoit accoustumé de dire : *Il faut que je t'enterre , ou que tu m'enterres ?* Car ils s'estoient entredonnez par testament tout leur bien ; & les Devins , aussi bien que les Oracles , assuroient tantost l'un & tantost l'autre , qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé ?

CRATE'S. *Qu'ils sont tous deux morts en mesme-temps , & que leur succession est écheüe à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.*

DIOGENE. Que j'en suis aise ! Nous ne nous amusions pas à les sottises-là pendant nostre vie , & je n'ay jamais souhaité la mort d'An-

Qu'ils sont tous deux morts en mesme-temps. Il n'est point nécessaire de dire de quelle mort.

tist-

minne, pour avoir son baston, qui estoit d'un fort olivier; ny toy la mienne, pour avoir ma besace & mon tonneau.

CRATE'S C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit; & qu'il me suffisoit d'hériter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus précieux, quoyqu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en estonne pas; car ils ont l'ame corrompue par les délices, & étant vuides d'honneur; ils ne peuvent contenir la vertu; semblables au tonneau percé des Danaïdes: Mais ils ne manquent pas de griffes ny de crochets pour retenir leur or, quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors; au lieu qu'ils laissent les leurs là haut, & qu'on leur oste jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**reste Carthaginois, c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Juge?

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands-hommes ; mais quel est vostre differend ?

ALEXANDRE. A qui passera le premier ; Cet Africain est si insolent , que de me disputer la préséance , à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie , & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons ; Que dis-tu à cela , Annibal ?

ANNIBAL. *Que je suis heureux d'avoir à parler devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur ; & qui n'aura pas tant d'égard à l'apparence , qu'à la verité !* Je dis donc , que celuy qui s'est élevé comme moy par ses propres forces , & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune , doit estre préféré à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens , je me rendis d'abord illustre par ma valeur ; & après la mort de mon beau-frere , ayant eû le commandement des Armées , je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident ; puis traversant les Alpes , je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome , après avoir gagné trois grandes Batailles , & tué pour un jour tant d'ennemis , que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers , & marchay sur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choses , sans me dire fils de Jupiter , ny vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable , c'est que je n'ay pas eu à faire à des Armeniens , ny à des Médes , qui fuyent avant le combat , & qui abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre ; mais aux Nations les plus belliqueuses , & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs , je n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des

Que je suis heureux ! J'ay | *Après la mort de mon beau-*
change la pensée de l'Au- | *frere : J'ay mis cela selon*
teur que je trouve ridicule. | *la verité de l'histoire.*

trou-

troupes aguerries de longue-main , ny avec des soldats de mon pais ; mais avec une Armée de vagabonds & de mercenaires ; non pas heritier d'un Sceptre ; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre au contraire , ayant reçu de son pere avec un Empire une Armée qui estoit invincible , a eu besoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux , & des Nations effeminées ; & depuis corrompu par sa victoire , a dégénéré de ses Ancestres , & s'est fait adorer comme un Dieu , après avoir tué de sa main ses meilleurs amis , & envoyé les autres au supplice. Pour moy triomphant & victorieux , ayant esté rappelé en Afrique , pour m'opposer à Scipion , j'ay obéi comme le moindre des Citoyens , & depuis condamné injustement , j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oubliois une partie de ma gloire , que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ny des Sciences , & sans avoir eu pour Précepteur Aristote. Que si Alexandre prétend quelque avantage par son Diadème , cela est bon à l'égard des Perses & des Macédoniens ; mais non pas de moy , qui ne suis pas né son sujet , & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujours la valeur.

MINOS. Voilà parlé fortement , & non en Barbare. Que répons-tu à cela , Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage , si je ne voulois l'emporter par la force de la raison , aussi-bien que par les armes , & triompher par mes paroles , comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort , j'ay iceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers , & faire trembler la Grèce par la ruine de Thèbes. Ensuite , élu General contre les Barbares , j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre de-

vant moy ; & traversant l'Hellespont , j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée , conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie , vaincu le Roy de Perse luy-mesme , & moissonné pour un jour tant de lauriers , que la Barque de Caron ne fut pas suffisante pour passer les morts , tant le nombre en estoit grand. Ensuite , pour ne point parler de Tyr ny d'Arbelles , j'ay assujetty toute l'Asie , jusqu'aux Indes , & les Indes mesmes , & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits , j'ay traversé le Tanaïs , & vaincu les Scythés , triomphé de tous les ennemis de la Grèce , & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel , les hommes m'ont pris pour un Dieu , cela leur est pardonnable , & à moy aussi de l'avoir souffert à l'establissement d'un nouvel Empire. Enfin , tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers , à qui un banny dispute la préséance , après estre mort esclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoutez à cela , que j'ay fait toutes ces conquestes en lion , & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agy que par fraude , & a esté dompté à la fin par ses propres armes ; aussi cruel envers les vaincus , que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches , après les délices de Capouë , qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. *Jamais mes plaisirs* n'ont souillé la gloire de mes armes , & j'ay attendu à triompher que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma défense ; mais je rougirois d'employer plus de paroles , pour une cause si juste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différend.

Jamais mes plaisirs ; Il n'est pas nécessaire de faire alléguer de faux exploits à Alexandre , qui en a assez fait de veritables.

SCIPION. Arrête, Minos, j'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion , qui ay vaincu Annibal & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre , & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison ; tu passeras devant luy , & Alexandre devant tous. Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre , tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange , étant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire , que tu estois son fils , & ta mere nous en faisoit accroire , en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes , ny aux Oracles ; mais *je le souffrois* , parce que cela imprimoit plus de respect & d'obéissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin , à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer : Mais en mourant , je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du temps

Je le souffrois : Je le fais | parce que cela va à sa justification.
dire à Alexandre plutôt |
qu'à l'autre qui l'accuse ,

que la Grèce te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut même de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu ensevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort : mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du país.

DIogene. Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort , & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sottises vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire , & ce que tu penses quand il te souvient des Baëtres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot : Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là , Diogene , du plus lasche de tous mes flateurs ? Ha ! ne m'oblige point , je te prie , à publier ses défauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'avois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ny de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de sa science , de prendre pour biens , des choses qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIogene. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir , puisqu'aussi-bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde ; Va boire cinq ou six grands traits du Fleuve Léthé , jusqu'à ce que tu ayes perdu

perdu le souvenir de tous ces biens imaginaires. Aussi-bien voilà Clite & Calisthene, avec une foule de malcontens, qui s'appressent à te tourmenter: Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton souf; car c'est le seul moyen de guérir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confesses maintenant que tu es mon fils; car tu ne ferois pas mort estant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dès là-haut; mais je croyois cette opinion favorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes *Courtisans*?

ALEXANDRE. Non; mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin de ne point trouver de résistance.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eû affaire qui fussent si redoutables? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des divisions parmy eux, ny en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagnés par la douceur, après les avoir domptés par la force.

Courtisans: Il y a au Grec & je puis prendre lequel il
Devins, mais c'estoient les me plaist, celuy-cy vient
Courtisans qui estoient les mieux icy.
 premieres causes du mal,

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coutumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme un Dieu, sans souffrir qu'on me louast en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit que tu as exposé Lyfimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Ephestion: Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lorsque je sautay tout seul en bas du Rempart dans la Vile des Oxydraques?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de louange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince, & que je ne sois bien aise de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes. Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la réputation de tes armes, de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette réputation, diminué beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu estonner par des prestiges, ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des Fortereses, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'est une chose estrange que tu ne sois pas encore défait de tes sottises, & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les Enfers. Apprens pour le moins à estre sage après ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILIQUE.

ANTILIQUE. **Q**ue disois-tu n'aguere à Ulyssé, Que tu aimerois mieux estre valet de quelque pauvre Laboureur ; qui n'auroit pas son soûl de pain que de regner icy parmy les Ombres ? Que cela est indigne du disciple de Phoenix & de Chiron , & que cela sent bien plus son lasche Phrygien , que son Achille , qui prefera une mort glorieuse à une vie pleine de délices !

ACHILLE. Ha ! fils de Nector, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée , quoyqu'en dise Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny industrie. Je ne voy point que les Troyens m'y redoutent ; ny que les Grecs m'y réverent. Tout y est égal & enveloppé de mesmes tenebres ; ce qui me fait souhaiter de revivre , au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILIQUE. Il faut obéir aux loix du monde , & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. *Tous les Grands-hommes sont morts, aussi-bien que toy.*

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler , Antilique : Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets , & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour le dissimuler ; si ce n'est plutôt lascheté de ne s'oser plaindre , quand on souffre.

ANTILIQUE. Au contraire , c'est courage & résolution. Car à quoy servent toutes ces plaintes ? Ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience , que de se faire mocquer de foy par des regrets inutiles ?

Tous les grands hommes sont morts : L'Auteur dit icy | mais il ne considere pas qu'il le fait déjà mort au commencement du Dialogue.

D I A-

DIALOGUE

D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'Est-ce pas là Hercule ? C'est luy , sans doute. Je le connois à sa peau de Lion & à sa massue , sans parler de son arc ny de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort , étant fils de Jupiter ? D'où vient , mon amy , qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux , tu as esté à la fin dompté par la mort ? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison ; car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux , & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là ? Peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les Enfers ?

HERCULE. Je t'ay déjà dit , que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place , pour jouër icy bas son personnage ?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque , qui est si exact , t'a-t-il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a esté deceû par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet que la mesme chose ; & j'ay peur , au contraire , que ce ne soit icy Hercule , dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un Mort , & particulièrement n'estant qu'une ombre ? Mais dy-moy , lorsque tu estois là-haut , estois-tu déjà l'ombre d'Hercule , ou si vous n'estiez

n'estiez tous deux qu'une mesme chose , qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoyqu'on se pust empescher de répondre à un si impudent Sophiste , je te diray , que ce qui estoit né d'Alcméne est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter , est dans le Ciel.

DIogene. Je t'entens ; c'est qu'Alcméne eut deux jumeaux , l'un d'Amphitryon , & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIogene. Cela est difficile à comprendre ; deux Hercules en un seul , l'un mortel , & l'autre immortel ; si ce n'est comme l'on peint les Centaures , moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps ? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel , qui est le lieu de son origine , & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon , si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que son ombre , & tu ferois , sans y penser , trois Hercules au lieu de deux , l'un au Ciel , l'autre dans les Enfers ; & le troisiéme sur le Mont Oëta , où tu as esté brulé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sophiste ; mais qui es-tu ?

DIogene. *Diogene , & non pas son ombre ;* qui ne suis pas dans le Ciel , mais parmy les Morts , & qui me mocque d'Homere , & de ses Fables.

Diogene , & non pas son ombre : Cela est mieux que de dire l'ombre de Diogene , puis qu'il se rit de cette opinion.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. **Q**u'as-tu à pleurer, Tantale : & quel tourment souffres-tu dans ce Lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de soif, Menipe.

MENIPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baïsser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche ; & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tôt écoulée.

MENIPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & soif, est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ny de manger.

TANTALE. C'est mon supplice, Menipe, que mon ame ait la même alteration que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le dis : mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon supplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu rêves, Tantale ; & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la rage, d'apprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des Morts, qui ne boit point ; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas, comme toi, une soif extrême, sans se pouvoir désalterer.

D I A-

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout , Mercure car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir , Menipe ; mais regarde de ce costé-là , tu y verras Nirée , Narcisse , Hyacinthe , Achille , Tyro , Leda , Hélène ; enfin , tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois què des os , & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pource que les Poètes ont admiré , quoyqu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins , montre-moy Hélène ; car je ne la sçaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois , c'est Hélène.

MENIPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grèce s'embarqua sur mille Navires , & que tant de braves gens périrent , & tant de Villes furent ruinées ?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté ; car je suis seur que tu n'aurois pas craint d'endurer mille travaux pour cette Belle , comme dit le Poète. Ne vois-tu pas que les fleurs , quand elles sont passées , n'ont plus rien de beau ; & lors qu'elles sont en leur lustre , tout le monde les admire ?

MENIPE. C'est ce qui m'estonne , Mercure , que tant d'honnêtes gens ne se soient pas aperceus qu'ils entreprennent de si grands travaux pour une chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher , Menipe. Choisis un lieu commode pour

ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des ombres.

DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAÏS,
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**ourquoy est-ce, Protefilas, que tu te jettes sur Heléne & que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & de ce que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAÏS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Paris, qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au Siège de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, malheureux, que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échapperas point.

PARIS. Tu as tort, Protefilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aimer, & qui fait de nous ce qui luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, qu'il n'y a que toy proprement qui
sois

fois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta Maîtresse , que tu ne faisois que d'épouser , tu t'allas jeter devant tous les autres pour acquérir de la gloire , & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux , & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAGUE. Prends-t'en donc à eux , & laisse ceux-cy en repos après leur mort.

DIALOGUE

DE MENIPE ET D'EAGUE,

Où plusieurs autres parlent.

MENIPE. JE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAGUE. Il seroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal : Cerbère , Caron , Phlééton , & le Marais que tu as passé.

MENIPE. Je sçay tout cela , & que tu es le portier des Enfers. J'ay veu même Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces illustres Morts dont on parle tant.

EAGUE. Voilà Agamemnon , Achille , Diomède , Ulysse , Ajax , Idomenée , & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grands Dieux , Homère ! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies , sans aucune forme ny beauté qui les puisse faire reconnoître ? En un mot , rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celui-cy , Eaque ?

EAGUE. C'est Cyrus & Crésus ensuite , puis Sardanapale ; & plus loin , Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy , detestable , qui

as percé le Mont Athos , & enchaîné l'Hellespont , & qui as fait trembler toute la Grèce ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardanapale ! Je te prie que je luy donne un coup de poing.

EAQUE. Tout beau ; tu luy romprois la teste , qu'il a extrêmement délicate , à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que je te montre aussi les Philosophes ?

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien , voilà Pythagore.

MENIPE. Bon-jour , Euphorbe , Apollon , & tout ce qu'il te plaira.

PYTHAGORE. Bon-jour , Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

PYTHAGORE. Non ; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta Beface.

MENIPE. Il n'y a que des fèves , mon amy , qui n'est pas un manger pour toy.

PYTHAGORE. Donne , donne , on a d'autres sentimens en l'autre monde , & je ne m'apperois point de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon , Thalés , Pittacus , & les autres Sages , qui sont , comme tu vois , sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point , & qui conservent quelque gayeté icy bas. Mais qui est celui-cy tout poudreux comme un gasteau cuit dans les cendres , & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle , qu'on a tiré du Mont Etna , tout échaudé.

MENIPE. Dieu te gard , Maître Pantouffier , qui t'a meü de te jeter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil , vanité , présomption , pour faire croire que tu estois immortel , lors qu'on ne te trouveroit plus , voilà ce qui t'a consumé toy & tes Pantouffes.

*On luy
donne des
pantouffes
d'Aivassu.*

touffles. Mais ta fourbe n'a servy de rien ; car on t'a veu après ta mort. Ce n'est pas tout ; Où est Socrate ?

EAQUE. Avec Nestor , Palamede , & les autres grands causeurs du temps passé , qui en conte à son ordinaire.

MENIPE. Je serois bien aise de le voir , si c'est près d'icy.

EAQUE. Vois-tu cette teste chauve ?

MENIPE. C'est un figne commun à tous les Morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le font tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

MENIPE. Ouy , Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athènes ?

MENIPE. Force gens font les Philosophes , qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy , l'un sortant de la Cour d'un Tyran , & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu es trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu as esté un homme admirable , & qui as tout sceu , quoyque pour te dire la verité , je crois que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide , Phédre , & Alcibiade.

MENIPE. Courage , tu n'as pas oublié tes bonnes coùtumes en l'autre monde , & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fisse icy de plus agreable ? Mais assis-toy là près de nous.

MENIPE. J'aime mieux aller près de Crésus & de Sardanapale , pour leur ouïr faire des regrets ; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy , je m'en vais aussi , de peur que quelque Mort ne s'évade pendant mon absence. Adieu ; une autre fois tu verras le reste.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

*C'est que
Menipe
estoit un
Philosophe
Cynique.*

MENIPE. **D**Y-moy , Cerbere , puisque nous sommes camarades , en quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car , comme tu es Dieu , tu sçais pour le moins aussi-bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu , & vouloit passer pour un homme qui n'avoit pas craint la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tristes lieux , il fut effrayé de l'épaisseur de leurs tenebres ; & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre , il se mit à pleurer comme un enfant , & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'estoit donc un imposteur , qui n'estoit pas intrepide , comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là , il témoigna de la résolution pour ne point paroître souffrir à regret une nécessité , & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes , qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage ; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy , comment t'ay je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession , & Diogène avant toy ; car vous n'êtes point venu icy par force , ny en rechignant , mais d'une façon
libre

libre & gaye , comme s'il n'y eust à rire que pour vous , & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**Aye le Batelier , maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras , tu n'auras rien.

CARON. Ca un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne , si je n'en ay point ?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray , malheureux , pour mon argent.

MENIPE. Et moy , je te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour rien ?

MENIPE. Que Mercure paye s'il veut ; puis qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon , que je payasse pour les Morts , après avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord ; mais comment feras-tu pour me faire payer , si je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter ?

MENIPE. Et quand je l'aurois sceu , me pouvois-je empêcher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu seras le seul qui te vanteras d'avoir passé la Barque de Caron pour rien ?

MENIPE. Non pas pour rien ; car j'ay

tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque?

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta Bourse.

*Peis plus
et amer.*

MENIPE. Il n'y a que des Jupins, ou quelque œuf couvé.

CARON. D'où nous as-tu amené ce Chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent?

MERCURE. Tu ne sçais qui tu as passé, Caron; c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te r'attrappe jamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE.

DE PLUTON, DE PROTESILAS ET DE
PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy, Fille de Cérés, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au Siège de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les Morts, & que personne n'obtient.

PRO-

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler, mais le desir de voir ma Maîtresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me haster de partir avec les Grecs; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du Navire. L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beû de l'eau du Fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beû; mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis souffrir l'attente: Tu connois l'impatience des Amans, Pluton; car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te servira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toujours?

PROTESILAS. Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen, j'accroistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protesilas, & ne s'est jamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre devant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur? Et penSES-tu qu'elle te voulust regarder, ny qu'elle te pust reconnoistre?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le frapper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais
K 4 qu'il

qu'il se souviennne qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogène, & que j'ay commandé un grand País, sans parler de ma beauté ny de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe Tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures de marbre; de sorte qu'il y a peu de Temples qui égalent mon sepulcre. Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Estrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment? Tout cela me seroit inutile; & Mausole ne seroit en rien différent de Diogène?

DIOGENE. Si fait bien; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogène s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par *sa belle Artemise*, & Diogène ignorera s'il a un sepulcre; car cela luy est indifferent: mais il se souviendra

Sa belle Artemise: Il ne | qu'elle estoit sa sœur, aussi de rien de dire icy | si-bien que sa femme.

qu'il

qu'il a laissé une memoire immortelle , pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener , plus haute mille fois que ton sepulcre , miserable Mausole , & plus durable que luy , quand il seroit basti sur un roc.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE ET DE MENIPE.

NIRÉE. VOicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therfite.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée , & lequel Therfite ; car je ne le sçauois discerner.

THERSITE. J'ay déjà cet avantage , qu'avec ma teste pelée & pointuë , nous sommes si semblables , que nostre Juge ne nous a pû reconnoistre : Dy maintenant , Menipe , lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy , sans doute , qui suis fils de Carops & d'Aglye , & le plus beau de tous ceux qui furent au Siège de Troye.

MENIPE. Mais , mon amy , tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne , c'est que la tienne est plus fragile , parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie , Nirée ; il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois , mais ce que tu es maintenant.

NIRÉE. Quoy ! je ne suis pas encore plus beau que luy ?

MENIPE. Voulez-vous que je vous dise ; vous n'êtes beaux ny l'un ny l'autre , ny pas un d'entre les Morts ; car il n'y a point de distinction.

Car il n'y a point de distinction : J'aime mieux finir | là , que d'ajouter des paroles inutiles.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'Ay ouï dire , Chiron , que pouvant estre immortel , tu avois souhaité la mort ; Comment as-tu pu avoir de l'amour pour une chose si peu aimable ?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien aise de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car je ne faisois tous les jours que la mesme chose , boire , manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment supportes-tu la mort , après avoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir ; Car il y a une certaine égalité parmy les Morts qui ne me déplaist pas ; comme dans un estat populaire , où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit : outre qu'on a cet avantage icy bas , qu'on n'est pas tourmenté de faim ny de soif , & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Prends garde , Chiron , que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; car si tu t'es lassé de la vie , parce que tu faisois tous les jours la mesme chose , tu te laisseras , à plus forte raison ,
de

de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages ; Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ny dans la vie ny dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE,
ET DE CRATE'S.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer, & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les mène.

CRATE'S. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre ; mais les plus apparens estoient Arfacés Satrape des Médes, *Oronte* l'Armenien, & le riche Iſmenedore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près la Montagne de Cithéron, comme il alloit à Eleusine, & avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit receus ; aussi se lamentoit-il étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit désolés, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoyqu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit un venerable vieillard, qui se faſchoit fort d'aller à pied

Oronte : Il y a au Grec, | plus beau en nostre langue.
Orontés ; mais l'autre mot est |

con-

contre la coutume des Parthes , & qui eust bien voulu qu'on luy eust amené son cheval , qui avoit esté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres , en une Bataille contre le Roy de Cappadoce , un soldat Thracien s'avancant , mit un genou en terre , afin de se tenir plus ferme , & detournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés , donna de sa picque dans le poitrail de son cheval , de telle roideur , qu'il perça homme & cheval tout-ensemble , l'impetuosité de sa course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte , il avoit les jambes si foibles , qu'il ne se pouvoit tenir debout , ce qui arrive ordinairement à ces peuples , accoustumés à aller à cheval ; de sorte qu'en mettant pied à terre , on diroit qu'ils marchent sur des épines : Il bronchoit donc à chaque pas sans qu'on le pust faire avancer ; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules , & de le porter jusqu'au Bateau , ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy , quand je descendis icy , je ne voulus point me mesler parmi la foule ; mais laissant les autres crier & se plaindre , je courus prendre place dans la nacelle , afin de passer plus commodément. Cependant voyant lamenter les uns , & les autres rendre gorge , je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les aventures de vostre passage ; mais les miennes sont plus plaisantes : Car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias , qui estoit du Port de Pirée , Lampis l'Arcarnanien , qui commandoit les troupes estrangeres , & un riche homme de Corinthe nommé Damis , que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim , à ce qu'on disoit , & paroissoit fort passé & fort maigre ; & le second s'estoit tué pour une Courtisane. Quoyque la cause de leur mort ne me fust pas inconnue ,

nuë , je ne laiffay pas de la vouloir apprendre d'eux ; & comme Damis accufoit fon fils , je luy dis , qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mefme , puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez , tandis que tout vieux & cassé il paffoit le temps dans les délices. Je dis à l'A-carnanien qu'il avoit grand tort de s'estre laiffé vaincre par une femme , luy qui avoit toujours paru invincible à fes ennemis ; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné fon bien , comme s'il eust deû vivre éternellement , pour le laiffer à des estrangers qui ne le touchoient de rien ; mais nous voicy tantost arrivez à la defcente. Remarquons de loin ceux qui viennent : Dieux ! combien en voilà qui se tourmentent , jusques à ces vieillards tout décrépites , tant ils font amoureux de la vie ! Je ne vois que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy. Qu'as-tu à pleurer , mon amy ? Est-ce que tu croyois estre immortel , ou que tu regrettes quelque grande felicité ?

UN MORT. Non ; j'estois un pauvre pe-scheur , qui avois bien de la peine à vivre , tout boiteux & presque aveugle , fans aucuns enfans pour me foulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie ?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable , & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes , bon-homme , & tu retournes en enfance : Que dirons-nous de ces jeunes gens qui aiment la vie , si celui-cy la regrette lors qu'il devroit fouhaiter la mort , comme un azyle à fa vieillesse ? Mais retournons , de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si près de la porte , que nous voulons nous sauver.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS,

MENIPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu as esté aveugle , car tout le monde l'est icy ; mais si tu as esté mâle & femelle , comme on nous le veut faire croire : Dis-moy , je te prie , quelle est la condition la plus heureuse , celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles sont les maistresses , & ne vont point à la guerre , n'ont ny procès ny querelles à démeſſer , ny aucune autre faſcheuſe affaire.

MENIPE. Mais ne te ſouvient-il point de la Médée d'Euripide , qui déplore leur condition & le mal qu'elles ſouffrent en accouchant ? A propos , n'as-tu jamais accouché ?

TIRESIAS. Pourquoi me fais-tu cette queſtion ?

MENIPE. Par curioſité , ſans aucun deſſein de t'offenſer.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enſans ; mais je n'eſtois pas ſterile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme tout-ensemble , ou ſi un ſexe a ſuccédé à l'autre ; & cela ſ'eſt-il fait peu à peu , ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Eſt-ce que tu doutes de la vérité ?

MENIPE. Eſt-il défendu d'en douter ? Et faut-il recevoir pour Oracles , tout ce que diſent les Poètes , ſans oſer ſ'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ny en arbres , puisſque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois. Mais dy-moy maintenant , quand tu eſtois fem-

femme , si tu ſçavois l'avenir , ou ſi tu es devenu homme & Prophete en meſme temps ?

TIRESIAS. Que tu ſçais peu de nouvelles ! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur differend , & Junon m'aveugla ; mais Jupiter me donna le don de prophétie pour récompénſe.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins , de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a couſté la vie ,
lorsque tu faiſois le moulinet ſur un troupeau de Moutons , comme ſi ç'euffent eſté des hommes , pourquoy t'en prens-tu à Ulyſſe , & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il deſcendit aux Enfers , pour conſulter Tireſias ?

AIAX. C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort , pour m'avoir diſputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir eſtre le maître par tout , ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter ?

AIAX. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naiſſance. Toy-mesme me les cedois , qui eſtois plus grand Seigneur qu'Ulyſſe , & tous les autres , hormis ce faquin , à qui j'ay ſauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il ſ'en faut prendre à Thetis , qui les vint expoſer en public , comme ſi chacun euſt eu droit d'y prétendre ; au lieu de te les donner comme à ſon couſin germain.

AIAX. Je ne devois m'attaquer qu'à celui qui me les conteſtoit.

AGAMEMNON. Mais Ulyſſe eſt excuſable ,
s'il

s'il a eu de la passion pour la gloire , dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire , au jugement mesme de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut la cause ; mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux. Toutefois , je n'aimerois pas Ulysse , quand mesme ils me le commanderoient.

DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'on plonge ce voleur dans le Phlégeton , & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege à la Chimere. Pour ce Tyrann qu'on l'étende tout de son long près de Tytie , pour estre rongé comme luy des Vautours ; mais vous autres , belles Ames , allez aux Champs Elisées , cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire , s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute , méchant ! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ? Ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les Destins ne l'avoient-ils pas ordonné , comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux Loix des Parques , qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire , dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tue quelqu'un par l'ordre d'un autre , qui est proprement l'auteur du meurtre ?

Mr

MINOS. Celuy qui l'a commandé ; car l'autre n'en est que l'instrument , non plus que l'épée , sur tout s'il a esté contraint d'obéir.

SOSTRATE. Courage , tu fortifies encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un présent de la part du maistre , à qui en a-t-on l'obligation, ou au maistre, ou au valet ?

MINOS. Au maistre ; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. *Ne vois-tu donc pas* que tu as tort de me punir , & de récompenser ceux-cy , puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu mériterois d'estre puny non seulement comme un voleur , mais comme un Sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois délie ce pauvre diable , Mercure , à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres , de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

Ne vois-tu donc pas ? Les Chrestiens ne croient point d'autre destin que la volonté de Dieu ? Quelques-uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur

que cela ne blesse leur liberté , & croient que Dieu les sçait , à cause qu'elles doivent arriver ; mais qu'elles n'arrivent pas à cause qu'il les sçait.



LA NECROMANCIE.

DIALOGUE.

MENIPE ET PHILONIDE.

Lucien se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut, que la vie la plus commune est la meilleure ; mais il se moque, en passant, de la magie & de ses cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. **J**E te salue, Portique, superbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumière !

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe ? C'est luy sans doute : Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massue, cette lyre, & cette peau de Lion ? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir ?

MENIPE. Je fors des portes des Enfers, & de la sombre demeure des Morts ; où l'on habite loin des Cieux.

PHILONIDE. Grands Dieux ! Nous n'avions pas sceu que Menipe estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a reçu tout vif dans ses entrailles.

PHILONIDE. Hé ! mon amy, qui t'a meû

<i>Je te salue, Portique : Notre Prose a plus de rapport aux iambes des Poëtes tragiques que nos Vers ; c'est</i>	<i>pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.</i>

d'en-

d'entreprendre un si estrange voyage ?

MENIPE. Le feu bôillant de la jeunesse.

PHILONIDE. Quitte un peu ce langage tragique ; & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable ?

MENIPE. Un important secret m'a conduit en ces lieux,

Pour consiller là-bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu rêves de parler ainsi poëti-
quement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en estonne point, Philonide ; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lorsque tu en es party ; on vole, on se parjure, on presté à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne savent pas ce qui est ordonné contre les Riches dans les Enfers, dont les Decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu ? Y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy ?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'est pas permis de révéler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété devant le Tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé ! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'imposes une charge bien rude, Philonide ; mais pour l'amour de toy, il faut tâcher de s'en acquitter. Il est ordonné,

Un important secret. Ce | c'est pourquoy je les expri-
font deux Vers d'Homere ; | me en Vers.

Que les Riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme une autre Danaé.....

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a servy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les Enfers: car comme tu es curieux, tu n'auras, sans doute, rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obéir; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy? Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences; je m'imaginois que tout cela estoit non seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lorsque je fus devenu grand, & que je vis les Loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adulteres, je fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislateurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouvées raisonnables. Dans cette incertitude, je crus qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'apperceus bien-tost que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay qu'il y a plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjouir,

&c

& disoit, que le souverain bien consistoit dans la volupté; l'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit fuër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tascher de luy déplaire, & avoir toujours dans la bouche ce mot d'Hesiodé, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non seulement indifferente, mais dangereuse; cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide, l'autre des atomes; celuy-cy des idées, celuy-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont il vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ny à celuy qui dit qu'il est chaud; quoyque vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en mesme temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé & tantost d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considerant leur vie; vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avarés, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procès pour leurs usures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier, ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Décheu donc de l'esperance de trouver la verité par leur moyen, j'estois plus en peine que jamais; & si quelque chose me consolait, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles

que moy en ce point. Cependant comme je re-
vois là-dessus jour & nuit, il me prit envie d'al-
ler en Babylone, consulter quelque Mage des
disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que
par des charmes & des sortilèges, ils ouvroient
la porte des Enfers, & faisoient entrer & sortir
qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de con-
sultier Tîréias, qui étant sage & prophète tout-
ensemble, me pourroit enseigner mieux que nul
autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle
qu'un honneste homme devoit choisir. Je fis
donc marché avec l'un d'eux nommé Mithro-
barzanés, qui avoit *de longs cheveux, & une gran-
de barbe blanche*, & obtins de luy, avec beau-
coup de peine, qu'il voulust estre mon guide
dans une entreprise si hazardeuse. Il me prit, &
me laya dans l'Euphrate un mois entier, selon
le cours de la Lune, commençant au lever du
Soleil le visage tourné vers l'Orient, & barbo-
tant une longue oraison, comme ces Sergens
ehroïez qui parlent si vïste & si mal qu'on ne
les entend point. Je pense toutefois qu'il invo-
quoit les démons. Après avoir fait toutes ses
conjurations, il me cracha au nez par trois fois,
& me ramena, sans regarder personne par le
chemin. Cependant il ne me donnoit à manger
que du gland, & à boire que du lait & de l'*hy-
dromel*, oïd de l'eau du fleuve Gaspés. Nous
avions la terre pour lit, & le Ciel pour couver-
ture. Lorsque je fus bien préparé de la sorte,
il me mena sur le minuit aux bords du Tigre;
& m'ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques
ceremonies de purification avec une torche, de
l'oignon marin, & plusieurs autres choses, bar-

*De longs cheveux, & une
grande barbe blanche: Il y a au
Grec, des cheveux blancs, &
une grande barbe; mais il est
mieux comme je l'ay ex-
primé, & ces gens porto-*

*ient aussi des cheveux longs.
Hydromel.* Nous n'avons
point d'autre mot pour ex-
primer le Melicrate, quoy
qu'il se fist avec du miel &
du vin.

botant toujours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé , pour n'estre point endommagé par les fantômes , il me ramena au logis , en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien , & m'arma comme tu vois de cette massue , de cette lyre , & de cette peau de Lion , avec ordre , si l'on me demandoit mon nom , de ne pas dire Menipe , mais Ulysse , Hercule , ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela ? je n'en voy pas la raison.

MENIPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros , qui est connu dans les Enfers , que sous le nostre. Le jour venu , nous descendîmes à la rivière pour nous embarquer ; car il avoit préparé un Bateau & des victimes , avec les autres choses nécessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nostre petit fait , nous entraînâmes tristes & dolens , comme dit le Poëte , quittant à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué longtemps , que nous descendîmes dans le Lac où l'Euphrate se perd , & de-là dans une Terre déserte & si couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage , & après avoir creusé une fosse , nous y égorgeâmes nos victimes & espanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres , il tenoit une torche allumée , & invoquoit ensemble tous les démons ; les peines , les furies , la nocturne Hecate , & la haute Proserpine , entremêlant parmi ces discours de grands mots barbares & inconnus , & criant à pleine teste , & non plus entre ses dents , comme auparavant. Tout à coup la forest tremble ; par la force de l'enchantement , la terre se fend , & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'enfer peu à peu se découvre , avec le Lac brulant , le Fleuve

de feu , & le Manoir de Pluton , qui trembloit jusques sur son Trofne. Nous entrons par cette ouverture , & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur , Cerbere aboyant , & tout prest à nous dévorer ; mais je l'endormis aisement au son de ma lyre. Comme nous fûmes à la Barque de Caron , nous faillîmes à ne point passer , tant elle estoit pleine ; ce n'estoit que gens bleffez , l'un à la jambe , l'autre à la teste , comme au retour d'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit , & qu'il apperceut la peau de Lion & la massuë , s'imaginant que j'estois Hercule , il nous fit faire place , & nous passa à l'autre bord. Ensuite , il nous montra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant , parce qu'on ne voyoit goutte , & je le suivois pas à pas , le tenant par sa robe , tant que nous arrivâmes dans un Pré qui estoit tout *planté d'Asphodels* , où nous fûmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre , jusqu'au Tribunal de Minos , qui avoit à ses costez les démons , les peines , & les furies , avec une longue chaisne de coupables. Ce n'estoit qu'adulteres , maqueraux , maltotiers , flateurs de Cour , hypocrites , & autres semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les usuriers , passés , goutteux , hydripiques , avec chacun une chaisne au col , & un maillet de fer du poids de six-vingt livres. Nous demeurâmes là quelque temps à entendre leurs défenses ; mais ils estoient accusez par de plaifans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'envie point ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps , lors qu'ils sont opposez au Soleil ? Ce sont là nos accusateurs après nostre

Planté d'Asphodels : C'est | fassé un arbre dans son his-
une plante , bien qu'il en | toire veritable.

mort ,

mort, & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, après les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux supplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, détestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenu qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nus, honteux & dépoüillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cet estat, & m'approchant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plût à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, les autres d'un souris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denys le Tyran estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traversé, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chimere, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le Tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit une chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des fouets & le bruit des chaines. Ils estoient

tourmentez pêle-mêle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de différentes peines; les uns dans le feu ou sur la rouë, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimere, & tous détestoient leurs crimes. Nous en remarquâmes quelques-uns de nostre connoissance qui se cachotent, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lorsque nous nous souvenions de leur orgueil & de leur présomption. On faisoit grâces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphes, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passâmes aux Champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vîmes une autre foule de Morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs & usés, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; d'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoître; car on diroit que tous les Morts se ressembtent. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchés tout ensemble grands & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon, d'avec son cuisinier *Pyrrhias*, ny *Thersites* d'avec Niree; car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconnoître. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & monstroient de grandes dents décharnées. Considerant

Pyrrhias ny Thersites : C'est assez de ces deux exemples, sans en ajouter un troisième. Les Grecs ne peuvent finir, & particulièrement les Déclamateurs,

qui disent toujours tout ce qu'ils savent, & s'épuisent sur un sujet; c'est un défaut de cet Auteur qui est touché dans la Préface.

donc

donc ces choses, la vie de l'homme me sem-
bloit une *Comedie*, dont la fortune est le Poëte,
qui donne à chacun le personnage qu'elle veut;
à l'un, celui d'un Monarque, ou d'un faquin;
à l'autre, celui d'une jeune beauté ou d'une
vieille ridicule. Car pour faire que la *Comedie*
soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quel-
quefois une même personne change de condi-
tion, comme Crésus, de Roy devient esclave,
& Meandre successeur de Polycrate, passe du
rang des valets en celui des Princes. La fortune
les laisse quelque temps sous cet habit; mais
à la fin de la *Comedie*, chacun reprend le sien,
& redevient ce qu'il estoit auparavant. Quel-
ques sots & opiniaîtres, après avoir quitté leur
habillement, veulent conserver leur dignité,
& se fâchent quand on les dépouille, comme
si la *Comedie* devoit toujours durer, & que les
habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi
qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost A-
gamemnon, & devient esclave, après avoir
esté Cecrops ou Erectée. En un mot, lors qu'il
a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamem-
non fils d'Atrée, ny Créon fils de Ménécés;
mais Pol fils de Clariclés, de quelque méchant
village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est
pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les
choses du monde.

PHILONIDE. Mais dis-moy, ceux qui ont
ces magnifiques tombeaux enrichis de *Colonnes*
& de *Statues*, avec ces superbes inscriptions;
ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIFE. Non, mon amy; car tu si avois
veu Mausole, avec son Mausolée, tu te crevg-

<i>Comedie.</i> Il y a au Grec, qui estoit une espe- ce de Procession à l'hon- neur des Dieux; mais il faut que tes comparaisons soient de choses connues,	& celle-là n'a point de rapport à nostre façon: <i>Colonnes & Statues.</i> Je l'ay expliqué des Tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

rois de rire ; il est jetté-là en un trou comme les autres , & ne gagne rien à son tombeau si somptueux , que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribuë les places , il ne donne pas plus d'un pied à chacun , & il faut retirer ses jambes , & s'y accommoder comme on peut, Mais tu rirois bien davantage si tu voyois les Satrapes mendiant là-bas , & estant contraints pour vivre , de faire le mestier de Harangeres ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux , baffouiez & souffletez comme des coquins. Pour moy , je ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles favates en un coin , & d'autres demander l'aumofne aux carrefours , comme Darius , Xerxés , & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choses , & presque incroyables ; mais les Sages, comme Diogène & Socrate , que font-ils ?

MENIPE. Celuy-cy se promene comme il faisoit à Athenes , & controle tout le monde estant d'ordinaire avec Palamede , Nestor , Ulysse , & les autres grands causeurs du temps passé , qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogène , il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale , auprès desquels il a choisi sa demeure , & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité , demeurant tout le jour couché sur le dos , à chanter , tandis que les autres pleurent ; si bien que ces pauvres miserables , pour n'avoir pas toujours la teste rompuë , ont fait résolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dis-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les Riches ?

MENIPE. Tu as bien fait de m'en faire souvenir ; car j'ay failli à l'oublier , quoyque ce fust le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là , le Magistrat fit publier l'Assemblée

blée pour les affaires de la Communauté ; & voyant tout le monde y courir , je me meslay parmy la foule. On y traita de diverses matieres , dont la dernière fut celle des Riches , à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant , lut ce Decret. *Sur ce qui nous a esté représenté , Que les Riches , pendant leur vie , font beaucoup de mal aux Pauvres , & les bassouent & mal-traitent , il a semblé bon au Senat & au Peuple , qu'après leur mort , leur corps soit condamné aux peines comme les autres ; & pour leur ame , qu'elle passe incessamment d'asne en asne , pour estre battue & chassée par les Pauvres , comme ils les ont battus & chassés pendant leur vie , jusqu'à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans , après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel , fils d'un tel , d'un tel pais , & d'une telle Tribu , a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leue , le Magistrat l'approuva , le Peuple la ratifia , Cerbere en a-boya , & Proserpine en bourdonna , qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa ce jour-là dans l'Assemblée , après quoy , je continuay mon chemin , & fus consulter Tirésias , qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené , & le priay de me dire son sentiment. Alors se souvant d'une façon ridicule , comme c'est un petit vieillard aveugle , tout contrefait , il me dit d'une voix gresse , Mon fils , je vois bien que tu as fréquenté les Philosophes , & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude ; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir : mais il n'est pas permis de le révéler , de peur qu'on ne nous accuse d'impiété devant le Tribunal de Rhadamante. Ha ! mon petit bon-homme , luy dis-je , ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots , comme s'il eust eu
pitié

pitié de moy , il me tira à part , & s'approchant
 de mon oseille , La meilleure vie , dit-il , *c'est*
la plus commune. C'est pourquoy quittant-là
 toutes ces chimères des Philosophes , & ces vai-
 nés speculations sur la fin , & le principe des
 choses , & tenant pour certain que tous leurs
 beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles
 impostures ; songe à vivre & à te réjouir. Ce-
 la dit , il se déroba , & rentra dans son Pré
 d'Asphodele ; & moy , parce qu'il se faisoit tard ,
 je dis au Mage , qu'il estoit temps de se retirer ,
 & de reprendre nostre chemin. Ne te mets
 point en peine , dit-il , j'en sçais un plus court ;
 & me prenant par la main , il me mena en une
 contrée plus obscure , où me montrant du
 doigt un foible rayon de lumiere qui passoit à
 travers une fente : C'est-là dit-il , l'Oracle de
 Trophonius , & le chemin par où l'on descend
 de la Beocie dans les Enfers ; remonte par là ,
 & tu seras incontinent en ton pays. Moy tout
 réjoui , je pris congé du Mage ; & grimant
 du mieux que je pûs , je me suis trouvé , je ne
 sçais comment , à Lébadie.

C'est la plus commune. Je | celle des Grands , mais à
 Ray mis ainsi , parce que | celle des Philosophes ,
 le dessein de l'Auteur n'est | comme la suite le fait voir.
 pas d'opposer cette vie à |



CARON, OU LE CONTEMPLATEUR.

DIALOGUE

CARON, MERCURE,

Et plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde , d'une façon tres-agreable.

MERCURE. **D**E quoy ris-tu , Caron , & pourquoy quittant ta nacelle es-tu venu icy haut chercher la lumiere ? Tu n'avois pas accoustumé de te mêler des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe , & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent ; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de *ce jeune Thessalien* , j'ay demandé de pouvoir estre un jour absent du navire ; & en ayant obtenu la permission , je suis monté jusques-icy , tres-heureux de t'avoir rencontré ; car je suis seur que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir , Caron ; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter , & tu sçais qu'il est colere , & que si je tardois trop , il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers ; ou me prenant par un pied , comme il fit Vulcain , me précipiter en bas du Ciel , pour faire rire ensuite les Dieux , lorsque je leur verserois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy , & ton camarade , errant par le

Ce jeune Thessalien. C'est | plus haut.
Protesilas , dont il est parlé |

mon-

monde sans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame , ny tirer à la pompe , en passant la Barque , quoyque tu sois fort & robuste ; mais en arrivant là-bas , tu te couches tout de ton long sur le tillac , & dors tout ton soûl , si ce n'est que tu rencontres quelque babilard d'entre les Morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je suis , il faut que j'empoigne la rame , & que je vous passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point , je te prie , mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres , je suis tout ébloui à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre ; mais on ne sçauroit éviter son malheur , ny rien refuser à son amy. N'attends pas , pourtant , que je t'aille montrer tout , il faudroit pour cela un siecle , & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs , les revenus de Pluton en pâtiroient , car personne ne passeroit cependant ; & Eaque , qui est le Maltostier des Enfers , demanderoit diminution : mais il faut tascher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire ; car je suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque Montagne , d'où l'on puisse tout voir : Si tu pouvois monter au Ciel , ce seroit un grand abregé ; car tu contemplerois aisément tout de là-haut ; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres , tu n'es pas digne d'entrer au Palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque , lors qu'ils se veulent mêler de me donner leur avis , car comme ils n'entendent rien à la navigation , s'il arrive quelque tempeste , ils veulent aussi-tost qu'on baisse les voiles , ou qu'on les relasche à bord ; mais je leur commande de se tenir coy , & de me laisser faire. De mesme à present , fais
tout

tout ce que tu jugeras à propos , fans m'en demander mon avis ; comme si tu estois le Pilote , & que je fus le passager ; car je t'obéiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raison : Je feray ce qu'il faudra ; il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut , *ou si nous prendrons le Parnasse , ou le Mont Olympe ?* Mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te veux communiquer ; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande , c'est-à-moy d'obéir ?

MERCURE. Homere dit , que les fils d'Alcée , qui n'estoient que deux non plus que nous , & encore enfans , entreprirent de défaciner le Mont Ossa , & de le mettre sur l'Olympe , & celuy de Pelion par-dessus , afin de s'en servir comme d'eschelle pour monter aux Cieux ; mais ces jeunes estourdis furent punis de leur temerité. Pour nous qui ne voulons pas , comme eux , prendre le Ciel par escalade , je suis d'avis seulement que nous roulions ces Montagnes l'une sur l'autre , pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? Crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout , il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier , mon amy , & que tu n'as pas leu Homere ; car en trois mots , ce galant-homme fait une eschelle de Montagnes , par où l'on peut grimper au Ciel aisément ; & je m'estonne que tu trouves cela estrange , veu que tu sçais qu'

<i>Ou si nous prendrons le Parnasse , ou le Mont Olympe.</i> Cela dit assez qu'ils sont plus hauts que le Caucase ;	& pour estre délicat , il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

Atlas seul nous porte tous & le Ciel même ,
& qu'Hercule prit un jour sa place , pour le
délasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi-bien que
toy ; Mais s'il est vray ou non , je m'en rap-
porte à toy & aux Poètes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; car
pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils
mentir ? Travaillons-donc premierement à dé-
raciner le Mont Ossa , puis nous mettrons des-
sus Pelion au sommet feuillu. Regarde comme
nous avons tost fait , & poëtiquement. Je veux
monter le premier pour voir s'ils seront assez
hauts. Grands Dieux ! nous ne sommes en-
core qu'au bas du Ciel : Je découvre à peine à
l'Orient , l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident
l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crète au Midy ; &
le Danube au Septentrion. Il faut aller querir
le Mont Oëta , & mettre encore le Parnasse
par-dessus.

CARON. Je le veux ; mais prens garde
en chargeant trop que tout ne vienne à chou-
ler , & que nous ne nous repentions un peu
tard d'avoir ajousté foy à l'architecture d'Ho-
mere.

MERCURE. Ne crains point , mon amy ,
tout ira bien. Transporte l'Oëta , & roule des-
sus le Parnasse. Voilà qui va le mieux du mon-
de. Je voy tout , tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main : car la mon-
tée est un peu haute pour un vieillard comme
moy.

MERCURE. C'est ta curiosité , & non pas
moy qui te donne toute cette peine ; car on ne
peut tout voir & demeurer dans sa chambre. Ca-
la main , & prens garde où tu mets le pied , pour
n'aller pas pas faire la culbute. Courage , te
voilà en haut , aussi-bien que moy , le Mont
Parnasse est fourchu , tu te mettras sur une
des pointes , & moy sur l'autre , pour es-
tre

tre plus à notre aise , & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu ?

CARON. Je vois une grande Plaine , & un grand Lac qui l'environne , avec des Rivieres plus grosses que le Phlégeton & le Cocyte ; je vois aussi des petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MÉRÇURE. Ces trous-là ce sont des Villes , & ces animaux , des hommes , qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait d'entasser Montagne sur Montagne ? car on n'apperçoit pas distinctement de si loin , & mon dessein n'estoit pas de voir des Villes & des Forests comme dans la Carte ; mais de connoître ce qui se passe dans le monde , & comme l'on s'y gouverne ; car ce matin , lorsque tu m'as rencontré , je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin , a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là-dessus , il est tombé une tuile qui luy a cassé la tete : N'y avoit-il pas de quoy rire , de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir ? Il nous faut donc descendre , pour considerer les choses de plus près.

MÉRÇURE. Demeure , je sçay une recette pour éclaircir la veüe , que j'ay apprise aussi d'Homere ; nous verrons s'il est aussi bon Empirique qu'Architecte. Mais prends garde , quand je l'auray faite , de bien voir , afin qu'il n'y faille plus retourner.

*J'osteray le bandeau qui te couvre les yeux ,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à présent ?

CARON. A merveilles ; un Lynx est aveugle au prix de moy : Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge aussi en Vers , pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses ? M 2 MER-

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Batelier ?

CARON. Tu ne sçaurois t'empêcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas débagouler ses Rapsodies ? Car comme je le passois , il s'émeut une tempeste , excitée sans doute par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune, en colere , jetta son Trident , comme s'il eust voulu pescher à la ligne , & fit une si grande tourmente , que ma Barque faillit à s'enfoncer. Cependant il prit un mal de cœur à Homere , qui luy fit vuidier tout ce qu'il avoit dans le corps , avec Scylle , Caribde & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois , *tu parleras en langage plus humain.*

CARON. *Dy-moy donc sans tant de façon* , qui est celuy-cy , qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate , à qui la Grèce applaudit dans les spectacles , pour luy avoir veü porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy , qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir , lorsque je le porteray moy-mesme , après que la Mort , cet Athlete invincible , l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant , tout glorieux , il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là , il nous donnera assez de plaisir , lorsque bien loin de porter un bœuf , il ne pourra pas porter un moucheron.

Tu parleras en langage plus humain. Dy-moy donc sans tant de façon ? J'ay mis ce- | la pour m'exempter de faire des méchans Vers.

Mais

Mais qui est cet autre plein de majesté ? Il semble étranger à son habit.

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambises, qui a transporté l'Empire des Mèdes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens , & de prendre Babylone , & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie , afin de se rendre maître de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette Forteresse à triple mur ; C'est Sardes Capitale de son Empire. Le voilà assis sur un Troîne d'or , qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

CARON. Je le veux.

CRÉSUS. Maintenant , Solon , que j'ay déplié devant toy tous mes trefors , & que tu as veû toute ma gloire, dis-moy , je te prie , quel est à ton avis le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien , il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu , Crésus , qui méritent ce nom ; mais de tous ceux que j'ay connus , Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. *Il veut dire* les enfans de cette Prestresse d'Argos , qui moururent tous deux en mesme temps , après avoir traîné leur mere sur un Char jusques dans le Temple.

CRÉSUS. Et bien que ceux-là soient les plus heureux ; Qui sont les autres ?

SOLON. Tellus , cet illustre Athenien , qui mourut pour son Pais , après avoir bien vécu.

CRÉSUS. Et moy , maraut , ne te semblerais-je point heureux ?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de

Il veut dire : Je fais dire | convient mieux qu'à Caron.
cela à Mercure , à qui il |

l'homme , qu'après cette vie , lors qu'il a fourny heureusement sa carrière.

CARON. Courage , Solon , tu es un brave homme de faire ma Barque juge de ce différent. Mais qui sont ceux-là , que Crésus envoie si charger , & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules ?

MERCURE. Des lingots d'or qu'il donne en offrande à Apollon , pour récompense de ses Oracles trompeurs qui le feront bien-tost périr ; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy ! ce jaune rougissant c'est de l'or ? Voilà la première fois que j'en avois veü , après en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà , mon amy , le sujet de tant de querelles , de combats , de trahisons , de larcins , de meurtres , d'empoisonnemens , de parjures de dangers , sur Mer & sur Terre.

CARON. Quoy ! pour cela ; il ne ressemble pas mal à du cuivre ; car j'en vois , comme tu fçais , dans la monnoye qu'on me donne pour le passage : mais je ne voy point l'avantage qu'a ce métal sur les autres , sinon qu'il est plus pesant , & qu'il fait courber ces Crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre , parce qu'il est trop commun ; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon , comme tu vois , n'en fait point de conte , & se moque de la vanité de ce Roy barbare ; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Écoutons.

SOLON. Dy-moy , Crésus , croy-tu qu'Apollon ait besoin de tes trefors ?

CRÉSUS. Pourquoi non ? il n'a point de pareilles offrandes dans son Temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la guerre dans le Ciel , qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS

C R Ê S U S. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

S O L O N. Dy-moy , y croist-il aussi du fer ?

C R Ê S U S. Non.

S O L O N. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque ?

C R Ê S U S. Pourquoi ?

S O L O N. Si tu veux répondre sans te mettre en colere , tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve , ou de ce qui est conservé ?

C R Ê S U S. Ce qui conserve.

S O L O N. Si donc Cyrus t'attaque , comme on le dit , feras-tu des armes d'or , ou bien de fer ?

C R Ê S U S. De fer.

S O L O N. Et si tu n'en as point , on transportera tous tes tresors en Babylone.

C R Ê S U S. Ne parlons point de cela.

S O L O N. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par-là que le fer vaut mieux que l'or.

C R Ê S U S. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

S O L O N. Non ; car Apollon n'en a que faire , & ceux-cy seront la proie de quelque Pirate , ou de quelque Conquerant , qui s'en serviront mieux que luy.

C R Ê S U S. Tu portes envie à mes richesses , & leur fais toujours la guerre.

M E R C U R E. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe , & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bien-tost de ne l'avoir pas creü , lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice ; car j'entendis naguere Cloton , qui repassoit les destins des hommes , & qui disoit , que Crésus seroit pris par Cyrus , & Cyrus par la Reine des Massagetes. La vois-tu montée sur un cheval blanc , toute preste à triompher , & d'autre costé , Cambyse le successeur de Cyrus , qui après avoir

erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ? Mais on n'oseroit les regarder maintenant , au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit condamné dans peu à estre brûlé , & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang , avec ces reproches : *Soûle-toy du sang dont tu as toujours esté si altéré.*

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadème , à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos , qui se croit parfaitement heureux , & qui ne sçait pas , qu'il sera trahy par son esclave , & livré au Satrape Orétés , qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage , ma fille , pend les uns , & décapite les autres pour leur apprendre qu'ils sont hommes , & ne les élève que pour les précipiter de plus haut , afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soûl , quand je les verray dans ma nacelle , sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens , dont les uns labourent , les autres navigent ; les uns font la guerre , les autres plaident ; les uns triomphent , les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée , & une vie bien pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs Villes , que ce sont des Ruches d'Abeilles ; car chacun a son éguillon dont il picque son voisin : mais j'en voy comme les guêpes & les frelons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les

les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance, dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les releve, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petits filets, semblables à des toiles d'araignée, & demeurent suspendus pour quelque temps ? Mais lorsque le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celui de leur compagnon ? C'est signe que leur vie dépend de la sienne ; & celui qui a le plus long fil, sera heritier de celui qui a le plus court.

CARON. Cela est tout-à-fait plaissant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considere leurs occupations, & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances. Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans compter une infinité d'autres maladies, à quoy ils ne songent point durant la prosperité, mais l'adversité les réveille avec des gémissemens & des plaintes. Que s'ils confideroient de bonne-heure qu'ils sont mortels, & qu'après avoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme un songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours, lorsque l'un de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celui qui bastit un Palais, & qui presse les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fust achevé ? Et celui qui se rejoüit de ce que sa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il,

porte son nom ; s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans , comment se desespereroit-il , au lieu d'en faire des feux de joye ? Mais le mal est , qu'il regarde celuy de son voisin , qui a remporté le prix aux jeux Olympiques , & non pas cet autre qu'on porte au buscher , ou qui a fait mourir son pere de desesperoir par ses débauches , Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'usuriers , qui ne songent qu'à amasser , & qui sont appelez par ces tristes officiers de la Mort , avant que d'avoir joui de leurs biens ?

CARON. Je vois tout cela , & songe en moy-mesme , quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes , à commencer par celle des Rois , & de ceux qu'on estime les plus heureux , & qui semblent hors du pouvoir de la fortune , on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies , qui leur sont communes avec les autres , toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc sont malheureux , je laisse à juger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels , à ces *boüillons d'écuime* que sont les torrens , dont les uns plus petits , les autres plus gros , se grossissent encore dans la ruine des autres ; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mesmes , par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere , qui les compare à des feuilles ; mais je m'estonne qu'estant si fragiles , ils fassent de si grands desseins , & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute

A ces boüillons d'écuime : La | pour avoir besoin de reddi-
comparaison est trop claire | tion.

ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent désormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous êtes ! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez ? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet usurier quitte ses trésors, cet amoureux sa maîtresse, cet ambitieux sa dignité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon amy ? tu ne sçais en quel état l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulysse ne les avoient au chant des Syrénes. Ils ne t'entendroient pas, quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire. Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout-seuls à leur aise ? car ils sont haïs des fots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apprens-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste ; Où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des Villes, enrichis de petites colonnes & de pyramydes ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à cou-

ron-

ronner & à parfumer des pierres ? J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir ; mais ils se persuadent que les ames reviennent des Enfers humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O infensez ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; Celuy qui a un superbe tombeau, est comme celuy qui n'en a point : on n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ny à Achille qu'à Therfite.

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois-tu sur le bord de la Mer, au Cap de Sigée, vis-à-vis de celuy d'Aïax dans le Rhe-téen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye même ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voilà la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycène, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles

Ils versent du vin & de l'hy- | jouïr, à ce que je puis voir ;
dromel. Il ne faut point a- | car il luy a éclaircy la veüe.
ont

ont été autrefois plus confiderables , mais maintenant elles font toutes ruinées ; car les Villes ont leur deftin auffi-bien que les hommes ; & ce qui eft de plus étrange , les Fleuves mêmes , comme celuy d'Inacus , dont on ne voit pas feulement les veftiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux , Homere ! quelle hyperbole d'avoir appellé Troye , la Grande , & Cleone , la bien baftie ! Mais tandis que nous parlons ; qui font ceux-là qui fe batent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuent pour le lieu même qui leur fert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy mort , qui dresse luy-même fon trophée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas favoir , que quand chacun d'eux poffederait le Peloponnéfe tout entier , il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après fa mort ; & pour ce champ-là , il fera tantoft aux uns & tantoft aux autres , qui renverferont fouvent ce trophée avec la charuë.

MERCURE. C'eft ainfi qu'il en arrivera ; Mais il eft temps de defcendre , & de remettre ces Montagnes en leur place , pour n'embarraffer pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires ; toy à ta nacelle , & moy à ma commiffion. Adieu , je t'iray bien-toft revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaifir , Mercure , & je te mettray toute ma vie au rang de mes bienfaïcteurs. Dieux , qu'eft-ce des pauvres mortels ! Rois , lingots , facrifices , combats ; & de Caron pas un mort.



DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres , & particulierement de l'abus des Sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie , en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs Fêtes , leurs Ceremonies & leurs Sacrifices , & quelle opinion ils ont des Dieux , sans parler de leurs Vœux & de leurs Prières. Mais il faut considerer premierement , s'ils méritent le nom de Devots , plutôt que d'Impies d'avoir de si lâches sentimens de la Divinité , que de croire qu'elle veuille estre cajolée , & qu'elle se fache quand on ne luy rend pas de vains honneurs , & des services inutiles. Car on dit , que tous les maux qui arriverent autrefois en Etoie , & toutes les calamitez des Calydoniens , avec leur meurtre & la mort de Méleagre , viennent du courroux de Diane , indignée de ce qu'on l'avoit oubliée en un Sacrifice : Et il me semble que je la voy toute seule dans le Ciel , qui se plaint & se desesperé , tandis que les autres font bonne chere chez Oenée. Si cela est , les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux , comme Homere les appelle ; ou Jupiter est bien ingrat , veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour rien , il y a apparence qu'il récompense bien ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le Sacrifice d'un bœuf ; l'autre la Royauté par une Hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche ; Cet autre neuf pour pouvoir retourner en son pais ; ou sa fille mesme , comme Agamemnon , pour sortir du sien. Il y en eut un alors , qui rachetta pour quelque temps le sac de Troye par un Sacrifice de dou-

ze bœufs , sans compter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché , & qui ne coûtent , comme on dit , que le demander , ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs , ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement , Chrysés Prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres , se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile , & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise , après avoir mis en crédit son Temple , & bruslé le premier sur ses Autels , des cuisses de Tauraux & de Chèvres. Apollon donc , touché au vif de ces reproches , empoigne son arc & ses flèches ; & se perchant sur les Navires , frappe d'un trait pestilenciel , non seulement les hommes , mais les bestes mesmes. Puisque nous sommes sur son sujet , voyons tout d'un temps , ce que la Religion luy attribue. Je laisse à part ses amours infortunées , comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe ; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes , & contraint pour vivre de se louer à Admette en Thessalie , & en Phrygie à Laomédon , en la compagnie de Neptune , où gagnant leur miserable vie à faire des briques , ils bastirent les murs de Troye ; & furent si malheureux , que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas-là une belle histoire , & bien honorable pour un Dieu ? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée , de Saturne & de Cybelle , & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes , après avoir invoqué les Muses , pour apprendre d'elles ces beaux mysteres , chantent comme Saturne chastra le Ciel dont il estoit fils , afin de regner en sa place , & dévora ses enfans comme Thyeste , pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere. Que Jupiter fut dérobé par sa mere , qui suppo-

sa pour luy une pierre , & l'exposa en Crète ; où il fut nourry par une Chèvre , comme Téléphe par une Biche , Cyrus par une Chienne , & *Romulus par une Louve*. Ils ajoutent , qu'il déposa aussi son pere , & le mit en prison perpetuelle ; qu'après avoir épousé plusieurs femmes , il épousa aussi sa sœur , à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux , il remplit le Ciel d'enfans , tant bastards que legitimes , se changeant tantost en Taureau , tantost en Cygne , tantost en Aigle , & quelquefois en or , pour jouir de ses amours : enfin , en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de son cerveau , comme Bacchus de sa cuisse , où il le mit pour achever son terme , après l'avoir tiré du ventre de sa mere , qu'il n'estoit qu'à demy formé ; c'est pourquoy il luy fallut faire une incision pour accoucher , lorsque les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Junon , Qu'elle engendra Vulcain toute seule , sans la compagnie de son mary ; & que ce malotru forgeron qui ne bouge de sa forge & de l'enclume , parmy le feu & la fumée , fut jetté en bas du Ciel par Jupiter , & tomba dans l'Isle de Lemnos , où il se fust rompu le col sans les Habitans du pais , qui le receurent entre leurs bras , comme il gambadoit par l'air , & le garentirent du destin d'Astyanax ; cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist une jambe , dont il fera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheureux Prométhée , qui pour avoir esté trop charitable envers les hommes , fut attaché par Jupiter , sur le Mont Caucase , où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle , car il est desormais temps d'en parler , n'a-t-elle pas bonne grace à son âge , & mere des Dieux , comme elle est , de

Romulus par une Louve. | faire à l'énumération,
Cela estoit comme neces-

se promener par la Phrygie , avec son Atis , qu'elle a contraint par sa jalousie de se faire Eunuque ? Après cela , qui peut condamner les débauches de Venus , & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quittons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel , & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nostre ; Que le plancher y est d'or , & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers , & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied ; après vient la forge de Vulcain , qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices , & ensuite le Palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains , & celui de Jupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Deitez assemblées chez le Monarque des Cieux , car il faut parler poëti- quement des fictions poëtiques , se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un Sacrifice , afin d'en venir humer la graisse , & boire le sang autour des Autels , comme des mouches. Car autrement , ils sont réduits à leur ordinaire , de Nectar & d'Ambrosie , qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes , puis qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table , comme Tantale & Ixion , dont l'un fut chassé pour son caquet , & l'autre pour sa lasciveté , & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voilà l'histoire des Dieux , qui est assez conforme au culte qu'on leur rend. On leur a consacré d'abord des Forests & des Montagnes , & ensuite des plantes & des oiseaux , assignant à chacun le sien. Après cela , les hommes se les ont partagez , & ont pris chacun le leur : Ceux des Delphes & de Delos , ont pour leur part Apollon , les Athen-

niens Minerve , comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle , les Ephesiens Diane. Junon est allé demeurer à Argos , & Venus à Paphos & à Cythere. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur citoyen , & de plus montrent son sepulcre ; cependant nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye , veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure , & dressé des Statuës , faites de la main des plus grands Sculpteurs , qui sans les avoir jamais veüs , que je sçache , ont fait Jupiter barbu , Apollon sans barbe , Mercure en jeune homme , Neptune avec des cheveux noirs , Minerve avec des yeux bleus , & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore , ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes , ny l'or de la Thrace ; mais le fils de Saturne & de Rhée , que Phidias a transporté du Ciel en Terre , pour garder la solitude de Pise , où il est assez heureux quand on luy fait tous les cinq ans quelque Sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout ; car après leur avoir construit des Temples & des Autels , avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles , le Laboureur y mène son bœuf , le Berger sa brebis ou sa chèvre , un autre y porte un gasteau ou de l'encens ; mais le pauvre qui n'a rien , en est quitte pour faire la reverence. Lorsque la victime est couronnée , on considère bien attentivement si elle n'a point quelque défaut , de peur de perdre son temps & sa peine , & ce qui est de plus fâcheux , son argent ; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la presence du Dieu. Elle jette des cris mourans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte : Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. Ensuite , le Sacrificateur tout sanglant , ouvre l'estomach de la victime , & luy

arrachant les entrailles , comme un autre Polyphème , en tire le cœur , puis arrose de sang le tour de l'Autel , & fait le reste de la cérémonie. Car allumant du feu , il y porte la chèvre avec sa peau , & la brebis avec sa laine. La graisse monte au Ciel en un globe de fumée , où elle se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité , immolent des hommes à Diane , qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien , à mon avis , au prix de ce que font les Egyptiens ; car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines ; Jupiter avec la teste d'un Belier , Mercure avec celle d'un Chien , Pan avec un corps de Chèvre , un autre *en Cigogne* , en Singe ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie , vous trouverez des Prestres ras ou tonsurez , avec des Prophetes & des Scribes , qui vous diront , mais à huis clos , & comme on dit , *hors d'icy , prophanes* , Que les Dieux pour se sauver des mains des Geants , se vinrent cacher en Egypte , sous la figure de ces animaux ; dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez , cela est écrit il y a plus de dix mille ans , dans le Livre des ceremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs , horsmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger , & les environnent en se frappant l'estomach. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis , qui est leur grand Dieu , personne ne fait tant d'état de sa chevelure ; eust-il la perruque de Nifus , qu'il ne la rase en signe de deuil , lorsque ce Dieu vient à mourir. Cependant , on le prend comme les autres du milieu du

Cigogne. Ibis , est une espèce de serpent. Il n'est pas entendu en gardant le mot. *le mot.*

troupeau ; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là , & autres semblables se font tous les jours , & sont cruës du peuple ignorant ; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre refutées. Il ne faut qu'un Héraclite & un Démocrite , l'un pour en pleurer ; & l'autre pour en rire.



LES SECTES DES PHILOSOPHES

A L'ENCAN.

DIALOGUE

JUPITER, MERCURE,

Et plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes , & de leurs Auteurs.

JUPITER. QU'on range ces Sièges , & qu'on nettoye par tout , tandis qu'on aura soin de parer les Sectes , afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure , fay l'office de Sergent , & appelle les Marchands à bonne heure , pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies , & à l'usage de tout le monde : Si quelqu'un n'a pas son argent comptant , on luy fera crédit pour un an , en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs , il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous ?

JUPITER. Par la *Secte Italique*. Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho ! Pythagore , descendez ,

<i>Secte Italique.</i> Quoyque Pythagore fust d'Ionie , sa Secte s'appelloit Italique , à	cause qu'elle commença en Italie.

& faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine ; qui l'achettera ? Qui veut estre plus grand que l'homme ? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Univers , & revivre après sa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promesses , & le personnage a bonne mine ; mais que sçait-il principalement ?

MERCURE. L'Arithmetique , l'Astronomie , la Geometrie , la Musique , la Magie , la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoi non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTHAGORE. En Egypte chez les Sages du Pais.

LE MARCHAND. Si je t'achette , que m'apprendras-tu ?

PYTHAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu as sceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTHAGORE. En purifiant ton ame , & la rettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déjà nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTHAGORE. Par le silence ; Tu feras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus ; Je veux estre homme , & non pas statué : Mais encore , que feras-tu après ce long silence ?

PYTHAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant , qu'il

faillie estre Violon, avant que d'estre Philosophe !
Et après cela, que m'apprendras-tu ?

PYTHAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTHAGORE. Comment comptes-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

C'est que
1. 2. 3. 4. PYTHAGORE. Tu te trompes, ce que tu
sont dix. crois quatre, c'est dix, le triangle parfait ; &
notre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien ouï de plus merveilleux, ny de plus divin !

PYTHAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur forme, leurs qualitez & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment ! l'Air & le Feu ont une forme ?

PYTHAGORE. Oüy, & tres-visible ; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses !

PYTHAGORE. Bien plus ; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? je ne suis pas celuy qui te parle ?

PYTHAGORE. Tu es le mesme à cette heure ; tu as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une révolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen immortel. Mais c'est assez de ces choses ; dequoy vis-tu ?

Pythagors. Il y a au Grec, chappatoire, mais il ne vaut
Pythagoricum ; mais ce qu'il rien ; car ce sont les Chefs
dit ne peut convenir qu'à de Secte qu'il attaque icy,
Pythagore : l'Auteur a tas- comme il fait en assez d'au-
ché par-là de trouver un é- tres lieux.

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais je mange de tout le reste , hormis des fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fèves ?

PYTHAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de divin : Premièrement , elles ressemblent aux parties naturelles , ce que tu remarqueras aisément , si tu en prens une verte , & que tu luy ostes la cosse : D'ailleurs , estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits , elles se changent en sang ; mais ce qui est de plus considerable , c'est qu'on s'en sert à Athènes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains ; mais des-habille-toy , car je te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuisse d'or , ce n'est pas un homme , mais un Dieu : il faut que je l'achette à quelque prix que ce soit ; combien en veut-on ?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecris son nom , & de quel país il est.

MERCURE. C'est un Italien des environs de Crotone & de Tarente ; mais il n'est pas seul , ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. Icy , *Diogène* ; Voicy une vie malle , & courageuse , nne vie libre ; qui l'achettera ?

UN MARCHAND. Tout beau , Sergent , on ne vend point un homme libre : Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'A-reopage.

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le

Icy , Diogène : Pour estre | retranche tout ce dont on
plus court & plus vif , je | se peut passer.

vende; car en quelque état qu'il soit, il est toujours libre.

*C'est qu'il
portoit un
méchant
manteau
tout rapé-
vassé, avec
un bâton
et une be-
sace.*

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait un fofoyeur, ou un porteur d'eau ?

MERCURE. Non, mais un portier; car il aboie comme un chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il ? & que sçait-il faire ?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me regarde de travers: Vois-tu comme il fronce le sourcil, & comme il leve le bâton ?

MERCURE. Ne crains point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel país es-tu, mon amy ?

DIogene. De tout país.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIogene. Je suis Citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIogene. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion; car ton bâton te peut servir de massüé ?

DIogene. Ce méchant manteau me sert de peau de Lion, & je fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme *les Passions*, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein; mais quelle est ta profession ?

DIogene. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maistre Heraut; si je t'achette, que m'apprendras-tu ?

DIogene. Je t'arracheray à tes délices, & t'enfermeray avec la pauvreté: Ensuite, je te

Les Passions: Elles s'a- | que la volupté, & esto-
justent mieux à *Monstres*, | ient exprimées ensuite.

feray

feray suër, travailler, coucher sur la dure, & manger de tout: Que si tu as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la riviere. Du reste, tu ne te soucieras ny de parens ny de patrie; & tout ce qu'on en dit, te passera pour une fable. Après, quittant la maison de ton pere, tu habiteras quelque vieille mesure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu: Elle fera toujours pleine de bribes & de vieux bouquins; & avec cela, tu feras la nique aux riches, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te soüette, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela avoir la peau d'une *huitre à l'écaille*, ou d'une tortuë.

DIogene. Tu feras ce que dit Euripide, tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de même, le visage renfrogné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage: Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité, vivre dans les lieux les plus fréquentez, comme s'il n'y avoit personne, & estre tout seul parmy la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'enuyes de vivre, avec *un grain d'Arjenic* tu t'enverras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

Huitre à l'écaille. Je ne traduis pas de mot à mot. & une Seiche, pour faire allusion à sa mort; mais
Un grain d'Arjenic. Il y a au Grec, un Polype cru, cela n'eust point en de grace.

DIOGENE. Mais elle est facile , & l'on n'a besoin pour cela ny de Livres ny de préceptes. D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fusses-tu moins qu'un *Savetier* ou qu'un *Crocheteur*.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela , & je ne sçay quel mestier tu ferois bien , si ce n'est celuy de Batelier ou de *Harangere*, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois si l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donne; aussi-bien nous tardoit-il d'en estre défait; car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu ?

JUPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & délicat, qui l'achettera ? Qui veut mener une vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous dise ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode je l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il est yvre, & auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye ?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut ? Dieux ! *quelle cassolette* ! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser après boire, c'est le fait de quelque riche débauché; car il entend la fausse & le ra-

Savetier. Crocheteur, Harangere. J'agence les choses à nostre façon.

Quelle cassolette. Le terme Grec se rapporte plus au

parfum, qu'à l'ivrognerie; mais comme il le fait yvre, il valoit mieux aller à l'ivrognerie qu'au parfum.

goust

goust : en un mot , c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athènes ou à la cour des Rois de Sicile , qui en faisoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine ?

MERCURE. Ne se foucher de rien , se servir de tout , chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy , ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer , & en appelle un autre , ou plutôt ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite , descendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux , quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer , & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire , mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule , & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! tu te moques ainsi des hommes & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Oüy ; car il n'est rien de solide , tout est vanité : l'homme n'est qu'un concours d'atômes , & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant : mais quelle impudence ? Ne cessera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dis-moy , mon amy , qu'as-tu à pleurer ?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout-à-fait déplorable ; rien n'est permanent icy bas , tout est sujet à une vicissitude perpetuelle ; le plaisir de l'homme n'est que

que douleur , son ſçavoir qu'ignorance , ſa grandeur que baſſeſſe , ſa force qu'infirmité. Je regrette le paſſé , le preſent m'ennuye , l'avenir m'épouvante , je veux dire la fin du monde , & l'embraſement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui joue aux oſelets , & qui ſe tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes , & n'eſ gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'eſt que je ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'avoir , & ne ſe ſouciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer , ſoit que vous m'achettiez , ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un eſt un fou gaillard , & l'autre un fou mélancolique : je ne veux ny l'un ny l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cet éloquent Athenien.

MERCURE. Icy , Socrate , deſcendez : Voicy une vie ſage & réglée , qui l'achètera ?

UN MARCHAND. Que ſçais-tu faire ?

SOCRATE. *Aimer.*

LE MARCHAND. Tu n'eſ pas mon fait ; car j'ay beſoin d'un Précepteur pour mon fils , & il eſt trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ? car je ne ſuis pas amoureux du corps , mais de l'eſprit ; & quand nous coucherions enſemble , il ne ſe paſſeroit rien de deſhonneſte.

Aimer. J'évite le ſale autant que je puis.

LE MARCHAND. Cela est un peu sujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te semble pas un Dieu ? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbere dans les Enfers , & Anubis en Egypte , sans parler du Chien celeste ?

LE MARCHAND. Tu as raison , je n'y pensois pas : mais encore quelle est ta doctrine ?

SOCRATE. J'ay formé une République en idée , & me gouverne selon ses Loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelque'une ?

SOCRATE. Premièrement , les femmes y sont communes , & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les Loix contre l'adultere ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons , quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la récompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà une belle récompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes ?

SOCRATE. Les Idées , qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde ; car de tout ce que tu vois , il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part , ils n'y feroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels , dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy , je voy des idées de toutes choses , & toy & moy invisibles : en un mot , je voy tout double.

C'est que les Natures universelles , comme l'homme , le chien , &c. ne subsistent point séparément ; & en se fin-

gularisant, se détermi- sent, c'est-à dire, perdent leur universalité. LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis- que tu es si clairvoyant : Il faut que je t'achet- te ; Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au pre- mier jour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Epicure , c'est à toy qu'on en veut : Voicy le disciple de ce grand rieur , & de ce grand débauché , sinon , qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble : Du reste, homme de bonne compagnie , & qui aime la bonne chere.

UN MARCHAND. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà ; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien ; je luy acheteray des figes.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. *Fay venir ce Stoicien à la barbe longue , & aux cheveux courts.*

Démocrite. Aristipe. MERCURE. Tu as raison ; car toute la place l'attend. Icy , Chrysipe : Voicy une vertu consommée , ou plutôt la Vertu mesme ; le censeur & le grand critique des actions humaine , qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu ?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage , riche , éloquent , beau , juste , ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous mestiers ?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy , mon amy , ne seras-tu point fâché de servir ?

CHRYSIPE. Non ; car cela n'est pas en nos-

Fay venir ce Stoicien à la barbe longue , & aux cheveux courts : C'est ainsi qu'ils sont dépeints ailleurs.

tre

tré pouvoir , & ce qui n'est pas en nôtre pouvoir , est indifferent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales , & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensive , & que tu n'es pas accoustumé à nos termes : Mais quand tu auras appris la Philosophie , tu ne sçauras pas seulement cela ; mais ce que c'est qu'accident , & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apprens-moy ce que cela signifie ; car ces mots m'estonnent ?

CHRYSIPE. Rien n'empesche que tu ne le sçaches : si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe , dont il fust déjà estropié , la premiere blessure seroit un accident , & la seconde, un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité ! Mais ne sçais-tu rien davantage ?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils ?

CHRYSIPE. *Des Syllogismes.*

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il est ; As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris , & qu'il eust promis de le rendre , pourveu qu'on luy pust dire ce qu'il a résolu d'en faire , Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répons pour moy , je te prie , de peur qu'il ne le dévore.

CHRYSIPE. Ne crains rien ; je t'apprendray

Des Syllogismes : La suite riel y venoit mieux que le
fait voir que ce mot se singulier ; je demeure en-
prend icy pour toutes sortes suite dans la métaphore
d'argumens , & le plus que l'Auteur a quistée.
d'au-

d'autres choses bien plus subtiles , & de plus fins argumens , comme le *Moissonneur* , le *Dominant* , l'*Electra* , & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra* ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si celebre , qui sçait en mesme temps une chose , & & ne la sçait pas : Car elle sçait qu'Oreste est son frere ; mais elle ne sçait pas , que celui qui est present est Oreste. Pour le *Masqué* , il est tout-à-fait incomprehensible. Répons-moy : Tu connois ton pere ?

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le présenteroit masqué , que répondrais-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere , & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car qu'on le démasque je le connoistray : Mais encore quel est le but d'une Science si admirable ? Et lorsque tu y feras arrivé , comment vivras-tu ?

CHRYSIPE. *Selon Nature* : Mais il faut bien travailler auparavant , & s'user les yeux sur de vieux Manuscrits tout grifonnez ; lire de gros Commentaires , & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela , on ne sçau-roit estre sage sans s'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux ; mais d'estre un passe usurier , comme tu es , cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore , & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPE. Oüy ; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des conséquences , & que l'interest

Selon Nature : C'est dire , | ce que l'Auteur dit obscur-
en un mot & clairement , | ment, & en plus de paroles.
est

est une consequence du principal. Par la mesme raison , il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire une autre ; & cela se prouve par ce Syllogisme hypothetique. Si le premier luy appartient , aussi fait le second. Or le premier luy appartient : *ergo* le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse ; Que le sage peut faire profit de tout , & mesme de la Vertu.

CHRYSIPE. Tu l'entens ; mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens , c'est à cause de mon disciple : Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir , je ne refuse pas d'estre le preneur , afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire , Que le disciple est le preneur , & le maistre le donneur en l'instruisant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur ; mais prens garde que je ne te perce à jour *d'une demonstration.*

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPE. Honte , silence , confusion ; car si je veux presentement , je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ? es-tu un Persée ?

CHRYSIPE. Voicy comment : La pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Un animal est un corps.

LE MARCHAND. Sans'doute.

CHRYSIPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. *Ergo* tu es pierre ?

D'une demonstration : Il y a au Grec , un syllogisme indemonstrable ; mais je croy qu'il n'entend autre chose

par-là qu'un argument convainquant , & où l'on ne peut répondre.

LE MARCHAND. Nullement ; mais je te prie , rends-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé ; *Nulla pierre* , n'est animal ; Tu es animal , *ergo* tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand-merci ; je commençois déjà à sentir du froid aux jambes , & avois peur d'estre pétrifié comme Niobe : Cela fera cause que je t'achetteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y ont part.

Argument dont il a parlé.

MERCURE. Ils sont en grand nombre , & bien capables du *Moissonneur* ; car ils sont forts & robustes.

JUPITER. Ne t'amuse point ; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien , descendez ; Voicy le beau , le riche , le sçavant le doux , le sage , le modéré ; en un mot , convenable à la vie humaine , & qui plus est , double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors ; c'est pourquoy si tu l'achettes , souviens-toy de distinguer entre l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens , ceux du corps , de l'esprit , & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop ; car il sem-

Nulla pierre ; &c. Pay | me pour estre plus clair.
remis le syllogisme en for-

ble avoir de l'argent caché , & tu ne te sçaurois trop hâster de l'emmener , parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs , comme il n'ignore rien , il t'apprendra combien vit un Moucheron ; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la Mer ; quelle est l'ame des Huîtres , & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il est subtil !

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses ; Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme est un animal risible , & non pas l'âne , qui ne sçait ny rire , ny bastir , ny naviger.

LE MARCHAND. Voilà un sçavoir admirable , & sur tout bien necessaire ! Tien , voilà ton argent.

JUPITER. Qu'est-ce qu'il ?

MERCURE. Le Sceptique. Approchez , *Pyrrhon* , il se faut hâster ; car les Marchands se retirent. Qui veut celui-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy auparavant , que sçais-tu , *Phyrron* ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après avoir bien pesé & considéré tout , je trouve que je ne sçay rien.

Pyrrhon : Il y a au Grec , *Pyrrhias* ; mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes ; il falloit que *Pyrrhon* parlât icy ; car pour Chrysipe , il l'a mis au lieu de Zénon , pour ne point offenser l'Empereur , qui estoit Stoïcien.

LE MARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans les mœurs, que dans la doctrine ? & ne fais-tu rien avec ordre ?

La Verité qui s'enfuit. PYRRHON. Tout ; hormis que je ne poursuis point un fugitif.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

Il joue sur le mot d'apprehender, qui signifie concevoir, & prendra en termes de chicane. PYRRHON. Parce que je ne sçauois apprehender.

LE MARCHAND. Je le croy ; car tu es assez pesant : mais encore , quel est le but de ton sçavoir ?

PYRRHON. Ne voir , ny n'ouïr , ny n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle ?

PYRRHON. Et avec cela , perdre le sens & la raison , & n'estre en rien différent d'un ver-misseau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté , comme une piece de cabinet : Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

UN MARCHAND. Les voilà. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray ; l'argent est compté , & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point , & tiens toujours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant , il me faut suivre ; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les Assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy ?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir , en te faisant travailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le , sans tant contester. A demain , Messieurs , que nous vendrons la vie

Y a-t-il quelqu'un icy ? | s'étendre davantage.
C'est assez de cela , sans |

des Bourgeois & des Artisans, & autres de moindre étoffe.



* LE PESCHEUR , OU LA VENGEANCE.

D I A L O G U E

LUCIEN , LES PHILOSOPHES ,

Et plusieurs autres parlent.

*Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes ,
comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux
qui abusent de ce nom.*

SOCRATE. **D**onne , donne à bons coups de mottes & de pierres , sur cet imposteur ; Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon , Boute Chrysipe ; Frappons tous ensemble ; Que le baston & la besace s'arment contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne. Quoy , Aristipe , tu languis ? Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite , serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup , Diogène , qu'il faut mettre le baston en œuvre , & montrer ce que tu sçais faire. Courage , Aristote , doublons le pas. Bon , le voilà pris ; Nous te tenons , méchant , tu ne nous échapperas pas : On te fera voir à cette heure quelles gens tu as offenzés : De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est pas assez d'une mort , il faut qu'il en souffre plusieurs , pour réparation de son crime ; autrement la Justice qui proportionne la peine au delit , ne seroit pas satisfait.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux , & qu'on luy coupe la langue ; puis qu'on

* *La vengeance.* Ce mot est plus beau pour titre , vient mieux au sujet , & que *Revivant* , ou *Resuscité*.

le mette en croix , après l'avoir bien fouetté.
Que t'en semble , Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jeter vif dans la fournaife du Mont Ethna , pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plutôt en pieces comme Penthée ou Orphée , afin que chacun en ait fa part.

LUCIEN. Hé ! pardon , Messieurs ; je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon , mon amy ; il n'y a point de fociété entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil d'Homere : Prenez la rançon du captif , & le laissez aller.

PLATON. *Tu as beau dire* ; tu ne nous échapperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque , j'auray recours à Euripide : Ne rejetez point les prieres du misérable , qui implore vofre assistance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit ; *Que celui qui a fait le mal* , se doit refoudre à le souffrir , & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a pas moyen d'échapper , dites-moy pour le moins ce que j'ay fait ?

PLATON. Tu le demandes , méchant , après nous avoir vendus comme esclaves ; nous qui ne fommes pas seulement libres , mais qui affranchifions les autres : Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure , après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persecuer. Il n'est pas jufqu'à Pythagore qui n'en

<i>Tu as beau dire</i> , &c. Je retranche icy d'autres Vers d'Homere , qui ne disent rien de nouveau.	<i>Que celui qui a fait le mal.</i> J'ay réuni deux allegations en une.

ait voulu estre ; le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine ; car je suis assuré que vous ne me ferez point de mal , pourveu que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées , ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre , comme dit Homere , pour réparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha ! ne traitez pas si mal vostre bien-faïcteur , qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oui parler d'une si grande insolence ? A la fin , il nous fera croire que nous luy sommes bien obligez , pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparence y a-t-il que je vous ayes voulu offenser , moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vaux ; puisque c'est dans vos Livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont je suis paré ? Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses , après avoir appris d'eux l'art de chanter & celui de tirer de l'arc. *Thamyris & Eryste.*

PLATON. C'est-là un trait de ta Rethorique ; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable , que tu te fers de nos armes contre nous-mesmes , & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs. *On, de lancer la javelot.*

LUCIEN. Je n'eusse jamais creu que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr , & faites qu'on juge nostre procès par les formes de

la Justice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de vostre accusation, & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veux point d'autre récompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à un imposteur le moyen d'échapper, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

LUCIEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout-ensemble; car c'est elle que tu as offensée en nostre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour Juge mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs? nous ne pouvons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience: Car si nous le condamnons sans l'ouïr, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne sçauois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison; Allons trouver la Philosophie, & luy demander justice.

LUCIEN. Courage, Messieurs; voilà qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. *Mais où est-elle?* Car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se vantoient de sçavoir le lieu de sa demeure, & qui s'offroient de m'y mener; mais j'ay recon-

Mais où est-elle? Je ne re- | té dit.
peté point ce qui a déjà es-

nu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Personnages fort venerables : Mais en entrant, je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtisane plastrée & fardée, qui cachoit son afféterie sous une feinte negligence ; mais ses actions la faisoient assez connoistre & démentoient ses paroles : car elle aimoit les cajoleries & les présens, & faisoit plus d'état des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoyqu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & j'eus pitié de ceux, *qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.*

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde ; mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeste ? on diroit qu'elle médite par le chemin ; tant elle marche gravement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-cecy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là-bas que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin.

PLATON. Non ; mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy,

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme : Il eust esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.

Passer icy : Je ne dis pas au Ceramique ; car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus ; du reste, c'estoient des lieux d'Athènes.

que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes les disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions. Ne voyez-vous pas que je souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre ? car *comme les vents allument un flambeau au lieu de l'éteindre*, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criez tant contre les passions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a apporté jusqu'aux Enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tiré pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr : Que répons-tu à cela, mon amy ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Filles du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoyqu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, détestable, après l'avoir vendue au plus offrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantost, après nous avoir ouïs : Allons seulement à l'Arcopage, ou plutôt à la Forteresse, pour découvrir de plus haut ce qui se passe dans la Ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pé-

Comme les vents allument un flambeau au lieu de l'éteindre. Cette comparaison vient mieux aux faux rapports,

& celle dont l'Auteur s'est servy, est plus propre aux calamitez.

cilo, mes Compagnes, je reviendray bien-tost vous trouver.

LUCIEN. Qui sont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si rebuſte, c'eſt la *Vertu* ; la Science marche devant, & la Verité la ſuit.

LUCIEN. Où eſt la Verité ? je ne la vois point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nue & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez-moy, mes cheres Sœurs ; car vous avez quelque intérêt à la cauſe.

LA VERITE. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je ſçay ce qui en eſt, & que je ne me mēle plus des choſes du monde.

LUCIEN. Mais tu es neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

LA VERITE. Que la liberté donc vienne avec moy, pour m'aſſiſter au Jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la *Raiſon* demeure.

LUCIEN. Nous en avons beſoin auſſi ; car nous avons affaire à des gens qu'il eſt difficile de

La *Vertu* : J'obmets la *Modéſtie* & la *Juſtice* ; &c. vient mieux que celui de ſervantes.

qui ſont comprises ſous ce nom, & qui ne peuvent faire icy de perſonnages ſeparez ; mais j'ay ajoûté la ſcience. La *raiſon* : Il y a au Grec, *Elenchus* ; mais cela n'eût point eu de grace, & la raiſon fait le meſme eſſet parmy nous, ſelon noſtre

Coras Sœurs : Ce titre y façon de parler.

convaincre, parce qu'ils trouvent toujours quelque échappatoire.

LA VÉRITÉ. Qu'elle vienne donc & qu'elle amène avec soy la Démonstration. Suivez-moy toutes, puisque vous estes necessaires au Jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre adverfaire se veut servir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en présence de la Vertu qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhésiade, fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son país ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate : Quoy, tu t'en estonnes ? Il y a plusieurs de ceux qui m'en veulent, dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçavoir.

*C'est à
peu près ce
que son nom
signifie.*

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais un mestier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien ; car je suis en danger pour ce sujet : & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que je hay le mensonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi, ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoyqu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne,

Fils d'Aléthion, & d'E- | & la mere, parce que cela
lenxiclée : J'en fais le pere | est mieux de la sorte.

divine

divine Fille ; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve , que la Prestresse range les sièges , tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Je te prie , grande Déesse , comme tu découvres tout du haut de ton Temple , de m'aider à découvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent , il est temps que tu les chasties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité , donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celui des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voilà assis , commençons : Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole ; car ils ne sçau-roient parler tous ensemble : Et quand il aura achevé , l'Accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy , Platon , à nous défendre ; car tu as l'esprit sublime , & les raisons fortes & pressantes , accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis , & tes envieux ; car celui-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence , & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhétorique , & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere , avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy , si tu veux , que Jupiter monte sur son Char aisé pour prendre vengeance des coupables.

*Gorgias,
Polus,
Prodicus,
Hippias.*

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation. Prenez plutôt Diogène , ou quelqu'autre Philosophe accoutumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élégance , que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur , puisque c'est moy , aussi-bien , qu'il a traité

traité le plus mal ; & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous , mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause , pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçavoir , si nous sommes tels que celuy-ey nous a dépeints. Parles fortement , comme le mérite la grandeur de l'injure , & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point , Messieurs , je n'oublieray rien qui serve à nostre defense ; & ne trahiray point nostre cause. Si la Philosophie mesme , comme elle est d'une nature douce & paisible , qui n'aime pas la vengeance , vouloit pardonner au coupable , je ferois voir à ce galand , que je ne porte pas en vain un baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage ; Voilà l'eau versée , & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras.

*Costume
ancienne
d'horloger
d'au.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogène qui parle , que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence , & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux. Prenez place , puis qu'il le veut , & que Diogène parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie , ny à représenter les services que tous ces grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superflües , le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes , puis qu'il n'y en a pas trop

trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures, & de nous exposer au mépris & à la haine publique : Car il veut faire passer nos plus hautes méditations pour des chimères, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médisance, & qui est bien aise de voir déchirer la réputation des plus grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaçoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane ; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler un particulier, en un jour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la Feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnêtes gens, comme fait celui-cy, pour réciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet : ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter ses disciples, & qu'il se sert du Dialogue, nostre favori, contre nous-mêmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe l'un de mes Sectateurs, pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un châtiment exemplaire ; si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi profané

*Feste de
Bacchus.*

ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assembles, & nous nous adressons à toy pour tirer vengeance de cette injure ; afin d'empescher qu'à l'avenir on ne nous méprise , & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogène : Voilà parler fortement , & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'Accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogène n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy , & qu'il a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce, dont j'ay pourtant si peu de honte, que je le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la vérité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette Satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude , qu'on ne s'en prenne pas à moy , mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que j'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau , avec les autres vices de la chicane , je la quittay promptement, pour me jeter entre les bras de la Philosophie comme en un port salutaire : Car elle mène une vie tranquille, éloignée du trouble & de la discorde, & les préceptes sont tres-saints , pourveu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lorsque j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme , que pour la gloire & le profit , & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet ; j'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, &

J'entray en colere de leur voir | comparaison tirée des Co-
profaner ce sacré nom : La | médicens est touchée ensui-
 ne

ne pus souffrir que des finges contrefissent les hommes, *ny qu'un asne* couvert de la peau d'un Lion voulust passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs défauts, & accuser de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du Peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez souffrir, & vous me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelast les mysteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font fouëtter souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on chastie ceux qui ne jouent par bien leurs personnages? Car de faire mal celui d'un messager ou d'un esclave, il ny a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance deshonnestes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer rien que ce qui est honneste: & cependant ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus mutins que de petits chiens, plus coleres que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flâteurs que des fin-

te, outre qu'il n'y en a que trop icy.

Ny qu'un asne : Cette fa-
Tome I.

ble est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée davantage.

P

ges

ges, *plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes.* Ils font rire tout le monde ; lors qu'on les voit parmy la foule à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables même aux Courtisans, par leurs lâches flateries ; & contraints par la force du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le Sage n'a besoin de rien, & qu'il possède tout en soy-même, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse ; qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifférentes : Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse ; le moindre intérêt est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se jouent ensemble ; mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussi-tôt ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit à des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement ; parce que cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusqu'à ce qu'un Bourgeois, qui vouloit rire, s'avisa de jeter des noix dans la salle où ils

<i>Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes : J'ay mis les choses à nostre air, il y a au Grec, plus lascifs que des</i>	<i>ânes & plus larrons que des chats ; mais on ne parle point parmy nous de la façon.</i>

dan-

soient; car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus inutilement, sans avoir égard à leurs beaux habits, ni à leurs masques, & oublièrent le personnage qu'ils représentoient, pour jouir celui qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous, que la mine & l'apparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien; mais ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre. Voilà ce que j'avois à dire pour ma défense; & je prens à témoin la Verité; si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-même.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous, qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes Compagnes?

LA VERITÉ. Pour moy, tandis qu'il a parlé je baïllois la vue de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes Disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faïcteurs, puis qu'il a soin de nostre réputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens, qui pas-

Il en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre : ré cela à la Verité plüroft qu'à la Vertu, parce que c'est à elle particulièrement à découvrir l'imposture, & je fais que la Vertu y consent.

Pour moy, &c. Je fais di-

soient par leur païs , de leur jouer quelque Tragédie , qu'ils leur représenterent leurs propres malheurs. Qu'il raille désormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes , nous l'avoüerons plutôt que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy , je luy en sçay bon gré ; & non seulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy , mais je veux estre son amy à l'avenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le déclare absous tout d'une voix , & le répute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification , *c'est de châtier les imposteurs* ; car je veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix , Ecoutez : Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se défendre , en présence de la Philosophie , accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se présentent ; car ils redoutent la Vertu , & appréhendent que la Verité ne découvre leurs défauts ; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche ; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun *une piece d'argent & un pain* ; Et ceux qui auront la plus grande barbe , auront de surcroît un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ny de vertu , pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les

C'est de châtier les imposteurs. Il vaut mieux qu'il dise cela , que quelques vanitez qui sont au Grec.

Une piece d'argent & un pain : J'ay exprimé ces choses-là de la façon dont on a coûtume de les dire ; on

ne donne point de gâteau en aumosne.

Un talens : Il y a au Grec, deux talens d'or ; mais c'est une somme excessive, après avoir dit une piece d'argent & un pain ; un talent commun n'est déjà que trop.

for-

formes ; mais celui qui remportera le prix de la dispute , aura pour récompense *un talent*. Grands Dieux ! comme ils accourent en foule , & comme ils se pressent de tous costez pour entrer ! On diroit d'un essain d'Abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs , l'Esté de moissons , ny l'Automne de raisins , pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein , & l'on ne voit par tout que barbes , bastons & besaces , pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu , ou confondu dans la foule : mais certes il y devoit avoir quelque signe pour les reconnoître ; car ceux qui ne valent rien , ont quelquefois meilleure mine que les autres , & parlent mieux de la Vertu , quoyqu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre une autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTHAGORICIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plutôt aux Peripateticiens , puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent , qui fait partie de leur felicité.

STOÏCIENS. Si cela est , les Stoïciens sont preferables ; parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOÏCIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniastrété.

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez

à de certaines maximes, que vous estes obligez de deffendre ; au lieu que n'en ayant point, nous pouvons disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebattre ; & vous autres Cyniques, quittez ce baston, ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit ; mais de discerner les bons & les mauvais Philosophes, pour récompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'écoient tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement ; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit couteau pour les sacrifices.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela, il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voilà comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoître les méchans ? C'est à la Verité d'y travailler, pour empêcher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITÉ. Puisque tu témoignes tant de passion pour moy, prens avec toy la Raison, & allez ensemble faire une revue générale. Vous amenez tous les Philosophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les uns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit ; mais pour les reconnoître, il les faudroit éprouver, non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits ; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourroient les regarder fixement, sans estre éblouis de leur éclat, seront

Où l'on couronnera : Il vaut mieux le faire là qu'ailleurs.
dé-

déclarez légitimes , & les autres jettez en bas comme des bastards.

LUCIEN. *Mais comment les pourrons nous attraper ?* Je suis d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque Pêcheur a consacrée à la Déesse , & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voilà.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la jette du costé de la Ville ; *a-t-il envie de pêcher des pierres dans le Pelagisque ?* *C'est un quartier d'Athènes qu'en met dans la Forteresse.*

LUCIEN. Taisez-vous , que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade ; mais non , c'est un chat de mer , qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables ; le voilà qui bâille après l'hameçon , il sent l'or , il le suit , il l'avale , il est pris ; Tirons-le en haut ; *Que le Syllogisme* nous aide ; Je le tiens. Grands Dieux ! quelles dents ! pendons-le par les ouïes , & retirons l'or de sa gueule ! Quoy ! il l'a déjà avalé ? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres ; Que dis-tu , Diogène , connois-tu le compagnon ? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penses-tu qu'il vaille ? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop , car il ne vaut rien du tout ; Rejettons-le , & essayons

Mais comment les pourrons nous attraper ? Ce qui est icy au Grec , est exprimé plus bas.

A-t-il envie de pêcher des pierres dans le Pelagisque ? Il dit cela par raillerie , & peut-estre estoit-ce une

raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogisme ; Je fais faire par le Syllogisme , qui est comme le valet de la Raïson , ce qu'il fait faire par l'Élencisme.

d'en avoir quelqu'autre ; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant , qu'il rompe la ligne.

LUCIEN. Ne crains point , *ils sont legers comme du vent* ; mais qui est celui-cy , large & plat ? C'est un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon , il est pris , tirons-le ; Demande à Platon s'il le connoist , car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut , tu donnes sur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre , il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon , il tourne queue ; Toutefois , le voilà qui revient tant il est gourmand ; il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

*Il ralle
des épines
de la
Philosophie
Stoïque.*

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons un filet ; car ils sont difficiles à attraper , & picquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre un , aussi-bien ne valent-ils rien , & sont pleins d'arrestes. Jette la ligne, mais garny-la de plomb par en bas , de peur qu'ils ne la coupent , & s'en aillent avec la proye.

LUCIEN. Grands Dieux ! comme ils s'entrebataient pour la prendre , les uns rongent la figue , les autres s'attachent à l'or. Mais en voilà un de pris ; Dy-nous qui tu es ? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet , il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

*C'est que
Chryson en
Grec signi-
fie or.*

CHRYSIPE. Il est trop gourmand , je ne le connois point.

Ils sont legers comme du vent : J'ay accommodé la | comparaison à nostre usage.

LU-

LUCIEN. Tu as raison ; il ne vaut pas mieux que les autres , n'en mangeons point , que quelque arreste ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez , aussi-bien nostre amorce est trop précieuse , pour la hasarder davantage ; & le Proverbe ne veut pas qu'on pèche avec un hameçon d'or , de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse , & renvoyons les Philosophes , puisque voilà tantost le jour écoulé ; cependant la Raison & Parrhesiade feront la revueë que j'ay dit.

LUCIEN. Allons ; mais où irons-nous premierement ? sera-ce à l'Academie ou au Portique , ou si nous commencerons par le Lycée ?

LA RAISON. Il n'importe ; mais en quelque lieu que nous allions , nous aurons plus besoin de fer chaud , que de couronnes.



LE TYRAN, OU LE PASSAGE

DE LA BARQUE.

DIALOGUE.

CARON, CLOTHON, MERCURE ,

Et plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. CLothon, tout est prest, la sentine est vidée, le mast dressé, les voiles tendues, les rames attachées, il n'y a plus qu'à lever l'ancre; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard; nous n'avons rien gagné, quoyque nous deussions avoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que je

n'ay jamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute , & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses mestiers. Après cela, il vient faire le galant, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fust pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empêché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoustumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les Morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de Nectar & d'Ambroisie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le scauroit ravoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se crève de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu, Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine,

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fallu courir tout le jour après ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuir?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde;

Un autre qui se crève de rire: Son baston, & sa besa- | ce seront exprimez ensuite.

il faut que ce soit quelque Prince , car il regrette une grande félicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouvoir vivre , ayant achevé sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ? Voy-tu ce galant-homme , avec son baston & sa belace , je croy que sans luy il en fust venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains , il n'a fait que se débattre , & roidir les jambes pour s'empêcher d'avancer. Quelquefois il taschoit de me fléchir par ses prières & par ses larmes , & me faisoit de grandes promesses ; mais je sçay trop bien mon mestier. Cependant , il a si bien fait , qu'il s'est dérobbé de nous ; tellement qu'estant à la porte , comme j'ay voulu rendre mon compte , il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil , & me regardant de travers : Ne sçau-rois-tu , m'a-t-il dit , t'empêcher de dérober mesme les Morts ? Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler , mais de punir les voleurs , & qu'on ne nous sçauroit , ny corrompre , ny surprendre ? Alors , tout confus , comme tu peux penser , je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin ; & retournant sur mes pas , j'ay rencontré ce galant , qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumière.

CLOTHON. Cependant , nous t'accusons de paresse , sans considérer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu as raison ; embarque ton monde , tandis que je prendray mon Registre , & me mettant à la descente , je demanderay à chacun son nom , sa maison & son village. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre , comme je
n'ay

n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien , Caron , en voilà trois cens , en comptant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voilà une belle marchandise , & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ! Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde , pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela , Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards ? Charge-les , aussi-bien ne sçauroient-ils marcher ? & je ne les veux point interroger ; car je n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait il y a cent ans. Là ho ! bonnes gens ? Ils ne répondent rien : Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils sont tout flétris & ridez comme ses fruits que l'on a cueillis trop tard , & qui sont seichez sur la branche. En voilà quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs ; Amène ensuite les blessez ? Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez , mes amis ? Mais j'auray plustost fait de le regarder sur mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingts-quatre , en un combat ches les Médes , & parmy eux , Gobare , fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voilà.

CLOTHON. Et ces sept Amoureux qui se sont tüez par desespoir , avec le Philosophe Théagene , pour une courtisane de Mégare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretüez pour regner , y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme ; & par son galand ?

MERCURE. Les voilà aussi.

CLOTHON. *Amène ensuite les pendus & les*
Amène ensuite les pendus & les roüez : Il y a un autre
roüez ,

reïez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des voleurs sur le grand-chemin.

MERCURE. Les voilà tout percez de coups ; Veux-tu aussi les femmes ?

CLOTHON. Oüy ; & ceux qui sont pérís sur Mer , & les malades avec le Medecin Agathoclés ? Mais où est ce Philosophe Cynique , qui devoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy , Clothon , que t'avois-je fait pour me laisser si long-temps en vie ? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay tasché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres , & pour les guérir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas , s'il te plaist , que celui-cy ne soit entré , car j'ay peur qu'il ne nous échappe , & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je suis une mau-piteuse , avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie , Clothon , que je puisse retourner en vie pour quelques heures, je reviendray après sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais , qu'est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine , un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon tresor ?

suppliee au Grec , mais il
en falloit un icy qui fust | connu.

CLO-

CLOTHON. Il est déjà trouvé, *Mégacles s'en est saisi.*

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy-même, il vivra encore quarante ans, & jouira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus précieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraud ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque, que tu fis mourir, après avoir égorgé ses enfans en sa présence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posséder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute un mot à l'oreille, je te donneray *mille talens d'or.*

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Que n'attendois-tu du moins que j'eusse achevé de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions ?

CLOTHON. Ce n'estoit pas là l'ouvrage d'un jour, il t'eût fallu plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour : Veux-tu au lieu de moy mon favori ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais

Mégacles s'en est saisi : Il est plus fort au passé qu'au futur. | *Mille talens d'or. C'est assez de ces offres sans en faire de nouvelles.*

on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tôt icy, ne t'en mets point en peine; car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. *Acheva de redoubler mon supplice*, & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté.

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille, on la compte déjà entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs, on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui te moigne quelque ressentiment de ces injures?

CLOTHON. Et avois-tu des amis? où as-tu mérité jamais d'en avoir? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance; & ce n'estoit pas toy qu'on aimoit; c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits, pour ma prospérité; *lorsque je tombois malade*: Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie; ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beûs hier chez *Hippias*?

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui estoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait?

Acheva de redoubler mon supplice. Il est plus fort de luy faire dire cela qu'à Clothon.

Lorsque je tombois malade: Hippias. Je luy donne un nom pour estre plus clair.

CLO-

CLOTHON. Tu perds temps en des questions inutiles , il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë , Clothon, & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre ; & ne voyant qu'une de mes Concubines près de moy , la jetta par terre, & la deshonora à ma veuë , après avoir fermé la porte sur luy. Ensuite , se tournant vers mon lit : Ha ! méchant , dit-il , combien de fois m'as-tu battu injustement ? Là-dessus il me cracha au nez , & se mit à me souffleter , & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un , & ma Concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir ?

CLOTHON. Cesse de les menacer , & viens rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTHON. Un Roy , non ; mais bien un mort : Tu auras tantost à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est-ce Philosophe Cynique avec son baston ; & toy , Mercure , tirez-le ensemble par les pieds , & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien, Caron , je t'en charge , attache-le bien au mast du Navire , qu'il ne puisse échapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout , puisque j'ay esté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'ait maltraité , glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage , je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardiesse de me braver ; un coquin , que j'ay failly cent fois à faire pendre , parce qu'il se mesloit de controller mes actions !

CLO-

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition au mast du Vaisseau.

MICYLE. Et moy ? Ne songe-t-on point à me passer , ou si l'on méprise ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer , & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre ? Est-ce que tu estois las de vivre ?

MICYLE. Ecoute , la plus vénérable de toutes les Déeses : Jamais la promesse du Cyclope ne m'a plu d'estre mangé le dernier , puis qu'enfin il faut estre mangé : D'ailleurs , il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence ; parmy les jeux , les plaisirs & la bonne chere : & il a de la peine à quitter toutes ces délices. Car ces choses sont si glüantes , qu'on ne s'en sçauroit détacher. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs , tremblent quand il en faut venir là , & ne se peuvent empescher de tourner la teste vers le monde , comme un amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin , & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy , qui n'ay rien qui m'arreste , ny trefors , ny grandeurs , ny voluptez , j'estois toujours prest à partir ; ta sœur ne m'a plûtoist fait signe , que j'ay jette-là mon tranchet & mes savates , pour accourir icy pieds nuds , sans songer seulement à me dégraisser , ny à oster la poix de mes mains. Je marchois devant , comme tu as veu ; & en arrivant , j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon , & que je ne cours point fortune de mourir de chaud , ny de froid , de soif ny de faim , ny d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur , ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire , je voy que les pauvres rient icy , & que

les riches y pleurent , bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que je te vois rire ; Dis-m'en le sujet ?

*Il y au
Grec , par
le sang des
haïstes,
qui ser-
voient à
teindre sa
pourpre.*

MICYLE. Je te le diray : Comme je demeurois près du Tyran , & que je contemplois de plus près sa gloire , il me paroissoit comme un Dieu , tant il estoit au-dessus de la condition humaine. Mais lorsque je l'ay veü icy , sans sa pourpre & son diadème , il m'a semblé ridicule ; & je me suis ry de moy-mesme , d'avoir jugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine , & par une vaine pompe. Quand je considere , aussi cet usurier qui se plaint & se tourmente , de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses , & qu'il les a laissées en proye à un jeune débauché , qui s'en donne par les jouës : Je ne puis m'empêcher de rire , sur tout , lors qu'il me souvient comme je l'ay veu passe & défait , qui n'estoit heureux que par le bout des doigts , dont il comptoit ses escus. Mais que ne par-tions-nous , réservant cet entretien pour le passage ?

CLOTHON. Monte , que l'on leve l'anchre.

CARON. Où veux-tu aller , que tout est plein , attens à passer une autre fois ?

MICYLE. Tu me fais tort , Caron , de me laisser ainsi transir sur le bord , & je m'en plain-dray à Rhadamante. Malheureux que je suis , ils partent sans moy ! je les suivray à la nage ; aussi-bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort , & d'ailleurs , je n'ay pas de quoy payer le Batelier.

CLOTHON. Arreste , il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Approchons-nous plustost pour le prendre. Tends-luy la main , Mercure , & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette ?

MER-

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison : Monte , & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la vérité, Caron, je n'ay rien pour te donner; car je n'ay apporté que mon bâton & ma besace : mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe , & pourveu que tu me donnes de bons outils , tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien , il faut tirer d'une mauvaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant *quelque chanson* pour nous desennuyer ?

CARON. Je le veux ; Si tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fais donc taire ceux-cy , qui me rompent la teste de leurs cris ?

LES MORTS. Ah ma vigne ! ah ma maison ! ah ma femme ! ah mes enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richesses !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien , Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la Barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse ? Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coutume.

MICYLE. *Ah mes vieux souliers !* Je ne vous verray plus ! Je ne feray plus tout le jour à me morfondre dans une rue , exposé à toutes les injures du temps & des laquais , sans manger depuis le matin jusqu'au soir ! Qui est-ce qui heritera de ma poix & de mes alefnes ? Mais je suis las de crier , nous voilà tantost à bord.

CARON. Ca , que chacun mette la main à

Quelque chanson : J'exprime la chose à nostre air. | Je ne repete pas les mots dont je me suis servy.

Ah ! mes vieux souliers !



la bourse. Tu ne tires rien , Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire , si je n'ay rien ? A peine sçay-je de quelle couleur est l'argent , ny si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuse journée , & le grand gain que nous avons fait ! Encore ay-je peur que celuy-cy n'amène la mode de ne rien payer : Descendez vifte , que j'aille passer les asnes , & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les , Mercure , tandis que j'iray querir ces deux Princes , qui se sont entre-tûez pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons mes amis ; marchez devant , si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux , quelle obscurité ! Où est maintenant *le beau Pâris* ? On ne sçau-roit discerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de mesme couleur , & je ne vois point de difference entre mes haillons , & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy , Micyle , nous irons , si tu veux , de compagnie.

MICYLE. J'en suis content ; donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? Il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; en voicy un qui s'avance la torche au poing , avec un regard *C'est qu'en y représen-* furieux : Sans doute , c'est quelqu'une des Furies.

soit Cerès de la sorte. MERCURE. Reçoy ceux-cy , Tisiphone , il y en a mille , & quatre par-dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fais-les approcher ; & toy , Mercure , fais l'office d'Huissier , aussi-bien icy-bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie , Rhadamante , que ma cause soit appelée la premiere ; car je

Le beau Pâris : Il y a au Grec *Megile* : mais Pâris est plus connu , & fait le même effet.

veux

veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vécu.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

LE CYNIQUE. *Un Philosophe Cynique.*

RHADAMANTE. Avance-toy : Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle ; des-habille-toy, pour voir si tu n'as point *quelque tache de péché.*

LE CYNIQUE. Regarde, me voilà tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en vois que trois ou quatre encore à demy effacées : mais voilà quelque marque de brulure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez que j'ay faits, avant que d'avoir embrassé la Philosophie : mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as usé d'excellens remedes ; car il n'y paroist presque plus : Va dans les Champs Elysées, jouir du repos des bienheureux : Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puis qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voilà déjà deshabillé.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brulure de ce Philosophe ; va-t-en avec luy : Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés, fils de Lacydas, où es-tu ? c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant

Un Philosophe Cynique : La chose n'a point besoin
L'Auteur fait de ce mot | parmy nous d'explication ;
comme un nom propre ; | car c'est ainsi que nous
mais il n'est pas nécessaire. | ayons accoustumé de le
Quelque tache de péché : | dire.

de nous entendre : Tisiphone , traîne-le par les cheveux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands discours pour le convaincre ; il ne faut que le deshabiller comme les autres , on verra de belles taches : Toutefois , si tu veux , pour la forme , je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis , pour parvenir à l'Empire , ny avant que d'y estre parvenu : Mais après qu'il s'en fut rendu maistre , avec une bande de voleurs & d'affassins , il fit mourir plus de dix mille Citoyens , sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles , s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles , enlevoit les femmes à leurs maris , & les enfans à leurs peres , & triomphoit hautement de la pudeur , & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence , ils ont esté à un si haut point , qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en plein midy , que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté , il a inventé de nouveaux supplices pour tourmenter les misérables , & n'a pas épargné ses propres amis , *les uns à cause de leur vertu* , les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle , ils témoigneront contre luy ; mais les voilà tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont véritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la Lampe qui a éclairé ses débauches , & le Lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Megapenthés , approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre présence ?

Les uns à cause de leur ver- | qui a déjà esté dit.
tu : Je ne repete point ce

LE LIT. Toutes les saletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la Lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconnuës, mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'esteindre pour ne les point voir : car *il a souillé en cent façons ma lumière.*

RHADAMANTE. C'est assez : Qu'on le deshaille ? Dieux ; il est tout couvert de vices : Quel supplice trouverons-nous assez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en sçay un dont personne ne s'est encore avisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du Fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi ?

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raison, qu'on l'attache près de Tantale, & que la consideration de sa felicité passée serve encore à le tourmenter.

Il a souillé en cent façons ma lumière : Le Grec ajout-
te, qu'il vouloit qu'elle

fust présente à tout, mais
cela fait une image sale.





DE CEUX QUI ENTRENT *

AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre , & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.

JE ne sçay par où commencer , mon cher Timoclès , pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands , quand même on y entreroit comme amy , si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre , non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme ; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve , dont les uns languissoient encore dans les fers , les autres en estoient délivrez , & contoient avec plaisir l'histoire de leurs malheurs , & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables & les mieux instruits , pour avoir fondé pleinement , s'il faut ainsi dire , la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentivement , comme on fait ceux qu'on voit échapper du naufrage , conter , la teste rasée dans les Temples , la fureur des vagues émues , la rage des vents , la hauteur des Rochers , les cris lamentables des matelots , lorsque le gouvernail emporté , le mast rompu , les voiles déchirées , ostent toute esperance de salut ; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Cas-

* *De ceux qui entrent au service des Grands : Il n'est pas nécessaire d'ajouter ,* pour de l'argent , ou pour la récompense ; car la suite l'expliquera.

tor & de pollux , qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie , *lorsque le Poëte ne peut plus démesler son intrigue*. C'est ainsi que ces Courtisâns me representoient les tempestes de la Cour , où tout leur rioit d'abord ; mais ils disoient que le calme fut bien-tôt suivi de la tourmente , & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur navigation , jusqu'à ce que leur Vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes , ou contre quelque roc escarpé , d'où ils se sauverent à peine tout nuds , après avoir tout perdu. Pendant ce triste récit , il me semble que de honte , ils taisoient encore plusieurs choses , que je devinois aisément , & que je te veux raconter avec le reste , parce que je te vois bruler d'envie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours , dans une compagnie où nous estions présens ayant commencé à louer cette condition comme la plus heureuse , parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustast rien , on estoit logé magnifiquement , traîné en carrosse , aimé des plus Grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours , & tout prest à mordre à l'hameçon. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, & que tu ne te puisses plaindre qu'on t'ait veü tomber dans le précipice , sans t'en avertir , je te veux représenter une partie des maux qui sont attachez à cette profession , & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après , tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu , sans que je m'en soucie beaucoup , puisque je me seray acquitté de mon de-

Lorsque le Poëte ne peut plus démesler son intrigue : C'est assez de cela , sans rien ajouter. *ne sois pris* : J'ay changé la métaphore pour éviter une longue allegorie que fait l'Auteur.

Pour empêcher donc que tu

voir, & que j'auray déchargé ma conscience. Mais quoyque ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde par seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands, pour estre à leurs gages; puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela, je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lasches que de l'endurer: ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mesmes. Je ne prétends pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lasches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteront pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le *pot de chambre sur la teste*. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir, s'il se peut. Pour cela j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ny pressantes, ny necessaires, afin de leur oster toute sorte de prétexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, & que pour l'éviter, on peut tout faire, & tout souffrir. Ils ont donc toujours à la bouche le mot de Theognis, *Quelle dompte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lasches esprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se

Pot de chambre sur la teste: Je mets la chose à nostre façon.

pou-

pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un azyle pour se deffendre contre un si grand ennemy : mais le remede est pire que le mal ; & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toujours, & la cruelle nécessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service, encore souvent ne suffit-il pas pas. *L'autre raison est*, qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en avoient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contraints de subir le joug de la servitude. Voyons-donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir : Car ce seroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera veritable, puis qu'il leur naist tous les jours de nouveaux maux, à quoy toutes les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lorsque nous représenterons le reste de ce qu'ils endureront ; il suffira présentement de montrer, que ce n'est pas là la veritable cause du mal : mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les éblouit. Ils croient que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne possederont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la nécessité qui les presse, que le desir des choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'esteint par la jouissance, entretiennent d'esperance leurs galants, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais ; les Grands récompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or

L'autre raison est : Je retranche des choses qui sont déjà touchées ou inutiles.

il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule , sur tout , lors qu'elle est incertaine , & le mal certain & indubitable : Car je ne les blasmerois pas trop de travailler pour la volupté , s'ils ne l'achettoient au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle , & au lieu de la felicité , n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse , charmez d'une volupté présente , firent banqueroute à l'honneur , & en oublierent le retour en leur patrie : C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy , *je renoncerois mesme à celle de l'Empereur* , si elle me coustoit ma liberté , sans en tirer aucun avantage , & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses , sans m'en faire part. Voilà donc le sujet veritable de leur esclavage , & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils font obliger de faire pour en venir-là. Nous examinerons ensuite ce qu'ils sont contraints de souffrir dans cette condition , & quelle est la catastrophe de la Tragédie. Premièrement , on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands , & qu'il n'y a qu'à le vouloir : Il faut bien s'uer & travailler auparavant ; s'habiller au-dessus de sa condition , & de la façon qu'ils

Il y a en aiment le mieux , pour ne leur pas mettre
Grec , de devant les yeux des objets qui leur soient de-
la couleur. sagreables ; les suivre par tout , avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur lever , souffrir la mauvaise humeur de leurs valets , & les rébusades de leurs portiers , à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela , Monsieur sera plusieurs jours sans vous regarder : Que si vous estes si heureux qu'après un long-tems il vien-

Je renoncerois à celle de | comme il se voit dans le
l'Empereur : C'est ce qu'il | Dialogue de Toxaris.
entend par le grand Roy ,

ne à jeter les yeux sur vous , & à s'abaisser jusqu'à vous parler , alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant , vous faites rire ceux qui sont présens , qui vous voyent tout interdit , dire quelque mot de travers , & qui vous prennent pour un lourdaut , ou pour un faquin , qui n'a pas coustume de parler à des personnes de condition : car ce que vous appelez pudeur , un Courtisan l'appelle lascheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus , & vous vous blasmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin , après beaucoup de travaux , non pas pour Hélène ny pour Troye , comme dit le Poëte , mais pour devenir esclaves ; si la fortune vous rit , & que quelque Dieu vous soit favorable , on vous reçoit à faire preuve de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Pannegyrique de celuy à qui vous parlez ; car les Grands sont bien aises d'entendre publier leurs louanges. Alors , comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur , il vous faut donner la gresne , pour faire quelque chose de grand & d'achevé , de peur de tromper son attente ; outre qu'estant rebuté une fois , personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux , & tremblez lorsque ce Seigneur semble ne pas approuver ce que vous avez fait , ou le louer foiblement , & l'écouter avec négligence. Mais vous estes tout transporté , lors qu'il sourit & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant , quel crévecœur c'est à un honneste-homme , qui est quelquefois déjà sur l'âge , de subir l'examen d'un sot , ou d'un ignorant. Ajoutez à cela , qu'on recherche toute vostre vie , & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse : car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient , ou par malice , ou pour

pour se mettre en vostre place ; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez ; que personne ne vous traverse ; que le maistre vous gousté ; que sa femme y consente ; que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques : *Alors vous pensez estre au-dessus de la fortune , mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë ; car tous vos biens ne sont qu'en imagination , & tous vos maux en effet.* Or il eust esté à propos , pour tant de peine que vous aviez prise , que vous n'eussiez par remporté seulement une couronne de laurier , mais du profit aussi-bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception , permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur , vous y trouverez plus de sujet de mécontentement , que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier , à qui il faudra donner quelque chose , qu'il refusera du commencement , mais il le prendra à la fin , riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des présens pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez , cependant , & mettez vos beaux habits , pour assister à un festin où vous devez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures , pour n'arriver ny trop tost ny trop tard ; car l'un est incivil ,

*On , quel-
qu'un au
lieu de luy.*

& l'autre importun. Le maistre , après vous avoir bien reçu , vous prendra par la main , & vous fera asseoir au-dessus de luy , pour vous faire plus d'honneur ; & vous serez contraint de vous y mettre après plusieurs contestations , & de prendre place parmy quelques amis qu'il au-

Alors vous pensez estre : Il y a au Grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.

Car tous vos biens ne sont

qu'en imagination , & tous vos maux en effet : Cela comprend en trois mots ce qui est touché ensuite plus au long chez l'Auteur.

ra appelez pour ce sujet. Alors , comme si vous étiez à la table de Jupiter , vous repaïssez plus vos yeux que votre estomach , à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord ; quelquefois par ordre du maître , pour remarquer si vous ne jetterez point quelques regards à la dérobée sur sa femme , ou sur ses enfans. Que si vous paroissez un peu surpris , & déconcerté , on ne manquera pas d'en rire , & de vous prendre pour un pédant qui n'avez pas accoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire , ny de toucher aux viandes , & attendez qu'on vous serve , ou avez l'œil sur votre voisin , pour faire comme luy , de peur de commettre quelque incivilité. Cependant , vous estes agité de cent diverses pensées , & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur , & avez pitié de votre condition , en la comparant à la sienne ; tantost vous benissez votre fortune d'estre prest à jouir de cette félicité , & à faire des jours gras toute votre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là-dessus , on se met à boire des sântez , & quelqu'un prenant un grand verre , pour vous faire plus d'honneur , boit à la vôtre , en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à votre tour , vous ne sçavez que répondre , & passez pour un sot , ou pour un pédant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison , qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude , disent-ils ; il n'y a plus rien à faire à Rome , que pour ces gens-là , parlant des Grecs , & je ne voy pas

Aux anciens Serviteurs de la maison : Il y a au Grec , *Amis* ; mais cecy vient mieux à la suite.

pour-

pourquoy l'on en fait tant d'état , pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un , cela ne durera pas long-temps , c'est *un balay neuf* ; qu'on jettera bien-tost derriere la porte ; je ne luy donne que quatre ou cinq jours , après quoy je le verray , aussi-bien que nous , regretter sa condition. L'autre ajouste , n'avez-vous par remarqué comme il boit & mange goulûment , & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere ; je croy qu'il n'avoit pas son souf de pain. En un mot , vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille , & c'est proprement vostre festin ; car on n'y parle que de vous , & l'on se prépare déjà à vous faire piece. D'autre costé , comme vous avez plus beû & mangé que de coustume , le ventre vous presse , & vous voudriez estre dehors ; mais il vaudroit mieux crêver que faire quelque action mal seante. Cependant , comme le festin continue , & qu'il arrive toûjours mets sur mets , & spectacles sur spectacles ; car le maistre du logis est bien aise d'estaler devant vous toute sa magnificence : Vous maudissez mille fois , & le festin , & les conviez , & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là , & voudriez à un besoin , que le feu prist à la maison , ou qu'il survînt quelqu'autre accident , qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien , & ne voyez pas , s'il faut ainsi dire , ce qui se passe , ny n'entendez la douceur des voix & des instrumens ; quoyque vous soyez contraint par bien-seance , de faire de temps en temps des exclamations , quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voilà quel est ce premier festin tant souhaité , qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ,

*Consume
ancienne.*

Un balay neuf : Il y a au Grec , *soulier neuf* ; mais l'autre est mieux à nostre air.

ny dans la diversité des viandes , que consiste la bonne chere , mais dans la franchise & la gayereté. Ajoutez à cela , le dégoût qui fuit vostre débauche , & les maux de teste & d'estomach que vous avez toute la nuit , avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant , il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude , en présence de deux ou trois de ces Messieurs , qui ont soupé le soir avec vous , & lorsque vous avez pris un siège , car on ne parlera pas à vous autrement , ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez , Monsieur , l'estat de ma maison , & comme tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme , & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame , & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretienement , quoyque je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous mène , & qu'il ne faut pas grand'chose à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement , & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime , & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire , comme vous voyez. Je ne parle point des présens que vous recevrez icy , qui seront pourtant assez considerables , pour les mettre en ligne de compte , ny des faveurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances , & vous précipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté , dans l'abysme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir , tant que flatté de l'espoir d'une récompense incertaine , & de ce qu'il a dit en entrant , que tout estoit à vous , quoyque ce ne fust qu'un compliment , vous luy répondez tout confus , que vous n'avez garde de luy rien prescrire,

*Estrennes ,
&c.*

& que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi , & vous presse de le dire , & sur vostre refus , il prie un de ses amis de le faire , après luy avoir fait encore un préambule sur la grandeur & la nécessité de sa dépense. Alors ce galant-homme , nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour , commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée , & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus Grands de Rome. Il dit que vous estes trop heureux , pourveu que vous le sçachiez connoistre ; qu'il sçait plusieurs gens de Lettres tres-celebres qui donneroient beaucoup pour cela , bien loin de demander quelque chose , à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là-dessus , il propose quelque appointement fort léger , particulierement si l'on a égard à vostre esperance , & vous estes obligé de vous en contenter , pour ne point contester honteusement sur des gages comme un valet ; outre qu'il n'est plus temps de reculer , & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug , qui est assez doux d'abord ; car on ne vous veut pas desesperer , & l'on n'est pas encore las de vous ; joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs , vous estes felicité de ceux de vostre connoissance , comme si vous aviez fait une grande fortune , & admiré des fots qui vous voyent entrer librement dans le balustre , quoyque vous soyez bien-tost las de cet honneur , & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens , & de juger de vostre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous aidez même à vous tromper , & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours , encore que tout le contraire arrive , & que vous reconnoissiez à la fin ce que j'ay dit ,
que

que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-être, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition ? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres, si vous en avez quelqu'une, & compter ce jour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puisque vous souffrez bien la chose, & tenez pour assuré, que vos services ne seront pas encore si agréables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y étant pas accoustumé. Cependant, le souvenir de vostre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie, & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la Place publique. Car il n'en estoit point besoin, puisque vous vous estes vendu vous-mesme, & que vous avez couru toute la Ville pour chercher un maître. Ajoutez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, misérable ; car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas : Si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la fortune ; & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre ? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous étiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie, qui mettent

la liberté à un si haut prix ? Vous la rendez esclave elle-même , avec la Vertu & la Sagesse , & n'avez point de honte de les mesler parmy la canaille , & de leur apprendre à bégayer une langue estrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez , où vous estes contraint de boire plus que vostre soûl , quand il leur plaist , & de lotier ce qui ne vous plaist pas , pour vous lever le lendemain dès le point du jour , au son d'une cloche , & perdre la plus douce heure du repos , pour aller courir toute la Ville avec vos bas crotez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande necessité ; que d'estre contraint pour vivre , de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur ; ou si vous avez esté ébloüï de l'éclat trompeur des Richesses , & charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance , & comme un singe attaché à un billot , vous servez de jouet aux autres , tandis que vous vous estimez heureux , pour manger tout vostre soûl de figues ? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu ? Vous les avez mis en oubly , aussi-bien que vostre patrie & vostre race. Encore seroit-ce peu , si vostre servitude n'estoit que honteuse , & que la peine n'y fust pas jointe à l'infamie. Mais considerons un peu , si vos travaux sont supportables , & s'ils différent beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement , la passion que ce Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Lettres , n'estoit qu'une passion feinte ; car comme dit le Proverbe : *Qu'a de commun l'asne avec la Lyre !* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la teste , pour découvrir la sagesse de Platon , ou l'éloquence de Demosthène ? Qui au-

La sagesse de Platon , ou l'éloquence de Demosthène : Il y a au Grec , la sagesse d'Ho-
 mère , ou la subtilité de Platon ; mais je ne traduis pas de mot à mot.

Où, vos
 jambes.

roit banny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition ; il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la moleffe & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à sa suite ? Parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la réputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses ; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la Ville de Rome est faite, & troter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prends un Livre à la main, que tu lis debout, faute de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ny beù ny mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coustume des Grands, qui méprisent ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie ; car tu ne bois plus du mesme vin, ny-tu ne manges plus des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaïson, & devant toy quelque pigeon maigre & sec ; encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que

tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'attens pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celui qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Prométhée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au-dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin délicieux, tandis que vous ne beuvez que du ginguet : Encore n'en avez-vous pas tout votre soul ; car souvent les valets ne sont pas semblant de vous entendre, & tournent la tête de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en récompense, ils vous servent toujours quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la différence du vin. Ajoutez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau, ou d'un Violon, que de vous ; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes même à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, *si vous voulez tenir votre gravité*, vous estes insupportable ; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire *dans un personnage de Tragédie*. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poète au lieu de Philosophe, & à un besoin, d'estre Astrologue, ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils com-

Si vous voulez tenir votre gravité : J'ay transporté | *gédie, ou sous un masque de*
cecy de plus bas. | *Tragédie : mais cela fait le*
Dans un personnage de Tra- | *même effet.*

posent des chansons d'amour , & promettent des grandeurs & des richesses. Au deffaut de cela , vous estes contraint de plier & de baisser la teste , parce qu'il ne faut qu'un valet envieux , ou mécontent , pour vous perdre , & vous accuser de ne trouver pas que le Page de Madame chante bien , ou jouë bien de la Lyre , qui est un crime irremissible. Il faut donc , en dépit que vous en ayez , vous répandre en loüanges excessives & affectées , & crier avec un gosier sec comme les grenouilles des Champs. Car on attend toujours de vous quelque flatterie délicate , qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que je trouve de plus estrange , c'est de vous voir ainsi a jeun couronné & parfumé comme ces sepulchres autour desquels on fait bonne chere , & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté , quand le maistre de la maison est un peu jaloux , vous n'estes pas en seureté , si vous n'estes tout-à-fait désagréable , & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisâns du Roy de Perse , de peur d'estre percé d'un coup de flèche tout en beüvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles , qui voyent & qui entendent , non seulement ce qui se passe , mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin , ou lorsque vous ne pouvez dormir , vous faites réflexion là-dessus , vous dites en vous-mesme : Misérable que je suis , quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs ? Que sont devenues toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie ? Au lieu de la liberté , je rencontre la servitude ; & pour le repos , je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy , après avoir tant vescu pour autrui ? On me traîne par tout em-muselé comme un Ours , & je sers de jouët à tout le monde , & de supplice à moy-mesme. Là-

Là-dessus l'heure sonne : Il y a icy une pensée que j'ex-
 R 4 *des-*

dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tâcher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relâcher tant soit peu, on dira que vous contrefaîtes le malade, pour vous exempter de vostre devoir; de sorte que vous devenez à la fin passe & transi comme un mort. Voilà les maux de la Ville; que s'il faut aller à la Campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car, pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le Chariot; si bien qu'en arrivant à l'Hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le Cuisinier, ou le Coëffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lit, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter,

*The smop-
lis.*

prime plus haut.

Près de son Mignon: Il le

chose dont il s'agit; car une femme n'a que faire de
Bardache.

fa

la petite Chienne, à qui elle craignoit qu'il n'ar-
 rivast quelque accident, à cause qu'elle estoit
 pleine; ce qui fit dire assez plaisamment à ce
 Muguet, que de Philosophe Stoïque, il estoit
 devenu Philosophe Cynique; & il fallut boire la
 raillerie, de peur de l'accroistre en se deffendant,
 & de se faire mocquer de soy. Cependant, ce-
 la augmentoit la beauté du spectacle, de voir un
 Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe,
 porter entre ses bras un petit Chien qui passoit
 la teste par l'ouverture de son manteau, & s'a-
 musoit à lescher sa barbe où il estoit resté peut-
 estre quelque goutte de sauce du soir précédent.
 On dit qu'il pissait même quelquefois sur luy,
 & que la pauvre beste fit ses petits dans son man-
 teau. Voilà les affronts que les gens de Lettres
 sont contrainsts d'endurer chez les Grands, où
 l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir.
 J'en ay veu un qu'on obligea de déclamer en
 pleine table pour divertir la compagnie, & l'on
 le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, *Il a esgard*
 mais au vin; toutefois, pour le consoler en *à la can-*
 quelque sorte, on luy donna cinquante francs. *stume an-*
 Que si le maistre de la maison se mesle d'écrire *cienne des*
 en Prose ou en Vers, ce vous est un nouveau *Horloges*
 supplice. Car il ne manquera pas de vous lire *d'eau,*
 ses Ouvrages, même pendant le repas, & il les *dont on se*
 faudra admirer quand ils seroient pleins de solé- *servoit dans*
 cismes, & prendre ses fautes pour des figures de *le Barreau.*
 Rhétorique; si l'on ne veut courir la fortune des
 Courtisans de Denys le Tyran, qu'il envoyoit
 aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas assez *C'estoit*
 à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, *comme les*
 ou pour des traistres. D'autres veulent passer *Galeas*
 pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hya- *parmy*
 cinthes, quand ils seroient les plus desagregables *nous.*
 du monde. Mais c'est bien pis quand les fem-
 mes sont les sçavantes, & veulent avoir des
 Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis
 qu'on les coëffe, ou qu'elles disent. Car s'il

arrive alors quelque Poulet de leur Galant, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de doctrine, tandis que Madame fait une Lettre d'amour. Que si elles vous font quelque misérable présent aux Estrennes, il faudra pour action de grâces leur faire un Panégyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'Antiquité. Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoyqu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y aient rien contribué, & leur faire quelque présent, encore ne seront-ils pas contents. Ajoutez à cela, que pour estre payé de ses appointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier, ou à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur, ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apotiquaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'envie & à la médisance; car comme le maître commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque récompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre, & pour vous faire chasser même en plein minuit; & alors, de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que

vous

vous sçaviez ; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ny d'employ , ny de fortune : joint que vous estes déjà sur l'âge , & ressemblez à ces vieux Chevaux usez de travail , dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celui qui vous a chassé , vous imputera quelque crime pour se justifier , fust-ce celui de Magie ; & on le croira aisément , pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la plupart ne pouvant se rendre recommandables par de bonnes qualitez , font semblant , pour se faire estimer , d'avoir quelques secrets défendus , & l'on croit facilement les mesmes défauts de ceux qui ont la mesme flaterie , & la mesme lascheté. Ajoutez à cela , que le maistre de la maison a interest de vous perdre , de peur que vous ne révéliez les secrets de sa famille , comme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste-donc de tous vos travaux que la Gourmandise , qui est un monstre insatiable , qui à la fin vous dévorera lorsque vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie , à l'exemple de Cébes , je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle , ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité ; mais à leur défaut , je tascheray de m'en acquitter. Figure-toy la Fortune sur un Trône élevé , environné de Rochers & de précipices , & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter , tant ils sont éblouis de son éclat & de ses lumieres. L'Esperance richement parée se présente à eux pour guide , ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude ; & derriere elle , le Travail & la Peine , qui les exercent rudement , & après les avoir bien tourmentez , les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas , nuds , honteux & dépouillez , tenant d'une main un licou , & de l'autre couvrant leur honte , suivis du Répentir qui les livre au désespoir ; &

c'est

c'est la fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux : Considere si tu veux suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire, pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage qui dit : *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mesmes.*



DE'FENSE DU DISCOURS

P R E C E D E N T.

C'est une Apologie pour soy-mesme; sur ce qu'ayant pris la Charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelque'autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-temps que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m'imagine-que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme : Quoy ! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaines à cause qu'elles estoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voilà à peu près ce que tu-as dit; à quoy tu ajousteras peut-estre un conseil d'amy. *Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-*

Tu sçais, me diras-tu: J'ay | cela est embroüillé, & je
rejette plus bas quelques | marqueray ensuite sa vieil-
paroles qui sont icy; car | lesse.

temps

temps , & estimé de tous ceux qui l'ont veu , & particulièrement des personnes doctes. Car , outre qu'il est bien écrit , il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession , & contient des préceptes tres-salutaires pour empêcher les Gens de Lettres de tomber en un endroit assez glissant , & dans un piège capable d'attrapper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme , songe à supprimer de bonne heure ton Ouvrage , & prie Mercure de donner , s'il se peut , à boire de l'eau du Fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï ; de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon , d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car , pour te dire la verité , je ne voy point de couleur pour te défendre , & je te trouve bien empêché de répondre à ceux qui diront , Que tu parles comme un Cesar , mais que tu n'agis pas de mesme , & que tu n'es libre qu'en paroles , mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira , que ce n'est pas ton Ouvrage que tu as lû , & que tu t'es paré des plumes d'autrui , comme la Corneille d'Esopé ; ou que tu as fait comme ce Législateur des Crotoniates , qui après avoir fait des Loix sanglantes contre l'adultere , fut trouvé couché avec sa belle-sœur , & se lança hardiment dans le feu , quoyqu'on voulust changer son supplice en un exil , & qu'il eust l'amour pour excuse , qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi , après avoir décrié les services des Grands , tu y entres en ta vieillesse , & es d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie : *Je bais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme* , & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des Dieux & des Heros , & ne sont

*Bellérophon
porta les
Lettres qui
contenoient
qu'on le fist
mourir.*

Salusbo.

pour-

pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec applaudissement au son de la Flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jetta. Ainsi, ayant voulu faire le Législateur, & donner des Loix aux plus Grands-hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois gousté la Philosophie que du bout des lèvres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de servir: *Semblable à ce Charlatan*, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voilà à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; sinon, je te supplieray, comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? Rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, je nieray que ce soit pour la récompense que je me sois mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que

Semblable à ce Charlatan : d'effet maintenant, parce
 Il y a icy un exemple d'E- que cela n'est pas assez
 schinés contre Timarque; connu.
 mais cela ne seroit plus

de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy , & de dire , avec la Médée d'Euripide , Que je voy bien que je fais mal , mais que j'y suis contraint par la pauvreté , dont les éguillons sont si poignans que Theognis pardonne à celui qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voilà , à mon avis , ce qu'on peut dire en ma faveur : Mais ne crains pas que j'emploie de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne fera jamais si grande dans Argos , qu'on y soit contraint d'aller cultiver les Déserts de l'Arabie ; ni moy si mauvais Orateur , que d'avoir recours à une si lasche défense. Prenons-donc une autre route , & considérons ensemble , s'il n'y a point quelque différence entre *le service des Grands & celuy du Prince*. Certes , ces choses sont aussi éloignées que le Ciel l'est de la Terre : Car encore qu'il y ait par tout du service & de la récompense , la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage , l'autre un commandement honorable , que l'on ne peut condamner , sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces , aussi-bien que les Generaux d'Armee , qui reçoivent comme moy des appointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses , sous prétexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer : ni mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles ; autrement on en viendrait jusques à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur , comme je diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les Gens de Lettres ; car encore qu'ils soient aux Grands , comme nous sommes aux Princes , & réputez de leur maison , comme nous de celle de l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gou-

Le service des Grands & celuy du Prince : Le reste est déjà dit.

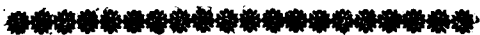
verne-

vernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province en composant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-considerables. Ajoutez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car, sans parler des Tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Pais? Ajoutez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs. font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme, sans estre un inutile faix de

de la terre , comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie , & où je puis dire que j'avois acquis quelque réputation. Et veritablement , je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus célèbres Rhéteurs , & recevois de grandes récompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations , pour me justifier auprès de toy , à cause de l'estime que je fais de ton mérite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira; c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point , comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un Traité , sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un , & avoit dit le matin ce qu'on a coustume de dire le soir , comme qui diroit, bon soir ou Adieu , pour bon jour , ou Dieu vous gard : Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allégations , qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs , & qui n'ont point de rapport à nostre façon.





HERMOTIME, OU DES SECTES.*

il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre, que toute leur félicité n'est qu'une chimère, & que personne n'y est parvenu.

DIALOGUE.

LYCINUS, ET HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aller si viste Hermotime, avec ton Livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe ; car tu remuës les lèvres & fais des gestes de la main, comme si tu récitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse, ou quelque argument captieux, pour n'estre pas même inutile pendant le chemin, & faire toujours quelque progrès dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la félicité de l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix, Hermotime ; mais tu ne dois pas, à mon avis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, &

* *Hermotime, ou des Sectes :* éclaircir. Je n'ay rien pourtant osté du raisonnement, J'ay donné jour à ce qui estoit trop embrouillé dans au contraire, j'y ay ajousté, ce Dialogue par la multitude si bien que je puis dire que de comparaisons & des ce Dialogue est pour le exemples, qui obscurcissent moins aussi fort icy que soient ce qu'ils devoient chez l'Auteur.

par la peine que tu prens depuis vingt ans, à fréquenter les Ecoles, & à transcrire des Lecons, toujours courbé sur un Livre avec un visage passé & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car je croy que tu ne rêves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but; si tu n'y es déjà arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez fué & travaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouvrage: si bien qu'on peut dire que tu es déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, je n'avance gueres, parce que la montée est rude, & difficile, & que je n'ay personne qui me tienne de la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maistre n'est il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Jupiter; car il y a longtemps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy, je l'aurois déjà atteint; mais comme je veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene vers le bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriver? Sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerve?

HERMOTIME. Tu prends un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ! à la première Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le Roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns sont demeurés au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassés aussi-tôt : Quelques-uns étant montés jusqu'au milieu, sont retombés en bas par leur pesanteur naturelle. Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultés qui se rencontrent dans une si longue carrière, jouissent après d'une souveraine Beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevés au-dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermotime, comme tu nous ravales ! tu nous fais plus petits que des Pygmées : Il semble que tu triomphes déjà dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plust à Dieu que je fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aspire ; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne sçaurois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela ?

HER-

HERMOTIME. Non , mais peut-être que dans vingt ans.....

LYCINUS, Vingt ans ! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy ; mais as-tu lettres de vivre jusques-là , déjà vieux & cassé comme tu es ? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle ? ou si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe , pour t'assurer que tu arriveras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence , de prendre tant de peine , & de hazarder son repos sur un peut-être.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela , & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la félicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose , pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là , veu que tu n'y as jamais esté ?

HERMOTIME. Je croy mon Maître , qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? La Beatitude est-ce un trésor , ou quelque chose de semblable ?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus , & biens indignes d'un Philosophe !

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc , si ce n'est la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'est la Force , la Justice , la Sagesse , la Temperance ; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses , les honneurs , & les plaisirs , il s'en faut dépouiller , comme fit Hercule sur le Mont Oeta de sa dépouille mortelle , n'emportant avec soy que la parcelle de la Divinité , toute pure & sans mélange , après avoir esté purifiée par le feu. Ainsi , épuré par la Philosophie , & dépouillé de tout ce qu'on avoit de terrestre , on monte dans le Ciel de la Vertu ,

pour y jouir d'une félicité éternelle, sans se soucier des choses du monde, non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINUS. Par Hercule Getéen, Hermotime, tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils jamais du sommet où elle habite, pour converser icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujours perchez là-haut, sans se soucier du reste?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont affranchis de la tyrannie des passions.

LYCINUS. S'il m'estoit permis de dire la verité: Mais je ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces grands Hommes.

HERMOTIME. Pourquoi? Dy hardiment ce qu'il t'en semble?

LYCINUS. Avec toute ta permission, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, je t'ay laissé dire: Mais lors que tu as dit, que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? Je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux: Veux-tu que je le nomme?

HERMOTIME. Pourquoi non?

LYCINUS. C'est ton maître qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

Ly-

LYCINUS. Lui-même : Pour ne l'avoir pas payé à point nommé , il l'a pris au collet , & l'a traîné en Justice ; & si on ne luy eust ôté des mains ce pauvre garçon , je croy qu'il luy eust arraché le nez , tant il estoit en colere.

HERMOTIME. *Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi ?*

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé , est-il d'un homme consommé dans la Vertu , & qui a dépoüillé sur le Mont Oeta tout ce qu'il avoit de terrestre , d'en venir à cette extrémité ?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans , à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là-haut , pour jouir ensemble de la Beatitude ?

HERMOTIME. Adieu , Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus-long-temps ; il faut que je me haste , de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure , il y a congé aujourd'huy , si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela ?

LYCINUS. C'est que ton Philosophe fit hier *Euclate.* la débauché chez un de ses amis , qui celebroit le jour de la naissance de sa fille , & après avoir bien bu & philosophé , il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydème , qui soustenoit opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous ; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit , ce qui luy fit mal à la teste , outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour , après avoir serré les viandes , qu'il avoit données à garder à son valet , qui estoit derriere luy à table , & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & rêver , après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a

Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi ? Je ne dis que ce qui est essentiel , pour abreger

ce Dialogue qui n'est que trop long.

remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maître , quoique ce n'ait pas esté , comme l'on dit , sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre , & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons , il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison , & luy a fait un grand abreuvoir à mouche , & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voilà comme il faut traiter les opiniastrés,

LYCINUS. Il est vray : Car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions , & principalement ayant un si grand verre à la main ? Mais puis que tu es de loisir , Hermotime , je te conjure de me dire qui t'a meü d'embrasser la Philosophie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant ?

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois , Lycinus , tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans , qui est à peu près celuy que tu as,

LYCINUS. Il est vray : Si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultés ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? Dés à présent , si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure , dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la vertu , ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

Ly-

LYCINUS. Et disent-elles toutes la même chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Vérité ce me semble est une ?

HERMOTIME. Il est vrai.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver , & pour découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer. *Apollon t'a-t-il servi de guide* comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coutume de répondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation , ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu es maintenant , sage à demy , ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors , c'est-à-dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la vérité qui est si cachée ? Enseignemoy ton secret , afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix , comme on fait dans les Elections , pour sçavoir qui en avoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & avarés ; les Platon-

Apollon t'a-t-il servi de guide ? J'ay transporté cela de plus bas , & j'ay mis au lieu une chose qui estoit icy ; mais j'en ay osté l'explication , parce qu'il n'en estoit pas besoin.

ciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens superstitieux ; les Cyniques sales & effrontez : Il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masle & solide , & qui soient seuls sages , riches , justes , & tout ce qu'il leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux , ou eux-mêmes ; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leur propre cause ?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui ? les Peripateticiens , les Platoniciens , & les autres Philosophes ?

HERMOTIME. Non ; mais le peuple.

LYCINUS. Prends garde que tu ne me trompes , & ne me veuilles pas enseigner la verité ; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point pris pour Juge , mais moy-mesme ; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens , tant en leur habit qu'en leur contenance , j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil , leur opiniastreté , leur avarice ; & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement , & de porter les cheveux courts , & la barbe longue ? Veux-tu que nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse , & que si l'on n'est comme eux rêveur , & mélancolique , on ne soit pas raisonnable ? Tu dis cela , sans doute , pour m'éprouver , & pour voir si je seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi ?

LYCINUS. Parce que ce sont les statues qu'on juge par l'exterieur , & selon les diverses manieres , on reconnoist celles de Myrôn , d'Alcamène , ou de Phidias ; mais s'il falloit juger des Philosophes par là , que feroit un pauvre
aveu-

aveugle qui ne connoist rien à la mine ?

HERMOTIME. Nous n'avons pas à faire à des aveugles.

LYCINUS. Non; mais il est question de trouver une marque certaine & indubitable, qui soit commune à tous, & par où l'on puisse discerner le prétexte & l'apparence, d'avec la vérité. Toutefois puis que tu le veux, Que les aveugles soient exclus de la Philosophie, quoique cela leur deust servir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourront-ils juger de *l'interieur par la mine*? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent, que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur Art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres; mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en aveugle; tu vois bien plus clair que lui, & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; J'ay choisi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas com-

L'interieur par la mine: Il y a une période au Grec, que j'ay rejetée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

muniquer ton secret pour m'empescher de périr comme les autres ?

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'est pas cela , mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois , puis que tu dissimules , & que tu m'envies ce bonheur , de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy ; je tascheray de trouver tout seul la verité , & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qu'il me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content ; car ce sera , sans doute , quelque chose digne d'estre sceû.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy , si mon invention est un peu grossiere , puis que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit une Ville dont les Habitans sont parfaitement heureux , & comme ton maistre , doüez de force , de justice , de sagesse , de temperance , en un mot , semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là-dedans ni haine , ni envie , nie rancune , ni violence : rien que douceur , qu'amitié , que concorde , qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes , en est banny ; l'orgueil , l'ambition , l'avarice , qui sont les pestes de la societé humaine ; de sorte qu'on y mene une vie heureuse & tranquille , dans l'égalité , la liberté , l'équité , & les autres vertus qui font la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien , Lycinus , tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre Citoyen d'une si divine République , sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir , ni perdre courage pour la longueur du chemin , pourveu qu'on en puisse venir à bout.

LYCINUS. Par Jupiter , Hermotime , ce doit estre là le but de tous nos desseins , pour lequel il faut négliger tous les autres , & ne se soucier ni de femmes , ni d'enfans , ni de patrie ;
mais

mais effayer par un genereux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay oüï autrefois un vieillard discourir de cette contrée, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont je ne suis pas à me repentir; car je ferois déjà pour le moins aux fauxbourgs. Il disoit entr'autres choses, s'il m'en souvient bien, que tous les Habitans de cette Ville estoient estrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du pais; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fust adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere; car si-tost qu'on est arrivé, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le même desir, Hermotime, & il n'y a rien que je ne fisse pour cela; mais comme elle est invisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hesiodé, on a besoin d'un bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui promettent d'y mener; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'ombre; les autres par des Deserts & des Rochers, où vous estes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie néanmoins, que son chemin est le meilleur & qu'il mene droit à la felicité; quoyqu'ils aboutissent à des lieux differens: Et quelque route que vous teniez, vous trou-

trouvez toujours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, disant, que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine, que cette multitude & cette diversité de chemins, car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui ? mon amy, & par quel endroit ? Les guides sont aussi incertains que les voyes ; car celuy qui suit Platon, dit, que le sien est le meilleur ; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme, tu en diras autant des Stoïques ; chacun loué celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part ; mais si c'est à la Ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point, & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athènes, ils me meneront en Babylo-ne. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit, ou de bonheur, pour bien adresser ; & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'aventure, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nostre felicité : outre-qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin ; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus assurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriver à Corinthe.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la vérité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le voitre,

Pla-

Platon & Pythagore n'auroient-ils pas sujet de me dire, que t'avons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? Que leur répondray-je, à ton avis? Serrace assez de dire, J'ay creu Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cet Hermotime, & ne sçavent qui il est; mais qu'il ne falloit pas ainsi ajoûter foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien, ni condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine. Que les Législateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer sur leur differend; & quand on ne le fait pas, la Sentence est nulle, il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils, n'estant jamais sorty de son pais, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'assurer ce qu'il ne sçait point? Prends donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir éprouvé les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes sans estre jamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. *Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques*, je n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la regle du bien apprend à connoître le mal, & au mesme temps que mon Docteur me disoit son opinion, il me refutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront: Tu as un estrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux

Mais pour avoir suivy, &c. | long discours, outre qu'il
Je fais dire cela à Hermoti- | luy vient mieux qu'à Lyci-
me pour rompre un trop | nus.

nos opinions que nous-mêmes. *Si quelqu'un voyoit un Athlete* s'exercer tout seul avant le combat, & donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas, que pour remporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy ? Voilà ce que diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajousterá peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors il alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé long-temps un défaut où il eust pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois, que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathématiciens diroient le contraire ?

LICINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime ; car tu confonds des choses qui n'ont point de rapport, & compare ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutast que

Si quelqu'un voyoit un Athlete : Il y a icy un exemple des Aréopagites qui jugeoient de nuit & non pas de jour, pour avoir égard aux choses, & non pas aux

personnes ; & d'autres encore que j'ay retranché, parce que cela estroit trop long ; outre que celuy des Aréopagites est allegué ailleurs.

deux

deux fois deux fussent quatre ? au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des Principes. Prends donc garde que tu n'argumentes mal ; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prends pas bien ce que je dis : Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple ; & qu'on ait perdu quelque Vaisseau sacré , les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouve sur le premier ? je croy que non. Ainsi , il n'est pas besoin de chercher ailleurs , ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement , deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple , mais plusieurs : si bien qu'il n'est pas nécessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs , il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise ; car tous les Prêtres du Temple n'en sont pas d'accord. Il ne s'accordent pas seulement de la matiere , les uns disent qu'elle est d'or ; les autres d'argent ou de cuivre ; c'est pourquoy il est nécessaire de les fouiller tous pour le sçavoir ; & quand on auroit trouvé quelque piece sur le premier ; il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres , parce qu'on ne sçait pas assurément si c'est celle-là qu'on a perdue , & que le Vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté , c'est que tous ont quelque chose de divers prix ; Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple : As-tu jamais assisté aux Jeux de la Grece ?

HERMOTIME. Oüy , & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques , j'estois à la gauche des Juges , pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour

apparier les combattans ?

HERMOTIME. Autrefois quand Hercule y présidoit , on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit , mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne , dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève , où il y a écrit un A , ou un B , ou quelque autre lettre semblable , & toujours deux de chacune. Alors , les champions s'avancent l'un après l'autre , & font leur priere à Jupiter , puis mettent la main dans l'urne ; mais le Heraut estendant sa main les empêche de lire , jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Juges , ou quelque autre , car il ne m'en souvient pas bien , prend la balote de chacun , & apparie ceux qui ont les lettres semblables : Que si le nombre des Athletes est impair , celui qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur , qui n'est pas un petit avantage , parce qu'il vient tout frais au combat , contre un qui est déjà lassé.

Quand le nombre des Combattans est pair.

LYCINUS. *Arreste* : Voilà ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoître celui qui a la lettre unique , que l'on n'ait vu toutes les autres ? Pour reprendre donc tous nos exemples ; comme on ne peut deviner celui qui doit combattre le dernier , ou qui a dérobé le Vase ; ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous : On ne peut connoître quelle est la meilleure de toutes les Sectes , sans les avoir toutes épluchées ; puisque si l'on en a oublié quelque-une , ce sera peut-estre celle-là qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes , il faut les avoir tous vus ; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

Arreste. L'Auteur s'étend | chose trop claire , ce qui icy hors de propos en une | ne fait que l'embrouïller.

L'Y-

LYCINUS. Et fais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car si cela estoit , tu nous délivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc , Hermotime , perdrons-nous pour cela courage , ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait , de tout voir & examiner ? Si ce n'est que ce que nous avons dit y répugne , que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un Vaisseau , il faut , en dépit qu'on en ait , suivre sa route , & qu'on n'arrive nulle part , quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit , comme à Thésée , le fil d'Ariadne , pour nous démêler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cet Ancien , de demeurer sur la défiance , sans ajouter foy à tout ce qu'on dit ; & comme un bon Juge , donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? *Sera-ce assez de dix ans , sans y comprendre les cinq années du silence ?* mais il en faudra donner autant à Platon , à Aristote , à Diogène , à Pyrrhon & à Epicure ; sans parler des Stoïques , puis que tu as tantost dit , qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop , il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes , qui ont plus de

Sera-ce assez de dix ans ? le mesme effet , qui est de
Il suffit de mettre ce nombre , parce qu'il est plus
vraysemblable , & qu'il fait
montrer que la vie de l'homme ne suffiroit pas.

quatre-vingts ans , qui publient tout haut qu'ils ne sont que des novices. Si tu n'en veux croire Socrate , qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir , mais de ne sçavoir rien. Cependant , cela fait cent ans , en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nostre maxime ; de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées ? Car si nous faisons autrement , nous marcherons en ténèbres , & broncherons à chaque pas prenant la premiere chose qui se présentera , pour la verité , faute de la bien connoître ; & quand nous l'aurons rencontrée , nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle , parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine , Lycinus , & je croy que je suis fort aujourd'huy de chez moy à la maleheure ; veu que je pensois estre déjà bien-avant dans la recherche de la Verité , & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre , mais à ceux qui t'ont mis au monde , ou plustost à la Nature , qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux , ni une assez longue vie pour la découvrir. Je te diray seulement qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement , ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy , pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aimois une statue , & que je t'eusse fait voir que tu n'en sçaurois jouir , faudroit-il pour cela me prendre à partie , au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé !

HERMOTIME. Que ferons-nous donc , renoncerons-nous à la Philosophie ?

Ly-

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire , il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes , avant que de s'embarquer en pas une , de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre , puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux , & qui se déchirent les uns les autres , ou par malice , ou par envie , ou par ignorance. Mais si cela est , tu-es donc le seul qui ait découvert la vérité ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela , mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire , ce me semble , qu'encore qu'il fust nécessaire d'examiner toutes les Sectes , pour sçavoir quelle est la meilleure , il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puisque , comme dit le Proverbe , on peut juger par un échantillon de toute la pièce , comme Phidias jugea de la grandeur du Lion à voir sa griffe. Ainsi , en courant les principaux dogmes de chaque Secte , ce qu'on peut faire en peu d'heures , on verroit bien à peu près ceux qui ont raison , sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire , qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout , mais non pas du tout par une partie ; & ton exemple ne conclud rien ; Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du Lion par sa griffe , s'il n'eust jamais veu de Lion , comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui elle est , si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi , tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste , où consiste la felicité des Stoïques , que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs senti-

mens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves; ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin, à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraie, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux je te donneray une invention plus facile & de moindre dépense, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule: mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les Cabarets de la Ville; mais quand ils en trouvent un bon, ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes: Qui empesche de faire la mesme chose dans la Philosophie?

LYCINUS. Que tu es glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échappes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport, & que l'un est un Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. *Je ne vois pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes, comme les Cabaretiers, altèrent & broüillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Prends garde que la Philosophie ne soit plus-tost comme un doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter; mais*

le ne voy pas, &c. L'Auteur s'estend encore icy trop au long, qui est le vice ge-

neral de Lucien dans ce Dialogue.

qui





qui emporte ceux qui en veulent trop prendre , parce que la raison humaine est un abyfme , où l'on fe perd , quand on le veut fonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces chofes , il ne falluft pas tant d'années , il faudroit toujours pour cela un jugement tres-exquis , que peu de gens ont ; parce que les chofes font tellement brouillées & confufes , qu'on prend fouvent le menfonge pour la verité , à caufe qu'il luy refsemble. D'ailleurs , *s'il faut arriver à la felicité par la connoiffance* , voilà premièrement tous les enfans qui en font bannis , puis toutes les femmes , qui font plus de la moitié du monde ; car la façon dont elles fe gouvernent , occupées après les foins du ménage , ne leur permet pas de pénétrer dans ces myfteres. Il en faudroit encore bannir tous les Villageois & tous les Artifans , qui ne font pas capables d'une fi haute recherche ; fans parler d'une infinité de peuples , qui n'ont aucune connoiffance des Lettres ni de la Philofophie. Il ne refteroit donc que fort peu de gens , encore ceux-là ne font-ils jamais bien d'accord. Cependant , la felicité humaine doit être une chofe facile à obtenir , & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela , que les plus habiles fe trompent à toute heure dans la recherche de la Verité , femblables à des pefcheurs , qui après avoir jeté leur filet , fentant quelque chofe de pefant , penfent avoir pris bien du poiffon , & trouvent que ce ne font que des pierres. Je dis davantage , qu'après avoir couru toutes les Sectes , on ne peut fçavoir encore fi la Verité n'eft point quelqu'autre chofe que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un , par exemple , prenoit vingt jettons dans fa main ; & donnoit à de-

<i>S'il faut arriver à la felicité par la connoiffance.</i> J'a joute tout ce raifonnement ,	pour fuppléer en quelque forte aux chofes que j'ay retranchées.

viner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte: De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celui-cy dans le Sçavoir; celui-là dans les Honneurs ou les Richesses: ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela; Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée?

HERMOTIME. Tu veux-donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'avoir?

LYCINUS. C'est une consequence neccessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'estudier en Philosophie?

LYCINUS. Il le semble? Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent: Après, qu'il faut un jugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur une table, quel'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme une giroïette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut
pour

pour luy ajoufter foy, estre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut estre auffi habile que luy ; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'inſiny. D'ailleurs, toutes les démonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines, ni évidentes, & prouvent ſouvent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encore plus ; ſi-bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond, on ſe retrouve toujours au lieu d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay priſe juſqu'à cette heure eſt inutile ?

LYCINUS. J'en ſuis bien faſché, mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit ſervir de conſolation ; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au-deſſus de leur portée. Tu fais-donc comme un homme qui ſe plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un ſonge agreable. Car lors que les Philoſophes ſe promettent des montagnes d'or, & qu'ils ſont les Rois & les Dieux ſur le papier ; ſi leur valet leur vient demander quelque choſe des neceſſitez de la vie, ils ſe mettent en colere, comme ſi on les tiroit du Ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantôt, n'eſt gueres differente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions Poétiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuſe de Jaſon, ſans l'avoir veû, tu t'eſ paſſionné pour une choſe que tu ne connoiſſois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cauſe de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui ſe l'eſt imaginé, a eſté aſſez adroit pour le perſuader aux autres ; & perſonne ne s'eſt aviſé de tourner la teſte, pour voir ſ'il eſtoit dans le chemin, mais il a ſuivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé : outre

que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses, comme si nous avions accordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concludroit ensuite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir basti sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contraints de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni decouvrir l'imposture; & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupent toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils avoient leurs fautes, ils ne feroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avouer, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la deguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup. Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, roy de ses passions; mais nous l'apprenons mieux, *si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu.* En connois-tu de la-

Si nous pouvons trouver quel- | n'est point necessaire de ré-
qu'un qui y soit parvenu. Il | peter ce qui est dit d'abord
 forte?

HER-

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maître, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arrivez? Tu ne sçaurois dire qu'il suffit d'en approcher; car celui qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celui qui en est à cent lieues; mais il a seulement plus d'inquiétude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu lettres de vivre jusques-là, à l'âge où tu es? Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en jouiras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant tous jours à acquérir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est-à-dire, à vivre justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grands de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celui qui est le plus sçavant, est estimé le plus habile. Ainsi, quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos Ecoles, depuis le matin jusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après un fantosme, quoy que vous pensiez faire un choix fort utile? Dy-moy, je te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Pedant à la reserve de la science; aussi colere, aussi querelleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que je te
disc

dise à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses Ecoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit échu, son oncle prenant la parole: Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure, si n'ayant achetté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris: ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mismes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. Ensuite il a battu sa mere, qui l'avoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il a fait grand progrès; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous tel'avons donné: Cependant, j'aimerois mieux qu'il eust appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris un enfant qu'il a promis de rendre*, pourveu qu'on luy dise ce qu'il a résolu d'en faire: Que s'il est jour, il n'est pas nuit; & autres semblables fadaïses. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir; & croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy avoit servy de bride, & que s'il ne

Qu'un Crocodile a pris: C'est dit de Dieu, n'a que faire assez d'un exemple ou deux icy, & est vray.
de ces fadaïses; & ce qu'il

l'eust

l'eust apprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eust peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles envoient leurs enfans à l'Ecole, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal*: Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist interroger par un Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voilà ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que je te dise? Je suis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as desfillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fascheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le Renard des Fables, à celuy qui s'amusoit à compter les vagues; & qui s'estoit mépris au compte: Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à compter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé une infinité de semblables avant qu'il se mist à compter, Contente-toy donc désormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au-dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particulière que j'aye contre les Stoïques; au contraire j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus réglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & pleut à Dieu que je pusse oublier tout ce que j'en ay appris.

Je

Je prendrois volontiers pour cela de l'Elleboré comme fit Chrysipe, quoyque pour un différent sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé; il me semble que tu m'es apparu *comme les Etoiles de Castor & de Pollux*, pendant la tempeste. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échappez du naufrage; je fuiray à l'avenir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.



HERODOTE, OU AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

Q'On feroit heureux de pouvoir imiter Herodote, je ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit un trop grand souhait; mais ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa langue Ionique, ou enfin, en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son País, peut estre imité aisément. Car après avoir délibéré en soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il creût qu'il seroit trop long de courir par toutes les Villes, & se présentant aux Jeux Olympiques où toute la Grèce estoit assemblée, il récita son Histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses Livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des Jeux, & l'on croit par tout, lors qu'il passoit: Voilà celui qui a si dignement chanté

<i>Comme les Etoiles de Castor & de Pollux: Je ne suy pas la comparaison de mon Au-</i>	<i>teur, parce que celle-cy s'a-</i> <i>juste mieux.</i>

nos victoires, & célébré les avantages que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice, il obtint l'approbation generale dans une seule assemblée; & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grèce pour Trompette de ses louanges. Son exemple fut *Prodicus*, suivy depuis par le Rhéteur Hippias, *Cens, A-* qui estoit *maximéus,* Grec, & ensuite par plusieurs autres, qui se *Chius, Po-* sont signalez de mesme par des Harangues pu- *lus, Agri-* bliques. Mais il n'est point besoin d'alleguer *geminus.* les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux Jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de réputation, que celui qui préfidoit aux Jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. *C'est une* *Chambre magnifique*, où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoyqu'elle baïsse les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours soûrians voltigent autour, dont les uns levent son voilé par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le présentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa Couronne, en la compagnie d'Éphession, qui tient un flambeau à la main, & qui s'appuye sur un beau garçon qui représente l'Hyménée. Voilà le principal dessein du tableau. A

Qui estoit de son Pays; ou
simplement Grec.

C'est une chambre magnifi-
que. J'ay déjà dit que

c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.

coûté sont d'autres petits Amours qui folâstrent avec ses Armes. Les uns portent sa Lance, tout courbez comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant ; les autres son Bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'ils menent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa Cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais elle sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voilà la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macédoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle

Philosophes,

Orateurs,

Historiens.

qui se trouve à des Jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece ; & n'est pas assemblée dans les Deserts de Pise sous des hutes & des cabanes, mais dans une Ville magnifique, où elle représente comme les Etats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité des Jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, je seray fort peu de chose ; mais en me considerant séparément, je mériteray peut-estre quelque estime.

Comparez à ces deux Heros. | dont il parle, qu'à des
J'ay trouvé plus à propos | Athlètes.
de rapporter cela à ceux |





ZEUXIS , OU ANTIOCHUS.

C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien , dont il y a déjà quelque chose dans le Traité qui est intitulé : Contre celui qui l'avoit appelé Prométhée.

Comme je me retirois l'autre jour , après vous avoir *lu mon Ouvrage* , plusieurs de ceux qui l'avoient ouï m'aborderent , & m'ayant salué fort civilement , me reconduisirent chez-moy , avec des louanges qui me faisoient rougir , & que j'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire , c'estoit la nouveauté de l'invention , dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché : Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flatter un estranger comme moy , de qui ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces louanges , quoyqu'elles me chatouillassent l'oreille , me laissoient néanmoins quelque regret , en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes Ouvrages que la nouveauté , comme on dit , qu'une Chanson , quelque mauvaise qu'elle soit , est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme , Quoy ! n'ay-je aucun avantage par-dessus les autres , que de ne pas suivre leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicatesse dans mes pensées ; de la vigueur dans mon expression ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours ? Voilà ce qui est digne de louange , & non pas la nouveauté , qui ne doit estre estimée que comme la bordure en un tableau. Je vous

Lu mon Ouvrage. Ce qu'il | à ses Dialogues , qu'à autre
dit icy , se rapporte mieux | chose.

veux conter, à ce propos, l'histoire de *Zeuxis*, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais taschoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché, c'est la Centaure, dont j'ay veu une copie à Athènes; car l'original fut emporté par Sylla, & périt sur Mer avec plusieurs autres raretez de la Grèce. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle me donna, a servy à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale estenduee par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & appuyée sur le coude. Elle allonge les pieds de derriere, & trouffe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche un peu sur le costé pour donner à teter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, qu'elle allaite avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre un faon de Lionne, qu'il a pris. *Quoyqu'il semble sourire*, il a néanmoins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu com-

Quoyqu'il semble sourire : Ce qui est icy est rejeté plus bas.

mo le père, l'autre plus doux & plus humain ; & tous deux regardent, en allaitant, le Lionceau, que leur pere élève par-dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte meslange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir sceu mesler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis apperçut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit de plus considerable, il l'osta en colère du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cet exemple à mon sujet, j'en veux encore rapporter un autre d'Antiochus Soter à la Bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se préparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner passage aux Chariots; il lascha si à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les Bataillons, pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les Chariots épouvantez, se renverserent sur leurs gens de pied; si bien que donnant là-dessus, on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macédoniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & pouissoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une Bataille, que vous devez plustost à la fortune qu'à vostre valeur? De sorte qu'il ne fit pénétrer pour trophée

*Theodotas
le Rhodi-
en.*

Comme ce Prince vit: Je | que ce qui servoit au sujet.
n'ay pris de cet exemple;

qu'un Elephant. Il feroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, est ce dont je faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoître parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans un Ouvrage ; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.



HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide, de ce qu'il s'adresse au plus grand Personnage du Pais pour avoir son approbation.

UN grand Joueur de Flûte demandoit un jour à son Maître, après avoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, luy dit-il, jouer aussi-bien de la Flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à acquérir ; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le Maître & le Disciple, Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de jouer devant tout le monde, il falloit tascher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applau-

Après avoir appris de luy | cela qui serve au raisonne-
tous les secrets de son Art. Je | ment que parce que le par-
change cecy en trois mots, | ticulier n'est pas de ce
tant parce qu'il n'y a que | temps-cy.

dit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque Profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoistre comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conseil; mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on revere d'autant plus, qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein; outre que je pense estre à vous en quelque sorte, puis que je suis d'une Ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs, tant publiques que parriculieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, ajoustez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerve: Aussi-bien, si je n'avois vostre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas, & *sans elle, je compte pour rien toute ma gloire.* C'est vous qui devez apprendre à la Posterité ce qu'elle doit croire de mes Ouvrages; & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la réputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

Sans elle, je compte, &c. | ment estoit la regle des
J'ay déjà dit que son juge- | autres.

LE SCYTHE , OU L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent ; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece , il s'adresse à ceux à qui il parle , pour avoir le suffrage public.

A Nacarsis n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes ; car Toxaris y avoit esté avant luy : mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale , ni de ceux qui portent des chapeaux , qui est parmi eux une marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes , parce qu'ils n'ont que deux Bœufs à leur Chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pais , mais il s'habituait à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros , pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de déifier , aussi-bien que les Scythes , qui dépêchent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes , la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en songe Toxaris , qui luy commandoit de dire aux Athéniens , que pour faire cesser la peste , il falloit arroser de vin l'entrée des maisons ; ce qu'on fit , & la peste cessa : Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air , ou que Toxaris , qui estoit sçavant dans la Medecine , eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde : Tant y a , que par forme de reconnoissance , on immole depuis , tous les ans , un Cheval blanc sur son Sepulchre , d'où cette femme le vit monter , car son nom fut reconnu par l'Epitaphe , quoyqu'à demy effacée. Mais on voyoit

C'est qu'ils luy sacrifioient tous les ans un homme.

voit un Scythe gravé sur la colonne , avec un Arc tendu en une main , & un Livre en l'autre , & le Livre & l'Arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps ; le reste a esté consumé par le temps. Ce Tombeau est assez près du Dypile à main gauche en allant à l'Academie , & n'est pas fort magnifique , mais du reste , ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes : Car on dit que ce Heros guérit encore de la fièvre , ce qui n'est pas estrange , après avoir guéry toute une Ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay allegué , Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes , & le rencontra un jour par la rue tout interdit , comme un estrange qui ne sçait pas les mœurs du païs , & n'en entend pas la langue ; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu , & se préparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre , tant à son habit , que parce que c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes ; si bien qu'il l'aborda , & luy demanda s'il n'estoit point Anacarsis ; ce qui le surprit tellement , qu'il laissa couler des larmes de joye , de trouver un homme de connoissance en un païs estrange. Il luy demanda donc son nom , ne le pouvant reconnoistre à cause de sa longue absence , outre qu'il estoit vestu à la Grecque , la barbe rase , & sans épée , & qu'à son discours & à sa façon , on l'eust pris pour un Athénien , tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé , Anacarsis s'enquit si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son païs & sa famille , pour se venir établir en Grece , où l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime ; & sur sa réponse , Sçache , luy dit-il , que je suis l'un de tes adorateurs , & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Province , où j'ay beaucoup souffert depuis ma venue , *servant de jouet*

Servant de jouet aux peuples enfans. Le reste est déjà exprimé.

aux petits enfans par la nouveauté de mon habit, sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, de m'apprendre les Loix & les Coustumes du Païs, & de me donner la connoissance des grands-hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi-bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost quitter la Grèce, après avoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoître: Je te donneray seulement un secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre Vieillard en cette Ville, qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du Païs; si bien que les Athéniens *l'ont choisi pour leur Législateur*, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux avoir sa connoissance, tu verras en luy toute la Grèce, puisque c'est comme un abrégé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacarsis, à me le faire connoître, & me mène de ce pas chez luy; mais je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger un estrangier comme toy; suy-moy, seulement, & viens faire preuve en sa personne de la courtoisie & de la generosité des Grecs. Mais le voilà tout à propos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. *Reçoy ce présent de ma main*, Solon: Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon Païs, qui l'a quitté pour te venir voir, & pour apprendre de toy les Loix & les Coustumes de la Grèce. Si je te connois bien, tu ne tromperas point

L'ont choisi pour Législateur:
Ces louanges sont touchées
ensuite,

Reçoy ce présent de ma main.
Je touche plus bas qu'il
cherche un amy,

son

son attente ni la mienne , & d'un honneste Scythe , tu en feras un honneste Athénien. Sçache , Anacarsis , que tu-as en Solon Athènes & toute la Grèce , & que si tu peux obtenir son amitié ; tu ne feras plus estrange , mais connu & chéri de tout le monde , tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta Patrie , & si tu cherches un amy , comme tu dis , tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein ; car c'est un modèle de vertu , & l'image vivante de la Philosophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand trésor , & ne te plains plus de la fortune , ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce présent plust à Solon , & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans une parfaite intelligence , & qu'il apprit à Anacarsis tout ce qu'il scavoit , & luy donna la connoissance des plus grands Personnages de la Grèce. D'autre costé , Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment , tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu ; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit , & se rendit tres-illustre , chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon , il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres , & fait Citoyen d'Athènes , si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son País , comme je croy , qu'après la mort de Solon. Maintenant , pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie , pour venir en Macédoine avec Toxaris & Solon , c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy , & ne croyez pas que je le dise par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes , & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que je me veux comparer à Anacarsis ;

mais en ce que je me trouvay tout surpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la Ville, que de la multitude & de la splendeur de ses Habitans; de mesme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoistre par quelque Ouvrage; puis que je ne pouvois mieux faire paroistre mon esprit qu'en celieu, & que je m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & pour implorer leur protection: je ne trouvay pas seulement un Toxaris, mais plusieurs, qui après m'avoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette Ville estoit remplie, ajousterent, qu'il y en avoit deux principaux, tant en noblesse qu'en crédit, qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec *les plus grands Personnages de la Grèce*, & estoient également chéris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est pas besoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire, quel'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitiment à Solon, à Periclès ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade; puis qu'il a comme luy les façons aimables & attrayantes, sans parler des avantages de sa bonne mine. Toute la difference, qu'il y a, c'est que la Grèce se repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les jours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son País, & les delices de tout le monde. Si-tost qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration; si-bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'atteste les Dieux que voilà quel estoit le sentiment general; mais je

Les plus grands Personnages | *Dix d'Athènes, qui estoient*
de la Grèce; Le Grec dit, les | *des Orateurs illustres.*

n'ay

n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'avoir reconnu moy-mesme, & je trouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puis que leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempeste, comme les Etoilles de Castor & de Pollux, si favorables aux Nautoniers.

Fin du premier Tome.





LUCIEN.

TOME SECOND.

COMMENT IL FAUT
ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.



O *N* dit que sous le regne de Lyfima-
chus les habitans de la ville d'Abdere
furent tourmentez d'une fièvre chau-
de tres-violente , qui finissoit le sep-
tième jour par une perte de sang ou
une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étran-
ge , c'est que tous ceux qui en estoient atteints
recitoient des Tragedies , & particulièrement
l'Andromede d'Euripide , d'un air grave & d'un
ton lugubre , & toute la ville estoit pleine de
ces Comediens faits à la haste , qui tout hâves
& défigurez , s'écrioient : *O Amour , Tyran des
Dieux & des hommes !* & jouïoient le reste du
rôle de Persée fort mélancoliquement ; ce qui
dura jusqu'à la venuë de l'Hiver , qu'un grand
froid emporta toute cette frenésie. Ce mal ve-
noit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit

*Comment il faut écrire l'His-
toire: comme c'est icy une
piece de doctrine , j'ay a-
jouté ou expliqué en divers*

*endroits , ce que je cro-
yois qui y manquoit.*

*On dit , je mettray plus
bas , mon cher Philon.*

en

en grande vogue en ce temps-là , avoit jotié cette Tragedie avec applaudissement , dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté ; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au lit , & le contrefaisoient le lendemain , ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux Esprits , qui depuis la défaite d'Armenie , & les victoires remportées ensuite sur les Barbares , ne se peuvent tenir , non pas de jouir des Tragedies , car il ne seroit pas desagréable d'ouïr reciter de beaux vers , mais d'écrire l'Histoire , & l'on ne voit plus que des Xenophons , des Herodotes & des Thucydides ; ce qui justifie le dire de cet Ancien , *Que la guerre est mere de tout* , puisqu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de Diogène , qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez , les uns à reparer leurs bresches , les autres à nettoyer leurs armes , s'amusoit à rouler son tonneau pour n'estre pas le seul oisif dans une ville si occupée : J'ay pris la plume , afin de ne pas faire dans la Comedie un personnage muet , ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire , je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché sous les ondes , qui brisast mon fresse vaisseau. Je veux seulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains ; quoyque la plupart ne croient pas en avoir besoin , & se figurent qu'il n'y a qu'à sçavoir s'expliquer passablement pour devenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire , mon cher Philon , & qu'il n'y a guere de chose plus difficile , si l'on veut travailler , comme dit Thucydide , pour l'Eternité. Je sçay bien que je ne feray pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouvrages , avec les acclamations accoutumées ; mais cela leur

*Il vouloit
dire la dis-
corde des
Elements.*

leur pourra servir une autre fois à décrire les guerres étrangères ; puisqu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain , il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir instruction , je ne m'en soucieray pas beaucoup ; & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude , le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit éviter ; je commenceray par ceux-cy , sans m'étendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit , *et qui concernent l'ordre , la pensée et l'expression* ; mais je me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement , quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs , lorsqu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées , ils s'étendent dans le blâme ou la louange des Chefs , & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Histoire ; sans considérer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre , comme le ciel l'est de la terre ? Celui qui loue n'a autre but que de réjouir , & ne se soucie pas de le faire au préjudice de la vérité ; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire , & fait d'une vérité une fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poésie qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poète , dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste , & ne peut employer les ornemens de la Poésie , non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane ; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le secours des fictions , & n'a pas les figures & les mouvemens qui transportent l'ame , & qui la mettent hors de son siege. Si vous y meslez donc trop d'ornemens , vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits

Et qui concernent l'ordre , la pensée et l'expression ; cela comprend tout ce qui se peut dire dans un sujet , sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'Auteur.

d'Om-

d'Omphale, qui est la dernière extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les louanges avec grace; mais elle y doit estre fort retenuë, & se souvenir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui divisent l'Histoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela-y comprennent les louanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration veritable; & s'il melle quelque agrément dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoute un honneste homme au lieu de le réjouir; & c'est celui-là qu'on se doit proposer de contenter, sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils sçavent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. *Je laisse à part* que les louanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates; mais elles sont insupportables à tout le monde, lorsqu'elles contiennent des hyperboles excessives, & des flateries manifestes. Plusieurs, néanmoins, qui ne les sçavent pas apprester, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien loin de plaire ils irritent mesme ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinai-

Je laisse à part: l'exemple d'Hercule est déjà touché.

res,

res, Alexandre qui navigeoit alors sur l'Hydaspes, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de véritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince, lorsqu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tinist une ville, & de l'autre il versast un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule, après avoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses louanges? Si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plupart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité, à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y meller de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit celuy que la vérité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens: & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honneste de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Thersite; sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoute à cela une louange de soy-mesme & de

Et faire que d'une main il tinist une ville, & de l'autre il versast un fleuve; j'ay a- | jointé cela icy, parce que cela fortifioit la pensee.

sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homère l'eust fait, il eust sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de ravalier les avantages des ennemis, & de relever les nôtres, & entre ainsi en matière. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple : *Creperius Calpurianus, citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dès son origine.* Après un si beau commencement, il est facile de juger du reste. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoie la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser notre party ; empruntant tout de l'Histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte, & aux Estats du Roy de Perse, où je le laissay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Nisibe, jugeant assez ce qu'il pourroit dire après un si beau commencement. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un sujet tout différent ? Non content de cela, il mêle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le fossé*, comme on fait en cette Langue ; qui est une chose bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la sienne comme un Journal de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres ; car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut toujours servir de memoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre Ecrivain. *L'Histoire Partique de Callimorphe, Medecin des Hastaires de la sixième legion.* Sa Preface n'est pas moins extravagante. Car il soutient que c'est au Medecin à

écrire l'Histoire , parce qu'Esculape est fils d'Apollon , qui est le pete des Sciences , & le protecteur des Muses , & entremesse parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes , un d'entr'eux dont je tais le nom par respect , passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'histoire , & pour le prouver , il entasse argument sur argument , en toutes les figures , entremeslant parmy des propositions ridicules , des flateries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable , c'est qu'il dit au commencement , que l'Empereur aura cet avantage par dessus les autres Princes , que les Philosophes feront ses Historiens ; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui commence de la sorte , pour faire l'Herodote , comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains*, Et ensuite : *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là.* Et aussi-tost *Osroës* que les Grecs appellent *Oxyroës* , & autres sottises semblables. Un autre , illustre par son éloquence , & grand imitateur de Thucydide , s'il ne le surpasse mesme , se plaist à décrire toutes les villes , les champs , les fleuves & les montagnes , pour donner plus de clarté , comme il pense , à son Histoire ; mais ses descriptions sont si froides , qu'elles surpassent les neiges Caspiennes , & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur , où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens , avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel. *Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la*

<i>Combien employe-t-il de paroles ? Ou , de Vers ; mais il est ridicule de vouloir assu-</i>		<i>jettir les Poëtes aux regles des Historiens, quoyqu'on voye par la suite , & par</i> <i>Veste</i>

Veste de Vologésès , avec la bride de son cheval , & la chevelure ondoyante d'Ostroës au passage du Tygre , d'où il le fait sauver dans un antre ombragé de myrtes , de lauriers & de lierre , qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil ? Ne sont-ce pas là des particularitez bien nécessaires ? mais cela vient de ce qu'ils ne sçavent pas ce qu'il faut taire , & ce qu'il faut exprimer , & de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoître les beaux endroits , ni de les décrire. Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître , qui ne sçavent pas encore comment il faut porter un manteau , & qui se crevent de soupe pendant le repas , sans toucher aux viandes delicates. Celuy-cy se plaît aussi à décrire des blessures incroyables , ou des morts étranges ; car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement , & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts , il surpasse mesme ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis , & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains , & neuf de blesez ; ce qui est tout-ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroître plus élégant , & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers , il dit *Cronus* pour *Saturninus* , *Frontin* pour *Fronton* , *Titanus* pour *Titianus* , & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severien , il dit que tout le monde s'est trompé , & qu'il mourut de faim , & non d'un coup d'épée , comme on a crû ; sans considérer que plusieurs demeurent jusqu'au septième jour sans manger , & qu'il n'en fut que trois ; si ce n'est qu'Ostroës fust demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en attendant que les choses qu'il reprend , que c'estoit de la Poësie.

son ennemy fust mort de faim. *Mais que dirons-nous* de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire ? comme s'ils chauffoient d'un pied un escarpin , & un cothurne de l'autre , pour jouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage , comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merveilleux , & ne disent que des choses ordinaires avec un stile bas & rampant ; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule , ou de quelqu'un des Titans , & du Proverbe qui dit , *Qu'un jour les montagnes furent enceintes , & qu'elles n'accoucherent que d'une souris*. Car il faut garder par tout l'unité du caractère , & ne pas mesler des haillons parmi la pourpre , ni mettre sur un nain une teste de géant. Quelques-uns font un corps sans teste , & pensent se sauver par l'exemple de Xenophon , qui commence ainsi sa Retraite des dix mille , *Darius & Parisatis avoient deux fils* mais ils ne sçavent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde , comme je le montreray tantost. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition : mais de s'abuser en ses descriptions , non pas de quelques lieuës , mais de journées entieres ; cela n'est pas pardonnable , comme celuy qui dit qu'Europus est une Colonie des Edefféens dans la Mesopotamie , à deux journées de l'Euphrate : Et comme si ce n'estoit pas assez , il y transporte ma patrie avec ses tours & ses ramparts , & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre , comme s'ils couloient sous ses murailles ; quoyqu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin , il travaille si negligemment , qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville , & qu'il

Mais que dirons-nous ? il a tent des termes bas dans parlé déjà de ceux qui met- leur histoire.

n'a jamais veü personne qui ait esté en Syrie. Il ajoûte une plaisante particularité de Severien, quoyqu'il die l'avoir apprise de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille, qu'il cassa des crysteaux qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer, ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. Ensuite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnesé. Car je ne sçay comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoyqu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Après avoir donc ensevely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulchre un rival de Periclés en éloquence, c'est-à-dire, un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lorsqu'il se lamente amèrement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à sa table, & des grands coups qu'il y avoit bûs. Et pour finir comme Ajax, il tire son épée après toutes ses lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main du bourreau, après une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains, & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et veritablement, *il est loüable* de s'estre souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavant pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eust étranglé son Historien. *Quelques-uns sans s'arrester aux*

Il est loüable; l'Auteur dit le contraire, mais il est plus loüable de la façon.

Quelques-uns, sans s'arrester aux choses essentielles: l'Auteur dit qu'il va passer aux choses.

choses essentielles, s'amusent à nous compter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statue de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau; & ayant rencontré des païsans qui dînoient, se mit à table avec eux, après avoir esté reconnu par un de ces villageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des comptes à dormir debout. Que ce païsan fut à la chasse en ce pais là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à estre deschiré par un lion; Qu'il acheta de grands poissons à Cesarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achette du poisson dans un marché; & si la nuit ne fust survenue, je pense qu'il eust soupé avec luy, car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, ou qu'il s'en fust retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances; Qu'une bâteleuse les vint trouver d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païsan sa lance, & le païsan au cavalier l'agraphe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cet Historien, & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais

preceptes; mais comme il | l'ay omis.
ne le fait pas encore, je |

avoir

avoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les ^{Mot} yeux sont plus fidelles que les oreilles, & par-^{d'Herodote.} tant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï; mais ce qu'il a veû. Mais il a si bien tout veû, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille: Que ces dragons, dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au-dessus de l'Iberie, & qu'on les attache au bout d'une pique, d'où l'on seme par-tout l'épouvante; puis quand on en vient aux mains, on les délie, & on les jette à la teste des ennemis, dequoy plusieurs des nostres furent devorez ou étouffez. Il ajoute, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit: Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté mesme blessé; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe, d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en presence des Corinthiens, qui sçavoient qu'il n'avoit pas seulement veû la bataille en peinture: Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tout propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom On, mot. d'Historien, avec un titre presque aussi grand que son livre: *Les victoires remportées nouvellement sur les Parthes par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon;* car je croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse. Un autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Vologésès, la mort d'Osroes, qu'il fait exposer aux lions, & raconte ensuite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie d'une

Ou, Mu-
ziris.

beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il est en peine s'il la nommera Irène ou Nicée en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire ensuite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas une simple promesse; car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième légion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de *Musican*, ou de la République des *Oxydraques*. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres. Un autre plus plaisamment: Les Parthoniciques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celui qui évitera ces écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires, qui ôte l'un, pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que tu es capable d'instruire, aussi-bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matière, que celui qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premièrement

Musican, il y a au Grec *Muziris*, qui est une ville de ces pays là, & peut-être que c'est la même chose; mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, je l'ay choisi plutôt que l'autre.

Un autre plus plaisamment; je ne parle point de Parthides, ni d'Artides, parce que cela n'auroit point de grace parmi nous.

D'y jeter la bonne semence, cette comparaison y vient mieux que celle du bastingement.

une

une facilité naturelle à s'expliquer, & à *discerner le mensonge d'avec la vérité* ; qualitez qui ne s'acquièrent point par l'art, mais qui sont comme des presens du Ciel, quoyque l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sçauroit donner de l'esprit à celui qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouvoir transformer les esprits, & *faire d'un lourdaud un habile homme*. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne laisse pas d'avoir besoin d'art & de preceptes ; comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'avoir bonne voix ; si on ne la sçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne sçauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veü, & qui est obligé d'en croire les autres ; mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de profil, parce qu'il n'avoit qu'un oeil ; mais il le faut représenter tout entier. *Que le respect de sa patrie* n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receües, ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il represente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouvoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des

Discerner le mensonge d'avec la vérité ; je l'ay mis de la sorte, parce que la Prudence politique s'acquiert par l'exercice.

Que le respect de sa Patrie ; j'ay tourné tout cela à nostre air, & n'en prens que le suc.

ennemis , & de reftablir les affaires de fa ville ; mais les Dieux mefme n'ont pas le pouvoir de changer les chofes paffées. *Le devoir donc de l'Hiftorien* eft de les conter comme elles font avenues ; ce qu'il ne peut faire lorsqu'il eft dépendant d'un Prince ou d'une Republique , de qui il a quelque chofe à efperer ou à craindre. Que s'il faut neceffairement qu'il en parle , il doit faire plus d'eftat de la verité , que de fon intereft , ou de fa paffion. Car c'eft le feul Dieu à qui il doit facrifier , fans fe foucier du refte. Enfin , il doit avoir toujours pour but le jugement de la pofterité , s'il ne veut remporter le titre de flateur , plutôt que d'Hiftorien. On dit à ce propos , qu'Alexandre dit un jour à Onéficrite , qu'il voudroit bien après fa mort retourner en vie pour quelque temps , afin de voir le fentiment qu'on auroit de luy , & comment on prendroit les chofes qu'il avoit faites. Car je ne m'eftonne pas , dit-il , qu'on me louë , maintenant que les uns m'apprehendent , & que les autres tafchent de gagner mes bonnes grâces. C'eft pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille , parce qu'il a écrit après fa mort ; *mais les fictions des Poëtes* ne font point fujettes à ces maximes , & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Hiftorien aime à dire la verité , & n'ait point fujet de la taire : Qu'il ne donne rien à la crainte ni à l'efperance , à l'amitié ni à la haine : Qu'il ne foit d'aucun païs , ni d'aucun party : & qu'il appelle les chofes par leur nom , fans fe foucier ni d'offenfer , ni de plaire. C'eft ce qu'a fait Thucydide , quoyqu'il vift Herodote en fi grande eſti-

Le devoir donc de l'Hiftorien ;
je marqueray enfuite , qu'il
ne donne rien à la haine
ni à l'amitié , & qu'il fait
plus de cas de la verité que

de tout le refte.

Mais les fictions des Poëtes ;
j'ay ajoûté cela , afin que
cela ne trompât perfonne.

me, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres; *car j'aime mieux, dit-il*, déplaire en disant la vérité, que de plaire en contant des fables; parce qu'en déplaissant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voilà quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son stile, il faut qu'il soit clair & naturel, sans estre bas: Car comme nous luy proposons la liberté *Que le peuple entende & les doctes loient.* & la vérité pour regle de ce qu'il doit dire; aussi faisons nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées, si ce n'est lorsqu'il veut décrire une bataille, *ou faire quelque harangue*: car alors il peut enfler son stile, & déployer, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la mesure des choses dont il parle; & son stile doit estre exempt d'entoufflement, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions: C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plustost que par les paroles; car il vaut mieux que son stile soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que d'avoir des pensées foibles, & un stile trop élevé, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. *Que ses périodes* ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son stile ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'au-

Car j'aime mieux, dit-il: j'ay ajoûté cela, comme j'ay achevé ce raisonnement plus que l'Auteur, j'ay fait diverses choses, en tout ce discours, aux lieux sans ajoûter, qu'il travaille où il en étoit besoin. le pour la posterité, parce *Que ses périodes*; j'ay réuni cela icy de divers endroits que je l'ay déjà dit.

On fasse quelques harangues: droits.

tre l'affectation. Il faut aussi pour ses pensées, qu'elles ayent plus de solidité que d'éclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage Politique, que de la pointe d'un déclamateur : Que ses sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées ; mais qu'elles se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eû part aux affaires ; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent le moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité, ou de la taire. Lorsqu'il aura ses memoires prests, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera ensuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera comme le Jupiter d'Homere, qui jette tantost la veuë sur le camp des Grecs, & tantost sur celui des Troyens ; & décrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le recit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre ; & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses, il garde la mediocrité & la bienséance, & qu'il ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur,

teur , ou obscurcisse sa narration , pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose , quand il aura haste , pour ne point interrompre le fil de l'Histoire ; mais qu'il y revienne après , & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suive le vainqueur par tout , sans perdre aucune action , ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à un miroir fidele , qui rend les objets tels qu'il les reçoit , & n'en altere rien ni en la forme , ni en la matiere , ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche , non pas comme l'Orateur , ce qu'il doit dire , mais comment il le doit dire , & qu'il suive simplement ses memoires , semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de sa statuë , mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin , tout le secret de son art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere ; & il a remply parfaitement son caractere , & satisfait à son devoir , quand le lecteur pense voir ce qu'il lit , tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde , lorsque la chose n'aura point besoin de preparation , & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lorsqu'il se voudra servir d'exorde , il n'aura égard qu'à deux choses , à rendre son auditeur attentif & docile , sans se foucher de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit , en montrant , qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires , & qui regardent particulièrement l'intérest de ceux à qui il parle ; comme fait Herodote , quand il dit , Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares ; & Thucydide , Que la guerre qu'il entreprend de décrire , est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire , & contient de plus grands & de plus memorables événemens. Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet , d'en pro-

poser les causes d'abord ; & l'on jugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brieveté, la facilité, l'égalité, se souvenant toujours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps ; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releve l'éclat, sans affectation. Pour la brieveté, elle est utile par tout, principalement lorsqu'on a beaucoup de choses à dire, & ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre estendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout ; car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop long ; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien appresté, où l'on ne sert pas indifferemment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conserver la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas un vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour éclaircir ou embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté ; de sorte qu'elles ne doivent pas estre estenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que

Poète, peut servir de regle; car en la descente d'Ulyffe aux Enfers, il ne s'amuse point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eust remply son ouvrage, approchant l'eau jusqu'aux levres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à sa personne, qu'à la chose dont il s'agit: Et quoyqu'il soit permis en cet endroit d'estaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation; & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme & de la louange, il faut prendre garde que vôtre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des grands Hommes, que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & qu'il ne sçauroit convenir aux autres. Lorsqu'il se presentera quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise; mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cet Architecte qui *Softrate* bastit la tour du Phare. Car après avoir achevé *Cnidien*. son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celui du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par

*Il fait
allusion à
ce qu'il a
dit de Dio-
gene.*

par le temps, & qu'on verroit alors paroître le sien, qui dureroit autant que son ouvrage. Voilà la règle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire: si on l'observe, je n'auray pas perdu mon temps; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.



L'HISTOIRE VÉRITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement, & son arrivée dans une Isle de l'Océan. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissement & son séjour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottantes.

*L
Dessein de
l'Auteur.*

COMME les Athletes n'ont pas seulement soigné du travail, mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit, luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable, où l'instruction soit mêlée avec le plaisir. C'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay mêlé quelques doctes railleries des anciens Poètes & Historiens, sans épargner même les Philosophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctesias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni vues, ni ouïes; & Iambule a composé une Histoire assez ingénieuse des merveilles de l'Océan, sans avoir guère plus d'égard à la vérité. Plusieurs en ont fait

fait de mesme, & conté diverses aventures qu'ils disoient leur estre arrivées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de divers animaux monstrueux, de cruautéz inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Ulyssé chez Alcinoüs, la captivité des Vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la metamorphose de ses compagnons par les charmes d'une forcierre, & autres semblables rêveries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas estrange à un Poëte accoustumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la mesme chose arriver aux Philosophes; je m'estonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple; mais je veux en l'avouant, me montrer plus juste qu'eux, & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ay jamais ni veuës, ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre; c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Un jour, touchez d'un noble desir de voir II.
& d'apprendre des choses nouvelles, nous nous *Embarquas-*
embarquasmes cinquante que nous estions, dans *ment de*
un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon *P. Auteur,*
Pilote; & cinglasmes des Colomnes d'Hercule *et son ar-*
dans la mer Atlantique, pour découvrir la gran- *rivée dans*
deur de l'Océan, & voir s'il y avoit quelques *une Isle de*
peuples au delà. Après avoir vogué un jour & *P. Océan.*
une nuit sans perdre la terre de veuë, tout à
coup au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse
tempeste, qu'on ne pouvoit pas seulement bais-
ser les voiles; si bien qu'il falut se laisser aller
au gré du vent, qui après nous avoir bien agi-

tez par l'espace de soixante & dix-neuf jours ; nous jetta à la fin dans une Isle fort haute , & couverte de bois , dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remettre du travail de la mer ; & nous estant reposez quelque temps sur le rivage , nous entraîmes plus avant dans le país pour le reconnoître , après avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du Navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forest , que nous trouvâmes une colonne d'airain , sur laquelle étoit écrit en caractères Grecs , que le temps avoit à demy effacez , *Hercule & Bacchus ont esté jusques icy.* On voyoit encore leurs pas imprimez sur le roc , dont un *qui estoit le plus grand* , avoit près d'un arpent de longueur , ce qui nous fit juger que c'étoit celuy d'Hercule. Après avoir reveré des lieux si fameux par la venue de ces Heros , nous continuâmes nostre route , & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin , que nous arrivâmes à un ruisseau , dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Grec , & qui estoit si large en quelques endroits , qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus , & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source , pour découvrir la cause d'une si grande merveille , nous trouvâmes des vignes chargées de raisins , du pied desquelles couloit ce large ruisseau , lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le goût de vin ; & en les ouvrant , on les trouvoit pleins de vendange. Ils envyroient mesmes ceux qui en goustoient , & nous fûmes contraints de les temperer avec des poissons d'eau douce pris dans une rivière voisine. Lorsque nous eûmes traversé la premiere , nous découvrimus d'autres vignes d'une nature bien plus

Qui estoit le plus grand , cela dit assez que l'autre estoit moindre.

estran-

étrange. C'étoient de belles femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la vouloit ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coëffures estoient faites de pampres & de grappes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou *Persan*; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits; & lorsqu'on en vouloit prendre elles jetoient des cris, comme si cela leur eust fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main; mais leur baisers envyroient; & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties naturelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble, commencerent à prendre racine, & à pousser des rejettons. Effrayez d'un si grand prodige, nous courusmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons une si pitoyable aventure.

Après nous estre donc pourvus d'eau & de vin *dans les deux fleuves*, nous passâmes la nuit sur le bord; & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourrasque si violente, que nostre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande Isle ronde & luisante qui étoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. *De jour on ne voyoit rien*, mais la nuit paroissoient autour quantité

Persan. Il y a au Grec l'autre est sousentendu, *Lydien*; mais cela faisoit un parce qu'on y pèche du mauvais son avec *Indien*, & poisson, & qu'on s'y four- est indifférent. nit d'eau douce.

Dans les deux fleuves. Il *De jour on ne voyoit rien*. C'est-à-dire aux environs, Y 2 d'au-

III.
Voyage au
globe de la
Lune.

Plus de
100.
liens.

*A cheval
sur des
Griffons.*

d'autres Isles brillantes , de diverse grandeur & lumiere , & une terre au dessous couverte de fleuves , de mers , de forests , & de montagnes ; ce qui nous fit juger que c'estoit la nostre , outre qu'on y voyoit des villes , qui ressembloient à de grandes fourmillieres. Lorsque nous fumes plus avant dans le país , nous fumes pris par les *Hippogryphes*. C'estoient des hommes montez sur des Griffons ailez qui avoient trois testes. Je ne sçauois mieux dépeindre leur grandeur , qu'en disant que leurs ailes estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade , pour voir ceux qui entroient & qui sortoient , & lorsqu'ils trouvoient des estrangers , ils les amenoient au Roy. Comme nous fumes en sa presence , il jugea que nous estions Grecs , à nostre habit , & demanda comme nous avions fait pour venir en son país , & traverser une si vaste estenduë. Nous luy fimes le recit de nostre aventure , & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion , & qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant , & fait Roy du globe de la Lune , qui estoit le país où nous estions. Il ajoûta , que nous n'avions rien à craindre , & qu'il nous feroit bonne chere , & ne nous laisseroit manquer de rien ; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil , nous pourrions demeurer en paix avec luy , & jouir de sa felicité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples , & le sujet de leur differend ? Il nous dit que c'estoit un país habité comme la Lune , & que Phaëton en estoit Roy , & le vouloit empescher par envie , d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour , qui estoit une Isle

comme la suite l'explique.

Hippogryphes. J'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogrype*, d'où sans doute il a esté fait ;

mais l'autre sonne mal , outre que Griffon est plus beau que Vautour pour des chimeres.

deserte & inhabitée. Mais je veux , dit-il , l'aller planter sur sa moustache ; & si vous voulez estre de la partie , & venir avec moy , je vous donneray à chacun un des Griffons de mon écurie , & vous équiperay de toutes choses nécessaires , pour demain qui est le jour du départ. Comme nous eufmes accepté le party ; il nous retint à souper ; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées , il les rangea en bataille , parce que les Coureurs rapportoient que l'ennemy paroissoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval , dont il y avoit quatre-vingts mille Hippogryphes , & vingt mille Lacanopteres , sans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes , sur lesquels estoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez , il y avoit trente mille Pysyllotoxotes de l'étoile de l'Ourie , & cinquante mille Anémodromes. Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans , & les autres portez sur les aîsles du vent. Car retrouffant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons , ils en usent comme de voiles , & servent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On attendoit soixante & dix mille Struthobalanes , & cinquante mille Hippogeranes , des Astres qui sont au dessus de la Cappadoce , & l'on en contoît des choses estranges & incroyables ; mais comme ils ne vinrent point , il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes , chacun avoit un habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon , & une cuirasse à écaille d'écosses de fève , qui

Converts d'herbes au lieu de plumes. Je ne dis point , que les plus vites estoient chargez de laitues , parce que cela n'est déjà que trop ridicule.

De la coquille d'un limaçon. Cela est plus joly que de dire de Fève , ou de Lupin : outre que Fève vient aussi tost , & que Lupin est peu connu par le peuple.

sont dures & fortes en ce pais-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en présence, Endymion se plaça à l'aisle droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanopteres eurent l'aisle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pais là comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nyc-terion, fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aisle gauche, avec les Hippomyrmèques, qui sont des hommes montez sur des fourmis aisées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aisle droite estoient les Aéroconopes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers, Derriere estoient les Aërocordagues, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans, & de grand service, quoyqu'ils ne lancent que des raves; mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi-tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un muscau de chien, & à cheval sur des glands aislez. On attendoit des frondeurs de la Voye de lait, mais il n'y vint que des Nephélocentaures; & plus à Dieu

*A cheval
sur des
fourmis.*

*Mouché-
rons Aë-
riens.*

*Sautans
en l'air.*

*Tigocham-
pignons.*

*Chiens
glands.*

Dieu qu'ils ne fussent pas venus : car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après avoir levés les enseignes, & fait braire les ânes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aïlle gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soutenir le choc de nos Hippogryphes, qui les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage ; mais leur aïlle droite eut l'avantage, & les Aëroconopes poussèrent nos gens jusqu'à nostre Infanterie, qui restablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la défaite de leur aïlle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruisselloit de tous costez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba même à terre ; & ce fut peut-estre par une semblable aventure, qu'Homere dit qu'il plut du sang à la mort de Sarpédon, quoyqu'il l'attribué à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la poursuite, érigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'Air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant les Coureurs rapportèrent qu'on voyoit paroître les Nephélocentaures, qui estoient des monstres aislez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand, qu'il surpassé la créance. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyèrent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desorde, & épars ça & là dans la poursuite, ou

On, un
morceau de
jambe.

parmy le bagage; & les ayant déconfit, poursuivirent Endymion jusqu'au globe de la Lune, sans avoir pu sauver qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils renversèrent ensuite nos trophées, & coururent tout ce grand espace, qui s'étend depuis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour. C'est-là que je fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaisses; de sorte qu'elle ne recevoit plus la lumière du Soleil, & estoit dans une éclipse perpétuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des ostages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord; mais après avoir mis l'affaire en délibération, il se relâcha, & la paix fut conclue aux conditions: Que le mur seroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis, que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour ostages. Que l'Etoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent gravez sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signerent *Pyronide*, *Thérite*, & *Phlogie*; & de l'autre, *Nyctor*, *Ménie*, & *Polylampe*, Ainsi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté.

Pyramids, &c. Ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns signifient feu, esté, embrasement; les autres, nuit, lune, lumière.

Lors-

Lorsque nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes; & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy, nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs refoudre, quoyqu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantost; & comme il nous vit opiniaftrez au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congedia. Mais avant que passer outre, il ne fera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sçait pas mesme le nom. On se sert au lieu d'elles, de jeunes garçons *jusqu'à l'âge de vingt cinq ans*, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu; & lorsqu'ils veulent accoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocniemie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est mort venant au monde, mais en l'exposant à l'air, il commence à respirer. Il y en a une autre espece qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre: Au bout de quelque temps, il naist un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lorsqu'ils sont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lorsqu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lorsqu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de mesme viande, qui sont des grenouilles rosties sur les charbons; car l'air en est tout rempli: mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur; & pour cela ils s'appro-

Jusqu'à l'âge de vingt cinq ans. Je ne dis pas qu'ils sont hommes après cela, pour ne pas insister sur des saletez, outre que cela s'entend assez.

chent des tisons, lorsqu'elles rôsissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort une liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture dans ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du pays des Comètes, où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt, mais il naist à tous sur le croupion, comme une espece de choux cabus, toujours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une estrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laiët qui se prend après comme du fromage, en y meslant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce pais-là. Le ventre leur sert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre, & se referme comme une gibeciere; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé, se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas, si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des trefors, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, hormis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le Palais du Roy; un puis qui

*C'est qu'il
est sans be-
joins.*

qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au dessus où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance; mais je ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté, il me croira.

Après avoir pris congé du Roy & de toute la Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit présent de deux robes de crystal, & de cinq de léton, avec une armure toute complete de cosses de fèves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la Baleine. Nous fûmes escortez par un regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de pais; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'Estoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entraîmes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoyque nous l'eussions bien desiré, à cause que le pais que nous voyions, estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Néphelocentaures, qui estoient à la folde de Phaëton, vinrent fondre sur nous en cet endroit, pensant que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirèrent lors qu'ils sçurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé déjà nostre escorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lorsque nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost

IV.
Arrivées
en l'Isle des
Lampes.

sur

sur le port , les unes petites & chétives comme le menu peuple , les autres grandes & resplendissantes , mais en petit nombre , comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une République , parloient & s'entretenoient ensemble , & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraîchir ; mais nous n'y voulûmes ni boire , ni manger , de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville , où il rend justice toute la nuit , & chacun est obligé de s'y trouver , pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly , ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint , qui est une espèce de mort ; d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses , & y vîmes jusqu'à la lampe de nostre logis , qui nous dit des nouvelles de la famille.

V.
Engloutis-
sement de
l'Auteur ,
& son se-
jour dans la
Baleine.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit, nous en partîmes le lendemain , & voguant près des nuës , nous vîmes la ville de Néphélococcygie , qui nous donna de l'admiration ; mais nous n'y descendîmes point , parce que le vent estoit contraire. *Coronus fils de Cottyphion* en estoit Roy , ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristophane qui en parle , homme docte , & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois jours après , nous découvrîmes clairement l'Océan ; mais nous ne voyions plus de terres , que celles que nous avions laissées dans le Ciel , qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième , sur le midy , le vent s'estant apaisé , nous descendîmes tout doucement dans la mer , où nous

Coronus fils de Cottyphion,
Je ne mets pas l'explication de ces mots ; parce que cela est ridicule en

François : l'un signifie Corneille , l'autre Merle , & celui qui est plus haut , signifie Nuë-Coucou.





ne fufmes pas pluftoft , que nous commençafmes à faire bonne chere de ce que nous avions; & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignafmes mefme dans l'Ocean. Mais comme fouvent un petit rayon de bonne fortune est le prefage d'un grand malheur, nous n'eufmes pas vogué deux jours, qu'au troisiéme, au lever du Soleil, nous vifmes nager force poiffons, & quantité de Baleines, dont il y en avoit une d'environ quinze cent stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit *les dents longues & pointuës comme des clochers*, Ce mot n'est pas au Grec, mais je m'en fers pour la commodité de l'expression. & blanches comme de l'yvoire. Lorsque nous la vifmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandafmes aux Dieux, & nous embrassafmes l'un l'autre, pour n'estre pas feparez mefme en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre navire; mais de bonne fortune, avant qu'elle pust nous écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fufmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vifmes un grand & large Monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiffons qu'elle avoit avalez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des ancres & des masts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit mefme une forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes, comme en un país cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de *Hérons* & d'Alcyons, & autres oifeaux de riviere,

Les dents longues & pointuës. Les Baleines n'ont point de dents, mais c'est icy une Fable.

Comme des Clochers. Il y a

au Grec *Phalles*, qui estoient de grands Priapes de bois. *Hérons.* J'ay mis un oiseau connu.

qui

qui avoient fait leurs nids dans les bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis soutenir le vaisseau qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'Etoile du jour. Le lendemain estant éveillez, comme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuer de tous costez en un instant. Lorsque nous fûmes accoustumés à un si triste séjour, je pris sept de mes Compagnons avec moy, & entray dans la forest pour découvrir le país. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dédié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & ensuite, plusieurs sepulchres, & une fontaine tres claire assez proche. Nous ouïmes mesme l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le país estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dressoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Joyeux & estonnez tout ensemble, nous nous arrestâmes assez long temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins, ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous avons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans sçavoir au vray ce que nous sommes; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauvres étrangers, qui fûmes hier engloutis avec nostre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & pour nous

apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misère. Faites nous donc , s'il vous plaît , le recit de votre aventure , & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne sera pas , dit-il , sans avoir mangé auparavant ; & en disant cela , il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane , où *il nous fit bonne chère de ce qu'il avoit*. Lorsque nous fûmes rassasiés , il nous pressa de luy dire qui nous étions , & comment nous avions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nostre embarquement ; dequoy il parut fort estonné , & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Chypre , & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie , ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile , d'où ils avoient esté emportez par la tempeste dans l'Océan , & engloutis avec leur vaisseau , dont nous avions pû voir le débris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres estoient morts , à la reserve de son fils & de luy ; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs , ils avoient basti la Chapelle que nous avons veüe , & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes , dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au pais dont le vin estoit tres-excellent , & que nous avions pû voir une fontaine , dont l'eau estoit tres-fraîche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un liét de branches d'arbres , avec quelques autres petits meubles necessaires ; avoient allumé du feu , & s'occupoient à la chasse , & quelquefois à la pesche , à travers les ouïes de la Baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de-là à un estang salé , qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour , où ils se baignoient quelquefois , & où ils peschoient aussi , parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-sept ans qu'ils

Il nous fit bonne chère de ce qu'il avoit. Le particulier | est expliqué ensuite.

*Comme
qui diroit
salez ou
confits.*

*Il fait
allusion
aux Tri-
tons.*

*Mains de
Cancres.
Tête de
Chien.
Pié-legeys.*

vivoient dans cette misère , & que la vie leur seroit encore supportable , sans les habitans du païs qui estoient sauvages , & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je , y a-t-il icy encore d'autres gens que nous ? Ouy , dit-il , & qui sont faits d'une façon effroyable : Car à l'extrémité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes , qui ont *le visage d'écrevisse , & le reste d'anguille* ; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé , à main droite , sont les Tritonomendettes , semblables à nous de la ceinture en haut , mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche , sont les Carcinoquires & les Cynocephales , qui sont alliez ensemble. Au milieu , les *Pagourades* & les Psittopodes , nations vaillantes , & excellentes à la course. Vers l'Orient , à l'emboucheure du Monstre , le païs est presque desert , à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins , j'y ay establi ma demeure , & y vis en quelque assurance , moyennant cinq cens huistres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'état du païs. Il faut considérer maintenant comment nous ferons pour y vivre , & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont-ils , luy dis-je ? Plus de mille , répondit-il , mais ils n'ont pour armes que des arestes de poisson. Puis qu'ils sont desarmez , repartis-je , nous en viendrons bien à bout , & après les avoir défaits , nous habiterons le païs sans crainte. Nous resolumes donc de les combattre , & retournasmes à nostre navire pour faire les apprests necessaires. Nous commençasmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander ,

Le reste d'anguille , ou les yeux d'anguille ; mais je l'ay mis ainsi , parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs visages.

Pagourades. Je n'explique pas ce mot , parce qu'il est contraire à son dessein ; c'est une espece de Cancre.

nous

nous leur répondîmes arrogamment, que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions préparés à les recevoir, & avions mis vingt cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir, que les ennemis ne fussent passés, afin de les charger en queue; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une areste de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aîle droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinîmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entraîmes au combat avec de grands cris, qui resonnoient dans le ventre de la Baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forest. Aussitost ils envoyèrent rechercher nostre alliance, & sur nostre refus, *retournerent au combat*, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les ouïes de la Baleine. Après cette victoire,

*Sous la
conduire de
Pélame.*

Retournerent au combat. Il | de les faire attaquer tout
est mieux de la sorte, que | de nouveau.

nous demeurâmes maîtres du païs , nous occupant à la chasse & aux exercices du corps , cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse , qui ne songeroient qu'à passer le temps & à se réjouir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy , enfin le cinquième jour du neuvième mois , environ le second bâillement du Monstre , qui ne bâilloit qu'une fois par heure , ce qui servoit à les conter , nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats , & courûmes à son embouchure , où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents , nous vîmes des Geans , grands comme des Colosses , qui conduisoient des Isles , comme l'on fait des navires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire ; mais je ne laisseray pas de le dire , parce qu'il est véritable. C'estoit des Isles longues & étroites , qui n'estoient pas fort hautes , & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune , sans compter ceux qui étoient employez pour la défense ; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere , & ramoient avec de grands *pins* feuillus. Derrière , sur une éminence , estoit le Pilote , qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé , à la prouë , il y avoit environ quarante hommes tous armez , semblables à nous , hormis que leur chevelure estoit de feu , ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile ; car le vent venant à souffler dedans , la faisoit voguer , si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit : & l'on entendoit le sifflet du Comite , qui faisoit mouvoir les

Pins. Il y a au Grec *Cyprés* , mais cet arbre y vient mieux parmy nous , qui ne connoissons point de grands *Cyprés* , comme l'on fait en Asie.

rames tout d'un temps , comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord ; mais sur la fin il en parut environ six cens , qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées , & d'autres coulées à fond ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin , & ceux qui combattoient à la prouë , faisoient merveilles de bien attaquer & de bien défendre. Les vainqueurs fautoient dans celles des vaincus , pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite , & l'on faisoit main-basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer , ils jettoient de grands polypes attachez les uns aux autres , qui s'accrochoient aux arbres de la forest ; de sorte que l'on combattoit de pied ferme , comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste , au lieu de pierres , des huîtres & des tortuës , grosses comme des pieces de rochet. L'un des Generaux s'appelloit Eolocentaure , & l'autre Thallasopotés ; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre , qu'il lui avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins , qui estoit le sujet de leur differend. Aussi demeura-t-il victorieux , & coula à fond cent cinquante Isles des ennemis , en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans , & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir , comme il fut de retour de la poursuite , il recueillit tout le butin qui flotoit , tant du sien que des ennemis ; car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Après , il dressa un trophée sur la teste de la Baleine , qui estoit elle-mesme comme une grande Isle , ou plustost comme le Continent , & ap-

*Centan-
re-vent :
Beuvent de
mer.*

Tortuës. Il y a au Grec ces anchres de verre que
éponges , qui est trop ridi- j'ay ostées.
cule , aussi-bien qu'ensuite

pendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du Monstre , auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain , ils firent des sacrifices d'action de graces , & ayant ensevely leurs morts, ils partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.



L'HISTOIRE VERITABLE ,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus , jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

*I.
Continuation
du
voyage de
l'Auteur.*

Après ces choses , ne pouvant endurer un plus long séjour dans la Baleine , il nous prit envie de faire un trou au costé droit , pour nous évader ; mais comme nous eusmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fond , nous abandonnâmes l'entreprise , & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brusta sept jours entiers sans en sentir rien ; mais sur la fin du septième elle bâilloit plus lentement , & refermoit la gueule aussi-tôt , ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour , nous apperçusmes qu'elle se mouroit , car elle sentoît fort mauvais ; si bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de grosses poutres , pour l'empescher de la refermer , sans quoy nous estions tous perdus. Cependant , nous don-

donnâmes ordre à notre départ , & fîmes nos provisions , prenant l'étranger pour notre Pilote. Le troisiéme jour nous tirâmes notre vaisseau par l'intervalle de ses dents , & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après , montant sur le dos du Monstre , nous sacrifîâmes à Neptune , près du trophée des Isles flottantes , & ayant demeuré là trois jours , à cause du calme , nous fîmes voile le quatriéme. Nous rencontraâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite , contre lesquels notre vaisseau alloit heurter , comme contre des écueils , & nous demeuraâmes estonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement ; mais la bise venant à souffler , il fit un froid si insupportable , que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre , & commençâmes à glisser dessus ; mais le vent venant à se renforcer , nous fîmes un trou dans la glace par l'avis de notre Pilote , où nous demeuraâmes renfermez trente jours , y faisant du feu , & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin , comme les vivres commençoient à nous manquer , nous détachâmes du mieux que nous pûmes notre vaisseau , & mettant la voile au vent , coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquiéme jour elle se fondit , & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant , tant que nous abordâmes en une petite Isle deserte , où nous descendîmes pour faire aiguade , parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages , qui avoient les cornes sous les yeux , comme vouloit Momus , afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouvaâmes une Mer de lait , qui avoit au milieu une petite Isle de fromage , où nous sejournaâmes quelque temps , mangeant de la terre de l'Isle , & buvant du lait des raisins ; car ils ne portent

Tyro, si-
gnifie fro-
mage, en
Grec.

Galatée,
veut dire
laïst.

II.
Venuë de
l'Autheur
aux Isles
Fortunées.

De roses,
violettas,
&c.

point de vin. La Princesse Tyro, fille de Sal-
monée, en estoit Reine, & avoit reçu cette
faveur de Neptune pour recompense de sa chas-
teté. Il y avoit aussi un Temple dédié à Gala-
tée, comme il paroissoit par l'inscription.

Comme nous eusmes demeuré là cinq jours,
nous en partîmes le sixième par un bon vent ;
& deux jours après passâmes de cette mer blan-
che dans une autre, sur laquelle nous vîmes
marcher des hommes semblables à nous, hor-
mis qu'ils avoient des pieds de liège, ce qui les
soutenoit sur l'eau. Ils s'approcherent de nostre
navire, & nous saluant en nostre langue, nous
dirent qu'ils alloient au Liège qui estoit leur pa-
tric. Après avoir couru quelque temps autour
de nostre vaisseau, ils s'en allerent en nous sou-
haitant une heureuse navigation. Ils ne nous
eurent pas plûstôt quittez, que nous décou-
vrîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la
leur sur un grand liège tout rond. Plus loin,
sur la droite, il y en avoit cinq autres fort hau-
tes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre
beaucoup de feux ; & devant nous une petite,
large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum,
comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie
heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trou-
vons en arrivant de grands ports, larges & pro-
fonds, & des fleuves d'une eau claire & argen-
tine qui couloit doucement dans la mer. Les
bords estoient couverts de bois odoriferans,
où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux,
qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car
les feuilles agitées par un doux vent, rendoient
un son comme de flûtes douces. On entendoit
parmy cela des voix, ou plûstôt des cris de
réjouissance, comme dans un festin, où les
uns chantent, & les autres dansent au son du
flageolet ou de la lyre. Estonnez de tant de
merveilles, nous entrons à pleines voiles dans

Devant nous. J'ometts les distances qui ne servent de rien-
le

le port , où nous ne fûmes pas plustost , que les Gardes nous lierent avec des *chaînes de roses* , & nous menerent vers le Prince , après nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal , & que nous estions dans l'Isle des Bienheureux , qui estoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nostre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Telamon , pour sçavoir s'il seroit reçu en la compagnie des Heros , après s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit un differend amoureux de Thesée & de Menelaüs , à qui demeurerait Heleine. Et la troisieme , une dispute de préseance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestation , Ajax fut reçu , moyennant quelques prises d'ellebore , pour lesquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut adjudgée à Menelaüs , à cause des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle ; outre que Thesée avoit d'autres femmes , commel'Amazone & Ariadne , Alexandre fut préféré à Annibal , & on luy donna un siege à costé du vieux Cyrus. Après cela , nous fûmes ouïs , & l'on nous demanda d'abord , pourquoy nous avions osé profaner ces lieux sacrez de nostre presence mortelle ; Sur nostre réponse , l'on nous fit retirer ; & Rhadamante de l'avis de Caton & d'Aristide , remit à nous punir de nostre curiosité , après nostre mort , & cependant nous permit de voir les raretez du pais , & de nous entretenir avec les Bienheureux. Aussi-tôt , nos chaînes tomberent d'elles memes , & l'on nous conduisit à la ville , pour assister à leur festin. *Nous fûmes ravis* en entrant de voir que la ville estoit d'or , & les murailles d'émeraudes , avec le pavé *marqueté d'ébène & d'ivoire* ; les Temples des

Chaînes de roses. Je dis en un autre endroit , qu'il n'y en a point de plus fortes en route l'Isle.

Nous fûmes ravis. Je ne marque point le temps , parce qu'il est inutile.

Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre précieuse sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome; & un fossé *d'eau de senteur* large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit, de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, ces Bienheureux n'ont point de corps, & sont impalpables; ils ne laissent pas *de boire & de manger*, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestue de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne sçauroit découvrir qu'ils n'en ont point; semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vents que les Zephirs; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois; encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos; il y a double moisson. Les

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans; après avoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y avoit point d'apparence de faire les Temples des Dieux de Beril qui n'est pas si précieux, puis ce n'est pas une pierre assez connue.

D'Eau de senteur. Je le trouve mieux comme cela, que d'huile, puisque c'est pour se baigner, outre qu'il en met des sources après.

De boire & de manger. Cela est exprimé plus bas chez l'Auteur.

épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites; avec *plusieurs ruisseaux de lait & de vin*. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vents portent les viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cristal, qui portent des verres de toutes fortes, & l'on ne les a pas plutôt pris, qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'élève des nuées de parfum, tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles, s'épreignent à l'aide des vents, & versent sur l'assistance une liqueur tres-précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulièrement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au dessus d'Ulyse. Les danfes sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon & Stelicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist un second chœur de Musiciens, composé de *serins* & de rossignols, qui avec les Zephirs, font un concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des Bienheureux, c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste

Plusieurs ruisseaux de lait & de vin. Leur nombre ne sert de rien & est fade.

Serins Il y a au Grec. *Cygnés* & *Hirondelles*: mais les uns ne chantent point, &

les autres chantent mal; & les Serins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'est-là qu'ils croyoient leur Paradis.

du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmi les ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de Troye, horsmis Ajax le Locrien, qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Licurgue, Phocion & Tellus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamede & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait force caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le maltraiter, s'il ne quittoit son ironie, mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa République, & qu'il y vivoit selon les Loix qu'il avoit établies. Aristippe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Ésope qui n'y soit, ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogene on ne le reconnoitroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danser, & fait mille extravagances, sur tout quand il a bû. *Les Stoïciens en sont bannis*, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costeau, & sont occupez à défricher le chemin de la Vertu. *Je n'y vis point d'Academiciens*, parce qu'ils deliberent toujours, & qu'ils ne se peuvent refoudre. On doute mesme s'ils croient des Enfers, & des Champs Elisées. Mais à mon avis,

Les Stoïciens en sont bannis. Il n'est point nécessaire après cela, de parler de Chrysipe, qui estoit Stoïcien.

Je n'y vis point d'Academiciens. Il y a icy une raillerie, qui est déjà touchée au Dialogue des Sages, & des Philosophes à l'encaire.

c'est

c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamanthe, parce qu'ils ont voulu ôter toute sorte de jugement ; & mettre l'Univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y revere principalement Thesée & Achille. *Les femmes y sont communes*, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même des garçons ; il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les touchoit point, *encore croit-on qu'il se parjuroit*. Après avoir esté deux ou trois jours en ce pais-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'étoit une des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embrouillé sur ce sujet, que luy-même n'en sçavoit plus rien ; mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tygrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y avoit esté donné en ostage. Je luy demanday ensuite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute ? Il me dit qu'ouï ; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Poëme par la Fureur ; & il me dit que cela s'étoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odissee avant l'Iliade, comme plusieurs croient. Pour son prétendu aveuglement, je ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Therfite, qui l'accusoit de calomnie ; mais il fut renvoyé absous à l'aide d'Ulysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, après avoir achevé toutes ses revolutions, & passé par diverses me-

*Zenodote
& Aristarque.*

Les femmes y sont communes. Je n'ay pas voulu mettre qu'ils les caressent devant tout le monde, ce qui est trop deshonneste.

Encore croit-on qu'il se parjuroit. Je n'ay pas voulu insister davantage sur une saleté.

tempſychoſes; car il avoit eſté metamorphoſé ſept fois, & doutoit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien reçu, parce qu'il avoit tout un coſté d'or. Empedocle vint auſſi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque inſtance qu'il en fiſt, de peur qu'il ne fuſt travaillé de mélancolie. Après quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépaſſez*, où Achille & Theſée préſiderent, celui-cy pour la ſeptième fois, & l'autre pour la cinquième. Il ſeroit long de rapporter tout ce qui ſ'y fit; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulyſſe à la lutte, & Epée combattit à coups de poing contre Arie, dont le ſepulchre eſt à Corinthe, ſans que pas-un euſt l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace. Je ne ſçay plus qui vainquit à la courſe; Homere remporta de bien loin le prix de la poëſie; mais Heſiode auſſi fut couronné. La couronne eſtoit faite de plumes de Pâon, & c'eſtoit le prix de tous les jeux. Comme on enſortoit, la nouvelle vint que les Enfers ſ'eſtoient revoltez ſous la conduite de Phalaris & de Buſſire, accompagnez de Diomedes, de Sciron & de Pityocampe, & qu'ils venoient pour forcer l'Iſle des Bienheureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Auſſi-toſt Rhadamante mit les Heros en bataille ſur le bord de la mer, ſous le commandement de Theſée, d'Ajax & d'Achille; car le ſecond eſtoit déjà retourné en ſon bon ſens. Après un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien auſſi à l'aiſle droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Auſſi eut-il pour recompenſe un beau jardin au fauxbourg où il tenoit Academie, qu'on appelloit *l'Academie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux Enfers, pour y eſtre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna ſon livre en

*A pis
faire.*

*Amiens
brigans.*

par-

partant ; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme : *Je chante des Enfers les combats redoutables.* Après la victoire on fit un grand festin selon la coustume , où l'on ne servit que des fèves , c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouva point. Ensuite, *il arriva de nouvelles aventures* : Cinyre fils de Scintare , nostre Pilote , qui estoit un grand garçon de belle taille , & fort bien fait , devint amoureux d'Heleine , & elle de luy. *Leur amour ne pût estre long temps caché* ; car ils se faisoient mille caresses à table , & quelquefois après le repas s'égaroient tout seuls dans la forest. A la fin , ils resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines , & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire , parce qu'ils sçavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. *Ils prirent la nuit* pour l'execution de leur dessein , & cinglerent en haute mer , sans que personne s'en apperçut. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut , & ne trouvant plus près de luy sa femme , se mit à crier , & sautant en bas du liët alla éveiller son frere Agamemnon , & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le jour venu , ceux qu'on avoit envoyez à la découverte , rapportèrent qu'on voyoit un navire fort éloigné , & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur un vaisseau d'Asphodéle fait tout d'une piece , & les envoya après. Ils firent si grande diligence , qu'ils les atteignirent sur le midy , avant qu'ils pussent prendre terre nulle-part , & les ramenerent au port , remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses ; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desespéroit , s'ar-

Il arriva de nouvelles aventures. il ne sert de rien de marquer le temps.

Leur amour ne pût estre long-temps caché. Il n'estoit point besoin de cela , puis-

que les femmes y estoient communes.

Ils prirent la nuit. Il ne sert de rien de dire s'il se trouva au soupé , ou non.

rachant les cheveux, & baissant la veuë de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que *l'Isle des Bienheureux est exempte de supplices*. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable séjour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les Heros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. J'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines: Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes; & ensuite, Ogygie où demeure Calypso; mais tu ne le sçaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmi les Sauvages; puis vous retournerez dans vostre pays, après de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha *une racine de Mauve*, & me la présentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi, quand je serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eust plus de dix-huit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois reçu dans l'Isle des Bienheureux après ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homere; je le priay de me faire un quadrain, que je gravay sur une colonne près du port; il contenoit ces mots:

Raillerie
contre Py-
thagore.

L'Isle des Bienheureux est exempte de supplices. Il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, | qu'il n'y avoit que des chaiffes de roses.
Racine de Mauve. Je croy qu'il fait allusion au Moly.

Lu-

*Lucien favory des Dieux .
 A veu ces hautes destinées ,
 Et hors des Isles fortunées
 Retourne en son pays joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour , & pris congé des Heros , je partis le lendemain ; & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau , où Ulysse me tirant à part , me donna une lettre pour Calypso , sans que sa femme en vist rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion , pour empêcher qu'on ne nous arrêstât en quelqu'une des Isles voisines , & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

Au sortir de cet air doux & odorant , nous entraîmes en un puant & épais , qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoît de loin une odeur de souffre & de bitume , avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rostît. Parmi cela retentissoient les coups de fouët , & le bruit des chaînes , avec les cris des damnéz. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices , & par dedans ce n'estoit qu'une roche seiche & aride , sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes , par un sentier rude & épineux , nous arrivâmes au lieu des supplices , qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes , & ceint de trois fleuves , l'un de sang , l'autre de bouë , & le troisième de feu , mais d'un feu rapide comme un torrent , & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardens , & d'autres plus petits comme des charbons , qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite , qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entraîmes pourtant sous la conduite de nostre guide , & vîmes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en avoit quel-

III.
*L'Isle des
 Enfers.*

quelques-uns de nostre connoissance. Cynire y estoit pendu par les parties naturelles , & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout *pour de l'argent* , & qui discouroient sur la vie de chacun , & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs , & ceux qui avoient imposé à la postérité par leurs écrits fabuleux , comme Ctesias & Herodote ; ce qui me donna quelque consolation , parce qu'il n'y a guere de vice dont je me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes , ne pouvant plus souffrir la puanteur ni l'horreur du lieu , & prenant congé de nostre guide nous retournâmes à nostre vaisseau.

IV.
*L'Isle des
Songes.*

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup , que l'Isle des Songes nous apparut , mais obscurément comme les songes ont accoustumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions ; mais enfin l'ayant attrapée , *nous y entraîmes* par le havre du sommeil , & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavots & de mandragore , qui estoit pleine de hibous & de chauve-souris ; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit , & deux fontaines *d'une eau dormante*. Le mur de la ville estoit fort haut , & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes , quoy qu'Homere n'en mette que deux. Les deux premieres regardoient la plaine de la nonchalance , l'une de fer , & l'autre de terre , par où sortent les songes affreux & mélancoliques ; les deux autres sont tournées vers le port ; l'une de corne , & l'autre d'yvoire , qui est cel-

Pour de l'argent. Je raille sur ce qui a coustume de se pratiquer en semblables occasions.

Nous y entraîmes. J'ay rejeté plus bas ce qui suit.

D'une eau dormante , j'ay mis cela au lieu de ce qui est au Grec , & *la fontaine des sens* , tout de même ; & cela y vient mieux , si je ne me trompe.

le par où nous entraîmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche n'entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore, & ensuite celui du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge, & l'autre de la Verité. C'est-là qu'est l'Oracle & le sanctuaire du Dieu, dont Antiphon, l'Interprete des songes est le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens; les uns beaux & de belle taille; les autres petits & contrefaits; ceux-cy riches, à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedies; ceux-là gueux & mendiens, & tout couverts de hillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux; & nous traiterent splendidement; & après la bonne chere, nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre pais, & nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurâmes-là *trente nuits*; car on ne conte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir: mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quittons le port.

Trois jours après nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder, je decachetai la lettre d'Ulysse, *de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie*; & je n'y trouvay que ces mots. LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *Je ne vous eus pas plustost quittée, qui je fis naufrage, & ne me sauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheagues.*

Trente nuits, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de compter par jours. *nous eust fait quelque supercherie; j'ay ajouté cela pour colorer cette action, qui est indécenté.*

Dé peur que ce fourbe ne

Tom. I.

A a

Com-

V.
Avantures
extra-
vagantes.

Comme je fus de retour chez moy, je trouvay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & après les avoir tués, je fus assassiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'Isle des bienheureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper, soyez assurée de me revoir. Adieu.

Il ajoutoit à cela quelque chose en nostre faveur. Nous n'eusmes pas esté fort loin, que je trouvay la grotte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plustost lû la lettre, qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondismes, ce que nous jugeâmes qu'elle auroit de plus agreable; & après avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nostre vaisseau, & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dès le matin, nous fîmes voile par un grand vent; & après avoir esté battus de la tempeste deux jours entiers, au troisieme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lorsqu'elles sont seches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des feuilles au lieu de voile, avec un mast de roseau. Après un rude combat, nous vismes paroistre sur le midy d'autres Pyrates, que ceux-cy n'eurent pas plustost apperceus, qu'ils nous quitterent pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand

nom-

nombre , leurs vaisseaux estoient plus forts ,
 étant faits de la moitié d'une coque de noix ,
 qui sont grosses & dures en ce pais-là , & lon-
 gues à proportion. Comme nous les eûmes
 perdus de veüe , nous pansâmes nos bleffez , &
 nous tîmes sur nos gardes de peur de surprise.
 Ce ne fut pas en vain ; car avant le coucher du
 Soleil nous fûmes attaquez par quelque vingt
 hommes , qui estoient à cheval sur des Dau-
 phins , lesquels sautoient & herminioient comme
 des chevaux. Lorsqu'ils furent près de nous ,
 ils se separerent en deux bandes ; & nous en-
 fermant au milieu , nous lancerent *des yeux de*
Cancres, qui estoient gros comme des œufs d'Au-
 truche , dont ils faillirent à nous assommer.
 Nous les repouffâmes à coups de traits jusques
 dans leur Isle , qui estoit deserte & sterile , ce
 qui les contraignoit à faire le métier de Corsai-
 res. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme , nous
 rencontraîmes un nid d'alcyons d'une si prodi-
 gieuse grandeur , que la mere faillit à nous sub-
 merger du seul vent de son aile , & nous le
 prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir
 reconnu , nous y descendîmes , & trouvâmes
 qu'il estoit fait de grands pins tous entiers , &
 contenoit bien cinq cens œufs , dont le moin-
 dre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie.
 Les petits estoient prests à éclore , & on les en-
 tendoit déjà crier dans *la coque*. Comme nous
 fûmes un peu éloignez , il nous arriva divers
 prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la
 poupe de nostre navire , commença à chanter ,
 & à déployer les ailes ; nostre Pilote qui estoit
 chauve , devint tout à coup chevelu , & l'ar-
 bre de nostre vaisseau jeta des fruits & des bran-
 ches. Estonnez de tant de merveilles , & priant

On , en
 relief.

Des yeux de Cancres , je n'ajoute point *des fuchs* , parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

La Coque. Je n'ajoute point qu'on la rompit , &c. parce qu'il n'y a déjà que trop de fadaïses.

les Dieux de détourner ces prodiges , nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin , qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forest de Pins & de Cyprés , qui flo-
toient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'a-
bord que ce fust la terre ferme , mais en abor-
dant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cepen-
dant comme nous n'y pouvions descendre , ni
passer à travers , à cause de l'épaisseur , ou re-
culer , parce que le vent estoit contraire ; nous
tirâmes nôtre navire en haut , à force de ca-
bles , puis haussant les voiles , coulâmes sur le
faïste qui estoit touffu , comme sur de la glace.

On , la
navigation.

Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque , qui
appelle *la mer Bocagere*. Lorsque nous eûmes
passé la forest qui n'estoit pas fort profonde , nous
descendîmes nôtre navire comme nous l'avions
monté , & navigeâmes sur une mer claire &
unie , jusqu'à ce que nous arrivâmes à un pré-
cipice. Car les eaux se separant en deux , lais-
soient au milieu un abyfme où nous faillîmes à
tomber. Mais nous plîâmes en haste les voi-
les ; & après avoir jetté la veuë de tous costez ,
nous apperceûmes comme un pont d'eau , qui
joignoit la superficie des deux mers , & passâ-
mes dessus dans un autre Ocean.

Cela a
quelque
rapport au
detroit de
Magellan.
VI.

Autres
aventures
extraor-
dinaires.

C'estoit une mer douce & paisible , où nous
découvriâmes d'abord une petite Isle qui estoit
facile à aborder , & y descendîmes pour faire
aiguade , & prendre des vivres. Nous trouvâ-
mes de l'eau aisément ; mais comme nous cher-
chions des vivres , nous ouïmes des mugisse-
mes assez proches , & y accourûmes , pensant
que ce fust un troupeau de vaches ; mais en ar-
rivant , nous vîmes que c'estoient des Sauva-
ges , qui avoient la teste de Taureau , comme

La mer Bocagere. J'ay mis
en marge la signification
Grecque , comme je fais
ordinairement quand elle

contient quelque obscurité,
ou qu'elle n'est pas à nos-
tre usage.

on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite , mais ils nous pourfuivirent de si près , qu'ils prirent trois de nos compagnons , le reste se sauva à la course. Lorsque nous fûmes arrivez à nostre vaisseau , chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure , & ravoit nos camarades ; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces , & qu'ils se les distribuient comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie , en tuons cinquante , & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger , plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens ; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder , pour en avoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage , des poissons secs , & des legumes , outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent , qui n'avoient que trois pieds , parce que ceux de devant s'unissoient en un. Après avoir demeuré là un jour , pour nous remettre du travail de la mer , nous en partîmes par un bon vent , & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons , & voler quantité d'oiseaux , comme quand on approche de terre , ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs. C'estoient des gens couchez sur le dos avec *un baston entre les jambes* , qui servoit comme de mast , où estoit attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main , & voguoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges , & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal , mais s'approchant de nous , admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisions la leur. Sur le soir nous abordâmes en une pe-

Un baston entre les jambes. | ce qui y est , & fait le mesme effet.
Cela est plus honneste que

tite Ile habitée par des femmes qui avoient le pied d'afnon ; mais du reste estoient tres-belles, & vêtues en Courtisanes , avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut , ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien ; & nous menerent chez elles ; mais je n'y allois qu'en tremblant , & me défiois de leurs caresses. Et de fait , j'apperçus chez l'une en entrant , des carcasses & des ossemens de morts , ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante , pour la prier de m'assister en cette occasion. Après mettant l'épée à la main , je me saisis de mon hostesse , & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'avoüa qu'elles estoient des femmes marines qui égorgoient les estrangers après avoir eu leur compagnie , & les mangeoient. Aussi-tôt l'ayant liée , je montay sur le haut de la maison , & appellay mes camarades , qui ne furent pas plutôt venus , que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les apperçut , elle se changea en eau : mais trempant mon épée dedans , je la retiray toute sanglante. Après , nous nous en courûmes à nostre navire ; & levant les voiles , cinglâmes en haute mer , tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux Dieux , & à delibérer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre , & de nous rembarquer aussi-tôt , pour tascher de regagner nostre patrie , puisque nous avions rencontré ce que nous cherchions. Les autres , de laisser nostre vaisseau sur le rivage , & d'entrer plus avant en terre ferme , pour découvrir le pais , & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempeste qui brisa nostre navire , & chacun se sauva comme il put avec ses armes , & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans

dans mon voyage du nouveau monde. Je décriray aux Livres suivans, les merveilles que j'y ay veues.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du troisième Volume.

*LE MEURTRIER
DU TYRAN.
DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point, tue son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tue de desespoir. Le meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans ; quoyque je sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ait tué deux d'un seul coup ; l'un de ma main , & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie. C'est mon épée qui a tué les Tyrans. Je n'ay fait que changer la façon du meurtre , & tuer moy-mesme celui qui se pouvoit défendre ; & l'autre, par l'affection qu'il

**Le meurtrier du Tyran.*
J'ay transporté & altéré diverses couleurs en ces déclamations, pour la délicatesse du raisonnement , &

la justesse de la liaison.

L'affection qu'il portoit à son fils. La pensée qui suit, est exprimée sur la fin.

portoit à son fils. Je devrois donc remporter double récompense : & cependant voicy qu'on m'en conteste une ; & *je suis sur le point* de perdre le fruit de mes travaux , par la malice ou la jalousie d'un particulier , & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées ; & ce n'est pas tant par l'amour du bien public , comme on le veut faire croire , que par celuy qu'on porte aux Tyrans , puisqu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'Auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien fait , & de vostre délivrance , repassez un peu dans vostre esprit , les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran , vous en aviez deux ; l'un déjà vieil & cassé , que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez ; l'autre jeune & vigoureux , & en estat de faire mille crimes. En un mot , la domination du pere estoit beaucoup plus supportable , que celle du fils , puisqu'il n'estoit ni si violent dans ses passions , ni si rude dans ses chastimens , ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté , mais qu'il y estoit porté par son fils , qu'il aimoit uniquement , comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeissoit-il en tout , & n'estoit que l'executeur de ses volonteiz. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain , c'estoit son fils qui regnoit ; & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere , comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans , & qui violoit nos femmes. C'estoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons ; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lorsque les passions des hommes sont autorisées du nom du Prin-

Je suis sur le point. Je diray ensuite , qu'il les a déli-
vrés du mal present , & de la

crainte de l'avenir , & qu'il a
osté un successeur à la tyrannie.

ce, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous faschoit le plus, c'est de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la tyrannie, & que par ce moyen elle devenoit éternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude; mais les plus sages desespoient de la liberté, voyant un successeur qui empeſchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay affronté tout seul; non pas tout seul néanmoins, puisque j'avois avec moy ma fidelle épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie vostre liberté: car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Après avoir donc tué une partie des Gardes, & repoussé l'autre; après avoir franchi tous les obstacles qui s'opposoient à mon passage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouvoit défendre; & lorsque je vis par sa mort vostre délivrance achevée, je crus qu'il n'estoit pas digne de mon courage, d'attaquer un vieillard foible & sans défense, & luy laissay faire à luy *mesme, une action qui m'eust deshonoré en la faisant.* Je viens donc tout ensemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Goustez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez désormais selon vos loix, & administrez la justice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez, à mon courage & à mon épée; ne leur déniez pas une juste récompense. Ce n'est pas que je ne sçache bien que la vertu n'a point d'autre récompense qu'elle-mesme; mais vous ne devez pas deshonorer une si belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore ce-

Je luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eust des- | *honoré en la faisant. Le reste est expliqué dans la suite.*

luy qui s'oppose à un si juste dessein ? Que je n'ay pas tué le Tyran ? Je luy demanderois volontiers, s'il reste encore quelque chose à faire, si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée ? Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyrannise ? Quelqu'un des Tyrans est-il échappé ? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recouvrée, les loix restablies, la Tyrannie abattue. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les maris sont sans crainte, la ville celebre sa délivrance. Qui est cause de tout cela ? Que quelqu'un se montre, je luy cede cet honneur. Que si personne ne paroist, pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle a mérité, tandis que l'on en jouit ? Mais quoy ? les loix ne promettent la récompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main, ou de la sienne ? Cela ne revient-il pas à un ; & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislatteur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit vivre ? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort ; car c'est ce qui a mérité la récompense. Et qui en est cause que moy ? Si je l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire ? & dans une cause si favorable, déniera-t-on la reconnoissance à son bienfaicteur, par une interpretation trop scrupuleuse ? Il me souvient que nos loix, si je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'exécuteur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, soit par soy-mesme, ou par l'entremise d'autrui, merite une égale récompense.

se. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'événement n'a pas répondu à mon dessein. Eussé-je laissé-là le plus foible pour m'attaquer au plus fort? Pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre, après avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux? *Dira-t-on* que celuy qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puisqu'il estoit la seule cause de la Tyrannie? D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, de quoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouvrement de vostre liberté? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens. Pourquoy voulez-vous estre plus habile que le Législateur? Si quelqu'un avoit chassé le Tyran, vous luy accorderiez la récompense comme à vostre Libérateur, quoyqu'étant chassé il püst encore revenir? Maintenant non seulement le Tyran est mort, mais la Tyrannie est éteinte. Considérez, je vous prie, cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se presenter à une mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes; Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, je meritois quelque récompense? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris; Je dis, Je l'ay executé: j'ay affranchy mon pais, j'ay restably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entreprise, je l'ay fait & accompli de ma main: car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit défendre, mais à démolir les remparts

Dira-t-on? J'exprime plus bas, qu'il laissa là son épée pour ce sujet.

de

de la Tyrannie ; à forcer son Palais , à tuer ses Gardes , à défaire sa force , son tout , son soutien. Desire-t-on quelque chose de moy , après cela ? Ne suis-je pas tout sanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nostre liberté ? Si dans ce glorieux dessein , j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran , je mériterois quelque salaire ? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué , c'est son fils , le plus cruel & le plus insupportable de tous les Tyrans , la seule cause de tous nos maux , & celui qui ne nous ravissoit pas seulement la liberté , mais l'esperance. Quand il n'y auroit que celui-là de mort , & que l'autre seroit encore en vie , si je vous demandois la récompense , vous auriez de la peine à me répondre ; & vostre conscience me l'accorderoit , si vostre justice me la vouloit dénier. Car si je vous disois , Voulez-vous que le pere soit mort , & que le fils soit vivant ? vous répondriez que vous aimez mieux que ce soit le fils qui soit mort , parce que c'estoit le plus redoutable : c'est donc une marque que j'ay plus fait , que si j'avois tué le Tyran ; & cependant vous m'en refusez la récompense. Mais je soutiens que j'ay fait ce que la loy desire ; & que j'ay tué le Tyran , non pas de ma main , mais de la sienne ; non d'un seul coup , comme il eust bien voulu après tant de crimes , mais de mille morts ; en voyant devant ses yeux tout percé de coups , son fils , son espoir , son amour , celui qu'il destinoit pour successeur , & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voilà les coups qui l'ont tué ; voilà les coups que peut recevoir un pere ; voilà une mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup , il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes ; autrement ce luy seroit une faveur plustost qu'un supplice. Mais celui-cy , outre l'affection des peres , aimoit encore son fils par interest , comme celui sans lequel il

ne

ne pouvoit subsister , estant exposé de tous costez aux embusches & aux injures. Quand donc l'affection qu'il portoit à son fils ne l'eust pas obligé à se tuer , le desespoir l'eust fait mourir , n'estant plus en assurance après sa mort. Voilà les forces que j'ay armées contre luy , & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy sans enfans , sans appuy , sans esperance. Il a mené un deüil qui veritablement n'a pas esté long , mais qui a esté grand. Enfin , ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran , il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup ? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne ? O compagne de ma gloire , on te méprise après une si belle action ? on te croit *indigne de récompense* ! Quand je ne la demanderois que pour toy , après avoir servy au meurtre de deux Tyrans , on ne te la pourroit dénier sans injustice ; mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un , & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire ? Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vostre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups , & que je le bleissois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere , il commença à l'appeller , non pas à son aide , car il ne le pouvoit plus secourir , mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lorsqu'il fut arrivé , & qu'il eust vû son fils unique aux abois : Ha ! mon fils , s'écria-t-il , je suis perdu , ta mort met fin à ma

Indigne de récompense. On est contraint de rebattre souvent les mesmes mots dans ces déclamations , qui est une des choses les plus

fascheuses de la Traduction ; car pour s'en exempter , il faudroit perdre la pensée.

vie. Où est ton meurtrier ? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il ? méprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort ? Non , c'est qu'il sçait qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela , il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point , n'ayant rien à craindre tandis que son fils vivoit ; & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de son fils où je l'avois laissée à dessein , & s'écrie , O épée , il est temps que tu me consoles , après m'avoir affligé. Viens tarir la source de mes larmes ; viens m'enlever à ma douleur ; viens aider ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plust à Dieu que tu m'eusses trouvé le premier ; je fusses mort laissant un heritier de mon sceptre & de ma douleur , qui eust affermé ma vengeance & la sienne. Mais maintenant je meurs sans consolation. Après avoir dit cela , il se donna de mon épée à travers le corps , outré de regret & de dépit , & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups , grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de supplices ! combien de récompenses dûes & méritées ! Enfin , vous avez vu le fils étendu , tout robuste & vigoureux ; le pere veauté dans son sang ! victimes que mon bras a immolées à votre salut. Mon épée est encore auprès pour servir de témoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eust été moindre , si la chose se fust passée autrement. Le danger a été pour moy seul , la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joué le premier personnage de la Tragedie , le fils le second, le pere le troisième ; mais mon épée a tout fait.



*LE FILS DESHERITE.

DECLAMATION.

Un fils desherité par son pere apprend la Medecine , & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession : mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie , il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.

CE n'est pas une chose nouvelle , Messieurs , de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut estendre son pouvoir sur la Medecine , ou la rendre esclave de ses passions , & la punir en quelque sorte en ma personne , à cause qu'elle ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qu'y a-t-il de plus estrange , que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice , plustost que celles de mon Art , dans la cure des maladies. Plust à Dieu , Messieurs , que la Medecine pust guerir non seulement la fureur , mais la colere ! mon pere ne retomberoit pas si souvent , & je ne serois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis sa guerison , la colere s'est augmentée du débris de sa fureur ; & ce qui est de plus cruel , c'est qu'il n'est malade que pour moy seul , & qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois ; & l'on diroit qu'il ne m'a rappelé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas-là une belle récompense , pour l'avoir guery d'une

*Le fils desherité. Il y a en plusieurs endroits ; & au Grec *abdiqé* , mais ce où il ne suffit pas , j'y ajoutant ne s'entendroit point ; te l'autre avec explication. & celui de desherité suffit.

maladie incutable? Car, Messieurs, je n'ay point attendu son commandement, je me suis présenté de moy-mesme pour le guerir, lorsque j'ay crû le pouvoir faire, quoyque j'eusse reçu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rappelé à sa succession, que je luy voulusse désobeir, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il, que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime & me rendre responsable des événemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si je ne réüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait? Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie. Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver; & il me semble que je n'ay pas mérité qu'on me desherite, pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant il est aisé de voir par là, le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la première fois, puisqu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis accouru à son secours après mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lorsqu'il avoit perdu celui de pere. Mais il est temps de repondre à ses objections. Car je ne veux pas qu'il me puisse appeler avec quelque couleur, enfant perdu & désobeissant. Lorsqu'il me chassa de chez luy, je crus que je ne me pouvois mieux défendre de ses reproches, & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honnestes gens, &

ne m'adonnay qu'à des choses honnestes. Car je me doutois bien qu'étant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & déjà plusieurs jugeoient par la violence de sa colere, qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire dans cette profession. A mon retour, je trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoient pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rappellast en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejeztay la cause de son mauvais traitement, plustost sur les principes de fureur, qui estoient alors inconnus, que sur le defect d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cause du mal avant que de travailler à le guerir; & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, ni hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesfarrivoit, on ne m'imputast sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive; non qu'elle se défiast de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle connoissoit toutes les causes & les simptoms. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence; & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun

me combloit de bénédictions & de louanges ; & ma belle-mere ne pouvoit diffimuler la joye qu'elle avoit , de voir son mary guery contre son attente , & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honnêtes gens , je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns , à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rappel.

Sur ces entrefaites , ma belle-mere tomba malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur , mais un mal qui paroissoit couvé de long-temps , qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veuë du Medecin , & qui luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler , qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois secourir , & que tous mes remèdes seroient inutiles. Mais mon pere , sans s'enquerir de la grandeur du mal , ni de son origine , veut contre les principes de mon Art , que j'en entreprenne la guerison ; & sur mon refus il s'emporte contre moy , & impute mes excuses à malice. Lorsque je m'en veux justifier , il s'irrite davantage , comme on fait dans les transports de la passion. Mais je luy veux répondre icy , tant pour ma défense , que pour celle de la Medecine ; & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legislatteur sçavoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets , & sur le rapport d'une femme ou d'un valet , faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir : il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absoluë , & sans limites , mais a établi des Juges pour examiner les causes de l'exheredation , & empêcher qu'ils ne pussent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas

pas qu'on les condamne sans les ouïr, ni entendre leurs défenses. Mais avant que de venir là, confiderez, Messieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & si cette faculté n'est point consommée par la première exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois; encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes, parce que son autorité n'est point infirmée, & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un Acte autentique, il avoué un enfant pour sien, & qu'il approuve sa conduite, il est obligé de persister en son jugement, sans pouvoir changer à toute heure, ni abuser du pouvoir que les Loix lui donnent. Car le Législateur pourroit dire: S'il estoit méchant, & digne d'estre desherité, pourquoy le rappelez vous? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absolvent votre fils selon que bon vous semblera? Ne permettez donc pas, Messieurs, que celui qui a condamné son premier jugement par mon rappel, me desherite une seconde fois, & reprenne la puissance paternelle, dont il a déjà une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au sort les Juges; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Juge, il faut acquiescer à sa Sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme, si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece; de prendre ou de laisser le fils que la nature lui a donné; mais après l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soutiens qu'il ne lui est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa première resolution, sans s'en pouvoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdica-

tion comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le défavouë, & l'on ne le reconnoît plus pour sien. Il est juste que vous soyiez mon pere, puisque vous l'avez ainsi ordonné, ainsi résolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vostre fils par nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lorsque vous vous estes une fois déterminé. Combien plus quand celuy qui estoit né vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vostre jugement? Si j'estois né vostre esclave, & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rappeler à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez, je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lorsqu'il me défavoüa j'estois sans sçavoir, & que depuis je me suis rendu considerable en ma profession. Car j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lorsqu'il me chassa la premiere fois, il n'avoit reçu de moy aucune faveur; maintenant il chasse son bienfaicteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery lorsqu'il ne luy estoit plus rien, & qui l'a traité de pere lorsqu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu, n'est pas un service vulgaire; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, vous sçavez tous ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lorsque je le suis venu guerir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est main-
te-

tenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en avoir délivré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroître d'ingratitude? Si-tost qu'il est revenu à soy, il me fait appeller en Justice; & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moy. C'est une belle reconnoissance, pour un malade qui a recouvré sa santé, d'éprouver ses forces contre son Medecin. Vous rendrez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? Luy permettez-vous d'opprimer son bienfaicteur, & de faire perir celui qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bienfait qu'il a reçu de moy, devoit le faire oublier, & les faveurs passées, contrebalancer les fautes presentes. Sur tout, le service que je luy ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier sur celui que j'ay sauvé, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puisque la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps; & que sans cela, la vie n'est qu'un continuel supplice. Cecy sert encore à ma défense, de voir que lorsque je n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, je m'y suis offert volontairement; & j'ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement, toute la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger si pressant, & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que j'ay souffert de peines à estre toujours auprès de luy, à prendre le temps & les occasions

favorables à sa guérison, lorsque le mal luy donnoit quelque relâche ? Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Médecine ; & il arrive souvent que la violence du mal , & le dégoût des remèdes leur fait tourner leur rage contre leur Médecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considérations en sa faveur , sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remède , *il faut préparer auparavant le malade à le recevoir*, le nourrir de viandes convenables , le fortifier par le sommeil , le purger de ses mauvaises humeurs , ce qui est facile dans les autres maladies ; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on croit estre à la fin , il ne faut qu'un léger accident pour tout gâster , & pour obliger le Médecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines , souffrir tant de caprices , courir tant de dangers , combattre un si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature ? Pour moy, Messieurs, j'ay obéi à leurs justes loix , après avoir reçu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir : Tandis qu'il violoit les droits du sang , je les gardois. O pere qui hais injustement ! O fils qui aimes avec plus d'injustice ! car je me blâme moy-mesme de ce que j'aime celuy qui me hait , au lieu que les peres ont accoutumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse , comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles , qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet ; & celles de la Nature , qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non seulement il n'aime pas comme

<i>Il faut préparer auparavant le malade à le recevoir. Je parle de la maladie en general, sans m'attacher à la</i>	<i>fureur , parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes.</i>

un pere doit aimer son fils , il n'aime pas comme on doit aimer son bienfaiteur. Prodiges étrange ! de haïr celuy qui nous aime , chasser celuy qui nous suit , faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées , faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien ensemble , il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature , elle la suit , c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Je pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour sien , ne le peut plus rejeter , & quand il le pourroit faire , qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bienfaiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication , & considerons si elle est juste. Car quand même il seroit permis de traiter un fils de la sorte , & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations , on ne le pourroit pas toujours faire sans sujet ; autrement les Loix n'auroient pas establi des Juges pour examiner les causes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé , c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils ; son sauveur. Depuis cela , qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de respect ? Ay-je fait quelque folie , quelque débauche , ou quelque insolence , qui sont les causes ordinaires des exheredations ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que je la guerisse ; Suis-je le Dieu de la Medecine ? Mais si vous ne le faites , je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix , comme j'ay dit , ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira , & ne m'obligent pas à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobeir sans crime.

Si je vous abandonnois estant malade, si je negligerois vos ordres dans la conduite de ma vie, si je dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez juste sujet de vous plaindre; mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lorsqu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. J'ay appris la Medecine sans vous, je l'ay exercée sans vous; & vous n'en sçauriez encore rien, si je ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession; & je le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que cet Art est plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine, dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix, une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien; je pourrois peut-estre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veux pas; vous n'aurez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader, & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voilà ce que je vous pourrois répondre, quand je tiendrois de vous mon sçavoir: mais vous n'avez rien contribué; & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay apprise, lorsque je n'estois plus vostre fils, & par conséquent que vous n'estiez plus mon pere. N'est ce pas assez que je l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre? Où sont les maîtres que vous m'avez donnés? Où sont les drogues que vous m'a-

m'avez achetées ? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy ; & vous voulez jouir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué, que de la haine, de l'aversion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez reçues, lors qu'un juste ressentiment me sollicitoit au contraire. Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous avoir guery, je devienne vostre esclave ?

Voilà ce que je vous pourrois dire legitime-ment, quand ce que vous me commandez seroit en mon pouvoir. Mais quel est vostre commandement ? Guerissez ma femme de la fureur. Pourquoi ? parce que vous m'en avez guery. *Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement*, je vous diray, Messieurs, que tous les malades ne se ressemblent pas, & ne doivent pas estre traitez de mesme ; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de mesme matiere, ils ne sont pas de mesme temperament ; c'est pourquoy ils sont sujets à diverses maladies, & dans une mesme maladie à divers simptoms. Les uns sont tres-faciles à guerir, les autres sont tout-à-fait incurables. Un mesme grain de froment semé en diverses terres rapportera diversement ; il en est de mesme des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade, peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diversité, tant à cause du temperament, que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles, ne souffrent pas si bien les reme-

Pour faire voir la foiblesse, | nement qui estoit trop
etc. J'ay abregé ce raison- | long.

des , & sont plus sujettes aux maladies , & particulièrement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté , de foiblesse & d'inconstance , elles sortent plutôt des bornes de la raison. Quand vous dites donc : Guerissez de la fureur ; ajoutez , ma femme ; sans confondre toutes sortes de fureurs ; & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car après avoir considéré l'estat de la maladie , il faut considérer celui du malade. S'il est froid ou chaud , vieux ou jeune , fort ou foible , & autres particularitez semblables , & ne donner les remèdes , qu'après avoir examiné toutes ces choses , si l'on a envie de réussir. Il y a plusieurs especes de fureur , plusieurs choses la produisent , & particulièrement dans les femmes ; la haine , l'envie , la jalousie , la colere , le chagrin , le dépit : car pour peu que ces passions aient trop de violence ou de durée , elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable , pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs quand il seroit moindre , je n'en entreprendrois pas la cure si facilement , de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en un état que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprenne la guerison , si vous avez tant soit peu de soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez , je ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vostre vous reprend , comme la rechute est frequente & dangereuse dans ces maladies , que voulez-vous que je fasse ? Je n'attens point vostre réponse ; car quoy que vous fassiez , je vous seray toujours bon fils. Mais sans mentir , je crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois jours que vous estes guery , & vous vous abandon-

nez

nez aux passions qui ont causé vostre mal.



PHALARIS.

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes , pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain , que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'est une espece de Declamation comme les précédentes.

MESSIEURS , Phalaris nous a envoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon , & vous prier de ne point juger de luy sur le rapport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous , qui estes comme les Conseillers & les Assesseurs d'Apollon , & il croit que vostre sentiment fera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux , qu'on ne peut ny tromper ny corrompre , que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince , avant que de vous parler de son offrande , Phalaris est né dans la ville d'Agrigente en Sicile ; de famille tres-illustre ; & après avoir esté élevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition , a esté admis au Gouvernement comme les autres , où il s'est conduit si bien , qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secretes embusches , & qu'ils cher-

**Phalaris.* J'ay fait cette harangue sous le nom des Deputés , parce qu'il n'est pas feant de rapporter directement une longue harangue sous le nom d'un

autre, outre qu'il y a plusieurs choses de Phalaris , qui sient mieux en la bouche des autres , qu'en la sienne.

choient

choient toutes sortes de moyens de le perdre , il fut contraint pour sa sûreté , de se rendre maître de l'Estat , tant pour s'affranchir de leur tyrannie , que pour faire cesser les divisions qui regnoient au grand préjudice de la Republique. Son dessein , quoyque hardy , fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition , qui y contribuerent de tout leur pouvoir ; & il ne fut suivy d'aucun meurtre ni bannissement , ou autres semblables violences , qui ont coutume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur , après les avoir vaincus par la force , il leur pardonna le passé , & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table , après avoir pris & donné la foy reciproquement. Ensuite , pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'Estat , il regla les revenus publics , qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration , & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après , de l'instruction de la jeunesse , & donna ordre à ce que les vieillards goustassent en paix le repos & la tranquillité de la vie ; retint le peuple en son devoir , par des largesses & des spectacles , & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin , il deliberoit de quitter l'Empire , & de rendre la liberté à ses Citoyens , lors qu'il apprit que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy , qu'ils faisoient amas d'hommes & d'argent , qu'ils se fortifioient de l'alliance de leurs voisins , & qu'ils avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Athenes. Comme la chose estoit sur le point de l'exécution , il en fut averty en songe , *par l'assistance des Dieux* , & découvrit

Par l'assistance des Dieux. | ce qu'il ne pouvoit sçavoir
Je l'ay dit en general , par- | assurément si cela venoit
en-

ensuite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place , Messieurs , & considérez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traîtres , & leur tendre , s'il faut ainsi dire , la gorge , ou bien assurer sa vie & son Empire , comme il fit , par la punition des coupables ? Il les envoya donc querir , & après les avoir convaincus par leur propre confession , il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes , & d'assurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects , & qui brassoient quelque trahison contre luy. Cependant , le peuple qui ne regarde que les effets , sans s'enquerir de la cause , appelle sa justice , cruauté ; comme si la punition des coupables n'estoit pas plutôt une action de clemence , puis qu'elle conserve les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes , fait que l'on hait mesme les bons , tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. ce. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement , mais par la raison qu'on a d'estre severe ; autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Législateurs employent de temps à parler des peines & des supplices , comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont nécessaires à quelques-uns , c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts , & qui commandent à des gens qui n'obéissent que par force. Car la rebellion est comme une

d'Apollon ; du reste , je ne rebat point ensuite qu'il avoit dessein de quitter l'Empire , parce qu'il faut	passer legerement sur les choses qui ne sont pas vray- semblables.

hydre, dont on n'a pas plutôt coupé une teste, qu'il en renait plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas, pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut refoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des injures, plutôt que des benedictions & des loüanges. Combien de fois avons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le supplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les jours ce qu'il leur faisoit souffrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions des la mort? Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux perir luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaisir à un homme bien né de faire le mal, que de le souffrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'estre tous les jours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conservé plusieurs, après les avoir convaincus manifestement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leogoras; qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez connoître nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traiter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'avertissent des Estrangers qui arrivent, afin qu'il les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grèce n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pythagore qui s'est retiré d'auprés de luy avec autant desti-

d'estime de sa vertu, qu'il avoit ouï de blafme de sa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si severement. Penfiez-vous qu'un homme qui traite si bien les eſtrangers, ſe pluſt à mal-traiter ſes Citoyens ſans ſujét? Voila ce que nous avions à reprefenter pour ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon offrande, vous devez ſçavoir que Perilaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le rapport de la renommée, ſ'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau ſupplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable: ſi bien que le Prince ſ'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit une offrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole: Si tu ſçavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parleroſ pas de la forte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le feu deſſous, tu entendras mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une ſi déteſtable invention, le fit enfermer luy-meſme dans ſon Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point ſouiller par ſa mort une offrande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la deſtina pour Apollon, & fit graver deſſus cette hiſtoire. Recevez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Temple, pour monument de la pieté & de la juſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon le conſerve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embuſches de ſes ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puiſſe faire, eſt de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de ſupplices. Voilà, Meſſieurs, ce que nous avions à vous dire de ſa part & de la nôtre, & que nous atteſtons pour veritable. Que ſ'il eſt permis à des Sujets d'interceder pour leur

*On met-
toit de dans
quelque in-
ſtrument
pour cela.*

leur Princee, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vostre amitié, après vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne les pouvez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.



S U I T E

DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prestre de Delphes, pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSIEURS, quoyque je n'ay ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interêts, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, puisque ce n'est pas un moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple, je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empêcher les marques du zele & de la reconnaissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette offrande, personne

ne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus , & courre fortune de passer pour impie , en donnant des marques de sa pieté ? *C'est condamner* Phalaris des crimes dont on l'accuse , que de renvoyer son present ; cependant , vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus , & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le rapport de la Renommée. Je sçay bien que celui qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & contre les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut sçavoir luy mesme que par des bruits , qui sont faux ou incertains , puis qu'il n'a jamais veu celui dont il parle , ni n'a esté en son país. Et quand ils feroient veritables , ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Juges , ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées , mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain , pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere , pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des précipices , & que tout ce país seroit un triste desert , sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons , & ce qui nous fait jouir sans peine de toutes les richesses de la terre , comme si nous habitions un país fertile , ou que nous fussions dans le siecle d'or des Poëtes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux comme nous l'avons receu de nos Peres , & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Temple , où il n'est point fait mention de memoire d'homme , qu'on ait jamais *refusé de presens ni de victimes*. Il n'appartient qu'aux Dieux

<i>C'est condamner.</i> J'omets une méchante couleur , de dire qu'Apollon eust fait perir le Vaisseau , s'il n'eust	pas eu envie du present. <i>Refusé de presens ni de victimes.</i> Ce qui suit est déjà touché dans la harangue.

de juger de la conscience des hommes, puis qu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les efforts & tous les replis. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les siècles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir; j'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande suivant la coustume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROPHETE.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps
de Lucien.*

*C'est ainsi
qu'il s'ap-
pelloit.*

TU ne m'imposes pas une petite charge, mon cher Celsus, de vouloir que je t'écrive la vie d'*Alexandre fils de Podalire*, qui n'est guere moins illustre que celle du grand Alexandre, puisque l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquitter le moins mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suppléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nettoyer l'estable d'Augie; & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisses comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs a-

Alexandre fils de Podalire, patrie, dont l'expression
J'exprimeray plus bas la eust esté desagréable icy,
voient

voient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre célébré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque je me deffendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son sçavoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vis, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmi les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defect; mais pour son esprit, grands Dieux! il eust mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste, plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'est servi pour l'emporter par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui aient jamais esté au monde. Cependant, écrivant un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprès de luy. Non pas que je le veuille comparer à un si méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit fausement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire véritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abrégé de toute sorte de fourbes, de mensonges, &

d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau & fort pauvre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets tant pour faire aimer ou haïr, que pour découvrir des trésors, attraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cet Egyptien, dont parle le Poëte, sçavoit plusieurs secrets, tant pernicioeux que salutaires, étant du pais d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'avoient fréquenté, & qui sçavoient toute son histoire. Tu vois de quelle école étoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, capable de luy rendre service, il prit plaisir à l'instruire, étant aussi amoureux de sa beauté, que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit après son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & que son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tascher de subsister. S'estant donc allié d'un Chroniqueur Bisantin nomme Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent une vieille qui faisoit encore la belle, & qui estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle étoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on

y nourrissoit de grands serpens , qui sont si privez qu'ils tettent les femmes , & se jouent avec les enfans sans leur faire mal , d'où vient sans doute la fable d'Olympias ; ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux , qui est la source & l'origine de toutes les aventures que je vais décrire. Car ces deux méchans esprits pourvus des qualitez que j'ay dites , s'étant unis ensemble pour mal faire , & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain , & tout le fondement de la curiosité & de la superstition , ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins , & dresserent un Oracle , dont le succès surpassa même leur esperance. Ils furent quelque temps à delibérer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein , à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent ; mais Alexandre préfera son pais , où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux , tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens , & particulièrement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il estoit , courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent , avec la flûte , le tambour ou les cymbales , & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Cet avis ayant esté suivy , ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine , & écrivirent dessus , qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere , établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées , la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & toute la Bithynie , & particulièrement au lieu designé ; de sorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux , & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant , Cocconas dresseoit des Oracles trompeurs

Qui chois avoit un serpent.

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Prophetes.

Apollon.

*Où, d'un
manteau
blanc.*

peurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere; & incontinent après Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un surplis par-dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoyqu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibylle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinope, il viendrait un Libérateur d'Aufonie*; & entremesloit cela de termes mystiques & embrouilleez. Alexandre donc venant en sa patrie, après toutes ces prédictions, estoit suivy & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il maschoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement: ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant, une teste de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lorsqu'il voulut commencer, il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple; & y ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin, dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nu-

di-

dité, tenant en sa main sa faux, & branlant sa longue chevelure, comme font les Prêtres de Cybele ; puis montant sur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu estoit heureux d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit accourue à ce spectacle, dressa l'oreille & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. Ensuite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oye ; & entrant dans l'eau, commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celui-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf mystérieux, qui tenoit un Dieu enfermé ; & lorsqu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lorsqu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On poussa en l'air des cris de joye, & on fit mille benedictions & de louanges ; l'un demande au Dieu la santé, l'autre, des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivi d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy jusqu'à ce que le Dieu fust devenu grand ; & un jour que toute la Paphlagonie y estoit accourue, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un lit en son habit prophetique ; & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son col ; & traînant une longue queue, tant il estoit grand : Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge, qui avoit la figure humaine ; ce qui

*C'est
qu'il étoit
fils de Coro-
nis, qui
s'enfuit
Corneille.*

remplissoit le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit déjà osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Espérance estoient capables seules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demouroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit, on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre à sa mort. Ce spectacle dura quelques jours, & se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veû que les plus fins ne sçavoient que dire, en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient vû naistre, & qui estoit crû en un instant, à une si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust fallu un Epicure ou un Democrite, pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçavans dans la Nature, & qui auroient bien veû qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie & la Thrace, y accouroient en foule, sur le rapport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des statues d'argent & de cuivre faites après nature. On publioit mesme un Oracle qui prédisoit son nom, & l'appelloit *Glycon, le troisième sang de Jupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes.* Car nostre imposteur voyant l'occasion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui après la mort de son pere Amphiaras, estant chassé de Thèbes, se retira en *Asie*, où il prédisoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les

Asie. Il y a au Grec *Cilicie*, Province d'*Asie*.

réponses luy-mesme dans un certain temps, & qu'on écrivît ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui estoit déjà construit, il faisoit appeller d'ordre par un Heraut, tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à un homme d'entendement; mais des fots ne s'apercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets; & après avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de rompre un cachet sans rompre la cire; & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premièrement, avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet; & après qu'on a lû ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention qui se fait avec de la chaux & de *Poix Be-*
tyrienne. la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, mellez avec de la poudre d'une pierre fort transparente dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre, on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit, & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puisque tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coustume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournait les

autres de leur entreprise , selon qu'il luy sembloit plus à propos ; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car *il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine*. Pour ce qui concerne l'esperance des avancements & des succeſſions, il differoit toujourns d'y répondre ; & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prioit ; car il parloit au nom du Dieu. Cependant , il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres considerable , parce qu'il en debitoit soixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sottises , comme il est curieux de nouveauté , & de sçavoir l'avenir , qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix sols piece, n'étant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit. Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers , les autres les souſcrivoient, les cachetoient, *les interpretoient*, ou les gardoient , & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des emissaires dans les Provinces plus éloignées , qui repandoient par tout la reputation de l'Oracle , assurant qu'il predisoit l'avenir , faisoit retrouver ce qui estoit perdu, decouvroit les tresors, guerissoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens, tant pour le Dieux que pour le Prophete. Car il commandoit par un Oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lorsque plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe , & par-

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Il en allegue un icy ; mais il n'est pas question de donner des recettes.

Les interpretoient. Il dit plus bas le contraire , que les Interpretes luy payoient pension, à cause du grand gain qu'ils faisoient.

ticulierement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tascha de les intimider, en criant que tout le pais se remplissoit de Chrestiens & d'Impies, qui sermoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un borbier, & chargé de chaînes. *Car il luy en vouloit* sur tout pour avoir mieux decouvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures qui se glissent dans le monde, sous prétexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulierement la ville d'Amastris, à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas-un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomac; & encore en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeuft que répondre. Cependant il monroit souvent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, *Et ne laissoit toucher* que le corps, & particulierement la queue. Un jour voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu*. Ce qui se faisoit par le moyen de quelques nerfs de grue qui aboutissoient à la teste du Dragon, fait de linges, & qui seruoient d'organes pour porter la

Car il luy en vouloit. J'ay | *Et ne laissoit toucher. Le*
osté une periode qui em- | mot de *toucher* n'est pas icy,
schoit la liaison, mais on | mais il est ailleurs.
la trouvez plus bas.

voix d'un homme qui estoit hors de la chambre, mais cela ne se faisoit pas tous les jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. *Celuy qu'il rendit à Severien*, touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy prédisoit la victoire; mais après sa défaite, il en substitua un autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui avoient mal réussi; & s'il arrivoit qu'il eust promis la santé à un malade, & qu'il vînt à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes grâces de Malle, de Claros, & Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter; sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande. Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lorsque la Renommée en fut répandue en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y envoya, & particulièrement les Grands, & ceux qui avoient le plus de credit auprès du Prince, dont le principal estoit Rutilianus, qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement superstitieux, jusqu'à se mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur lesquelles on avoit fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter *l'Armée* qu'il commandoit, pour y accourir, & y dépeschoit Courriers sur Courriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'estoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément; & ajoûtoient de nouveaux mensonges aux anciens, pour rendre leur rapport plus recommandable, ce qui ne faisoit

Celuy qu'il rendit à Severien. Je me contente de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

L'armée, ou simplement les troupes qu'il commandoit; mais il en fait un grand Seigneur.

qu'a-

qu'accroître sa passion , & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté , & y mesloit encore du sien, comme on a de coutume, pour faire la piece plus belle ; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges , & engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophete, qui leur fit divers presens , afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy , & qu'ils publiassent ses louanges. Il se servoit d'une autre fourbe ; c'est qu'après avoir lû leurs demandes , s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie , il retenoit le billet sans y faire réponse , pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser, au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un temps , quelques-unes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils , il répondit par ambages à la façon des Oracles , *Pythagore & Homere*. Mais l'enfant estant mort quelque temps après , comme il estoit en peine de deffendre son Oracle , Rutilianus aidoit luy-mesme à se tromper , & assuroit qu'il avoit prédit la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs, des gens qui n'estoient plus au monde. Une autre fois comme le mesme luy eut demandé , suivant la doctrine de Pythagore , ce qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit , & ce qu'il seroit un jour, il luy répondit qu'il avoit esté Achille , puis Ménandre , & qu'il deviendrait un rayon du Soleil , après avoir vécu cent quatre-vingts ; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix , contre la promesse de l'Oracle , quoyque c'en fust un des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille , qu'il duoit avoir eue de la

Lu-

Lune, devenue amoureuse de luy, aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilianus sans delibérer davantage, la fit venir, & l'épousa, après avoir immolé des Hecatombes à sa belle-mere, comme s'il eust déjà esté de la troupe des immortels. Après un si grand succès, nostre imposteur medita de plus hauts desseins, & dépeschoit par tout des Couriers avec des Oracles, prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente; & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme un remede souverain contre ce mal: mais par malheur ces maisons-là furent les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome, qui luy mandoient le sentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il enst le loisir de preparer sa réponse. Il avoit estably aussi une espece de société, ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes: *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou Impie, qu'il se retire; mais que les vrais Fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant: *Hors d'icy, Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone, avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suivy de la venue d'Esculape. Le second jour on solempnoisoit la nativité de Glycon; & le troisieme, le mariage de Podalire, & de la mere de nostre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la

ce-

On le
nomme
Dadis,

ceremonie empruntoit le nom. On y repre-
 sentoit aussi les amours du Prophete & de la ^{comme}
 Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus; & ^{qui devait}
 il s'endormoit au milieu de la ceremonie com- ^{les torches.}
 me un autre Endymion. Alors descendoit du
 plancher, une belle Dame qui representoit la
 Lune. C'estoit la femme d'un des Maistres
 d'Hostel du Prince, qui avoit l'insolence en la ^{On, In-}
 presence de son mari, de venir baiser & em- ^{terdant.}
 brasser nostre imposteur; & peut-estre qu'ils
 eussent passé outre, s'il n'y avoit point eu tant
 de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un
 l'autre. Il rentroit une autre fois avec ses habits
 Pontificaux, dans un grand silence, puis crioit
 tout à coup, *Io Glycon*: A quoy répondoit un
 excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*,
 suivis de Herauts Paphlagoniens, qui estoient
 de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui por-
 roient des chausses de pax. Cependant, com-
 me la procession passoit avec des torches & des
 gambades mysterieuses, il découvroit de temps
 en temps une cuisse d'or, pour contrefaire
 Pythagore, par le moyen, comme je croy,
 d'un calceçon doré, qui reluisoit à la clarté des
 flambeaux. Cela émut une grande question entre
 deux Philosophes, s'il n'avoit point l'ame de
 Pythagore, comme il en avoit la cuisse. Mais
 elle fut remise à la décision de l'Oracle, qui
 repondit que l'ame de Pythagore naissoit &
 mouroit de temps en temps, *mais que celle du*
Prophete estoit immortelle, & de celeste origine.
 Quoyqu'il défendist l'amour des garçons comme
 un crime detestable, il commanda aux villes
 du Pont & de la Paphlagonie, de luy en-
 voyer pour consulter l'Oracle, & chanter les
 louanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous
 les trois ans, des enfans de bonne maison, &
 des mieux faits de la jeunesse, dont il se servoit

Mais que celle du Prophete | qui suit, sera touché ail-
lois immortelle. L'Oracle | leurs.

à ses plaisirs , & avoit ébly une plaifante coutume , qu'on ne l'osoit baifer en le faluant , lorsqu'on avoit plus de dix huit ans ; de sorte qu'il ne baifoit que de jeunes garçons , qu'on appelloit pour cela les enfans du baifer , & donnoit sa main à baifer aux autres. Voilà comme il abusoit le sot populaire , qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & ses enfans ; & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy , & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio , dont on reconnoitra l'esprit par celui de ses demandes ; car je les ay lûs moy-mesme chez luy. *Demande.* Dis-moy , Glycon , qui es-tu ? *Réponse.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme , ou quelqu'autre qui luy ressemble ? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien seras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu ensuite ? *R.* Dans la Bactriane & les pais voisins , pour honorer aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Oracles de Claros , de Delphes , & de Didyme , sont-ils de vrais Oracles ; *R.* Ne desire point de sçavoir les choses défenduës. *D.* Que seray-je après cette vie ? *R.* Chameau , puis cheval , & enfin Philosophe , & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voilà ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste , nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit amy de Lepidus , il le voulut persuader par un Oracle de le quitter , comme Lepidus , estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs , comme mortels ennemis de ses impostures , & faillit un jour à perdre un Epicurien , qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du pais d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province ,
comme

comme coupables de la mort de son fils , qui navigant sur le Nil , en remontant vers sa source , se laissa persuader d'aller jusqu'aux Indes , sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles , ils crurent qu'il estoit mort , & retournerent vers le pere , qui les accusa , comme j'ay dit , devant le Proconsul de la Galatie , à la persuasion de l'Oracle , & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint , qui justifia leur innocence , mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces justes reproches , commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur , s'ils ne vouloient estre ses complices ; & ils l'eussent fait , sans un certain Demostre qui estoit alors en ces quartiers , qui l'embrassant le sauva. Pour moy je ne l'eusse par trop plaint ; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des fots qui ne meritent pas de l'estre ? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste , la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses , il appelloit pas ordre tous ceux qui avoient présenté leurs demandes , & un Heraut luy crioit à haute voix , s'il vouloit rendre les Oracles ? Alors s'il répondoit du Sanctuaire à quelqu'un ; qu'il allast à la malheure , personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là , ni communiquer avec luy , on luy refusoit assistance , & il falloit qu'il vuidast le pais. Il fit une autre chose , c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure , qui est une des plus belles pieces de l'antiquité , & qui purge mieux une ame de ses ordures ; que toutes les ceremonies de la purification. Car non seulement elle nous guerit de nos passions mais elle nous delivre de toute superstition , & des vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donc trouvé ce livre , comme j'ay dit , il le brûla publiquement.

*Aux
Quades &
aux Mar-
comani.*

ment, après avoir débité un Oracle qui le com-
mandoit, & jettâ les cendres dans la mer. E-
coute maintenant le plus impudent de tous les
mensonges. Comme il eut entrée à la Cour
par le moyen de son gendre Rutilianus, il en-
voya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui
faisoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy
commandoit de jeter deux lions dans le Danube
avec plusieurs ceremonies, sur l'assurance d'une
paix prochaine, qui seroit précédée par une in-
signe victoire. Ces lions traversans le fleuve,
furent tuez par les ennemis; & incontinent a-
près, les Barbares défirent les Romains, qui
penserent perdre Aquilée, après avoir perdu
plus de vingt mille hommes. Mais le galant
pour se sauver, se servit de l'artifice d'Apollon
contre Crésus, & dit qu'il avoit bien prédit la
victoire; mais qu'il n'avoit pas ajouté le nom
du vainqueur. Cependant, comme on accou-
roit à luy de tous costez; & que la petitesse de
la ville où il estoit, ne pouvoit pas contenir une
si grande multitude, & encore moins la nourrir,
il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi
qu'on les nommoit, ce qui se faisoit en cette sor-
te. Après avoir reçu les demandes, il se cou-
choit dessus; & estoit averty la nuit en songe,
à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit fai-
re, qui estoit toujours ou ambiguë, ou ob-
scure, particulièrement quand la demande estoit
bien cachetée. Car sans courre fortune de dé-
couvrir sa fourbe en voulant lever le cachet, il
répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie,
croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la
sorte; outre que cela estoit de grand revenu.
Car il avoit auprès de luy des interpretes, qui
pour le grand profit qu'ils faisoient, luy don-
noient chacun tous les ans un talent de récom-
pense, au lieu de recevoir de luy quelque ap-
pointement. Quelquefois lorsqu'il n'y avoit
personne pour le consulter, il forgeoit des Ora-
cles

des pour étonner les fots, comme celuy qui dit : *Cherche l'esclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille sa couche, & de peur que tu ne le découvres, sa femme & luy se preparent du poison, & l'ont caché sous ton chevet, de quoy ta servante Calypso est complice.* Qui est le Démocrite qui n'y eust esté trompé, après tant de circonstances ? mais il s'en fust moqué aussi-tost, lorsqu'il eut découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il différoit sa réponse pour la pouvoir faire en la langue mesme ; & quand il n'avoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit une fois, lorsqu'il dit : *Retournes en ton pais ; car celuy qui t'a envoié, a esté tué aujourd'huy par son voisin Diocles, & les assassins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Un jour que je m'estois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, si son Prophete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit : *Malach, fils de Sabardalach, estoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une mesme demande en divers billets qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne se défiast de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmidé, & de la rosée de Latone ; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que je cherchois un remede pour le mal de costé. Ce pendant je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres, de ne mettre dans le billet

Ecoute maintenant. J'omets icy un Oracle qui ne sert de rien.

qu'une demande, & de le payer comme s'il y en avoit eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux, ni avec la demande. Cependant, comme il eut appris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son alliance, il conceut une haine mortelle contre moy, & luy répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne: *Que j'ai-
mois les beaux garçons, & les plaisirs défendus.*

Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats, que le Gouverneur de la Province qui estoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fît quelque outrage; si-tost qu'il eut appris ma venue, il m'envoya prier de l'aller trouver, & me receut tres civilement. Toutefois, *comme je le haïssois à cause de ses impostures*, je luy mordis la main de dépit lorsqu'il me la donna à baiser ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le saluay par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu sçavoit apprivoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prester l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & fortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'assistance. Ensuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur; mais lorsque je fus en pleine mer, & que je vis le Pilote qui pleuroit, & qui contestoit avec les matelots, j'entray en

On, pour
m'accom-
pagner jus-
qu'à la
mer.

Comme je le haïssois à cause de ses impostures. J'ay tâché | de donner quelque couleur à une extravagance.

quel-

quelque défiance , d'autant plus que je n'avois qu'un de mes gens avec moy , ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur differend ; & il me dit qu'estant déjà vieil , & ayant toujours vécu en homme de bien , il ne vouloit pas sur la fin de ses jours , se souiller d'une méchante action , & exposer sa femme & ses enfans après sa mort , à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage , il avoua qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale , dont Homere fait mention dans son Poëme , & y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui alloient en Bithyne de la part du Roy Eupator , porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur ; si bien que leur ayant conté mon aventure , ils me donnerent place dans leur vaisseau , & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte ; & j'estois sur le point de me porter pour dénonciateur contre luy , avec plusieurs autres , du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclee : mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire , & me dit que quand j'aurois découvert toutes ses impostures , il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire , quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur , qu'il changeast de nom à sa ville , & la nommast Jonopolis , & qu'on fist des médailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé , & la sienne de l'autre , avec les armes d'Esculape , & la faux de Persee , dont il se disoit descendu du costé de sa mere. Enfin , après avoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape , à l'âge de cent cinquante ans , il perit miserablement avant qu'il en eust soixante & dix , d'un ulcere puant à la jambe , qui luy gagna le petit ventre , digne fin du fils de Podalire. Ce fut a-

*On , la
Hache.*

lors qu'on reconnut qu'il estoit chauve , en luy appliquant quelques remedes sur la teste pour en appaiser la douleur. *Voilà la catastrophe* du Charlatan , qui fut un juste supplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un Epitaphe , & luy donner un successeur digne de luy ; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus , il se reserva le don de prédire quand il seroit mort , sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus , qui faisoit en cela une chose indigne de son âge & de sa profession. *Voilà l'abregé de la vie de cet imposteur* , que j'ay entrepris pour contenter ta curiosité , & *venger l'honneur d'Epicure* , outre que cela pourra servir à en détromper plusieurs à qui il avoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié , ni à l'estime que je fais de ta vertu , sans parler de ta haute suffisance , & de l'amour que tu as pour la verité.



DE LA DANSE.

DIALOGUE.

CRATON ET LYCINUS.

C'est une Apologie de la Danse , & particulièrement des Balats.

LYCINUS. Comme tu as condamné la Danse par un long & grave discours , & que tu as dit qu'elle étoit plus digne de la mollesse des femmes que du courage mâle des

<i>Voilà la catastrophe , &c.</i>	<i>Venger l'honneur d'Epicure.</i>
Je passe une pensée libertine , qui est icy hors de propos.	Ses louanges sont déjà exprimées.

hom-

hommes , nous accusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de néant ; j'en veux entreprendre la défense , pour te faire voir combien tu es éloigné de la raison , de blâmer une des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner , si faisant profession d'une vertu morne & austere , tu ne sçais ce que c'est des divertissemens qui relâchent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne , Lycinus , de ce qu'étant né homme , & ayant quelque teinture des bonnes Lettres , tu quittes les Sçavans , & les occupations des Sages , pour voir danser un Baladin , *au son de la flûte ou de la lyre* , avec des postures lascives , & des contenance des-honnêtes , & représenter les amours & les aventures de quelque effeminé comme luy , ou de quelque débauchée , qui sont des choses indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lorsque j'appris que tu te donnois tout entier à ces spectacles , & que tu quittois l'étude des Anciens & des Philosophes , pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules , comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu aimes les divertissemens , ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique , ou plutôt la Tragedie & la Comedie qui divertissent l'esprit avec quelque sorte d'instruction ? Tu aurois bien de la peine à te défendre devant des Juges graves & severes , & je te conseillerois plutôt de le nier tout à plat , que de t'embarrasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien , de te délivrer de l'enchantement de ces Sirènes , qui dressent des embusches aux yeux , & non pas aux oreilles , comme les autres ; & de t'enlever comme Ulysse fit ses compagnons , qu'un doux poison arretoit chez les Lotophages.

Au son de la flûte & de la lyre. Les particularitez que j'oublie icy seront retouchées ailleurs.

LYCINUS. Que tu es devenu severe , Craton ! mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort , ou quelque chose de pire, estoit la peine de ceux dont tu parles ; mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles , qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux , j'en reviens toujours au logis plus sage & plus sçavant.

CRATON. Tu es d'une étrange humeur, de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez , qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy , Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-mesme ? car il n'est pas juste de blasmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit , avec ma mine grave & mes cheveux blancs , de demeurer assis tout le jour parmy des jeunes gens & des femmes, à voir danser un boufon , & à louer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais gousté ; mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures , & relâcher un peu de ta gravité , je m'assure de te rendre ce plaisir si familier , qu'il ne se dansera point de balets que tu n'aïlles longtems auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là, que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement , que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonestes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures , je t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice , où l'esprit & les yeux trouvent dequoy se divertir si agréablement

ment , sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutefois , je demeureray là par complaisance , tandis que tu parleras , pourveu que tu veuilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela ; je te feray bien tost voir que la Danse n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement , il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde , & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des Astres , & les diverses conjonctions des Etoiles fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art divin , qui s'est augmenté avec le temps , & a acquis maintenant sa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui se plût à cet exercice , & qu'elle l'enseigna à ses Prêtres , tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile ; car en sautant & dansant ils sauverent la vie à Jupiter que son pere vouloit devorer ; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Danse : mais c'estoit alors un exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. Ensuite les plus honnestes gens la cultiverent en Crete , de sorte qu'elle devint le passe-temps , non seulement du peuple , mais des personnes de condition. Aussi-est ce par forme de louange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y fut si sçavant , qu'il en estoit estimé non seulement des Grecs , mais des Troyens , parce que , comme je croy , il en avoit meilleure grace sous les armes , & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois alleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là ; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrhi-

*Le plus
ancien des
Dieux.*

*Curètes
Corybantes.*

que ; qui est une Danse qui se fait avec les armes , & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté , ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece , après avoir appris cet Art de Castor & de Pollux , le cultivèrent avec tant de soin , qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte ; de sorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Danse & à la Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes , & la Danse finissoit tous les exercices. Car alors un joueur de flûte se mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joiant & dansant , & ils le suivoient en bel ordre ; avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour , comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit , *Avancez le pied , mes enfans. & trépignez à qui mieux mieux* ; comme si elle eust voulu donner des préceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Danse qu'ils appelloient *Hormus* , qui estoit un branle composé de filles & de garçons où le garçon menoit la Danse avec des postures mâles & belliqueuses , & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes ; comme pour faire une harmonie de deux Vertus , la Force & la Tempérance. Ils avoient encore une autre Danse qui se faisoit nuds pieds ; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille , à quoy Dedale exerce la belle Ariadne ; ni des deux sauteurs ou baladins qui marchent à la teste , & qui font des sauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens danse encore au mesme endroit à une nopce , comme si l'on n'eust pû rien dépeindre de plus excellent dans

*Qui l'a rendu plus celebre
que sa beauté , ni sa valeur.*
Je ne dis pas que cela a ai-

dé à faire prendre Troye ,
car cela est fait.

ce Bouclier , que ce divin exercice. Pour les Phéaques , je ne m'étonne pas qu'il les représente si adonnez à la Danse , puis qu'il représente en leur personne une vie délicieuse ; aussi est-ce ce qu'Ulysse admire principalement que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'état que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom , & s'appelloient *Proorquesteres* , comme qui diroit , *qui mènent la Danse*. Car cette inscription se lit encore sous leurs Statuës , aussi-bien que celle-cy , *A l'honneur d'un tel , pour avoir bien dansé au combat* , c'est à dire , pour avoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les fêtes & autres telles solennitez qui ne sont jamais sans Danse , pour avoir esté instituées par d'excellens Danseurs & Musiciens , comme Orphée , Musée , & quelques autres de ce temps-là , qui ne cro-yoient pas qu'on pût estre initié dans les mystères , sans la Danse & la Musique. *Je ne parle point aussi des Orgyes* , pour ne point divulguer les mystères de Bacchus ; mais tout le monde sçait qu'on appelle *deffauter* , quand on les revele. En Delos on ne fait point de sacrifices sans la Danse & la Musique , & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons , où les principaux mènent la Danse au son de la flûte , ou de la lyre ; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chansons. Mais pourquoy parler des Grecs , puisque les Indiens mêmes adorent le Soleil , non pas en baisant la main comme nous adorons les Dieux , mais en dansant , comme s'ils vouloient imiter par-là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité ; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dansant , & avant que de tirer leurs flèches qui sont rangées autour de leurs tes-

Je ne parle point des Orgyes. | ral , sans toucher particu-
 Peut estre qu'il entend par- | lierement ceux de Bacchus.
 Jer des mystères en gene- |

*Phaéton
ancien.*

tes en forme de rayons , ils sautent & dansent pour étonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée représente un excellent Danseur, qui faisoit mille postures différentes, & dont le corps souple & l'esprit ingénieux sçavoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a apparence aussi qu'Empouse qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente danseuse. Mais il ne faut pas oublier la Danse sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdote de Rome tres-auguste, & tenu par les principaux de l'Empire. La Fable mesme de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens disent que c'est un Dieu belliqueux, & comme je croy, l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoyque robuste & vigoureux, luy apprit la Danse avant l'exercice des armes, comme si c'eust esté un prélude de la guerre; & pour recompense, on luy consacre la dixme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes de Bacchus, comme tu sçais, ne consistent qu'en sauts & en Danses; & c'est par là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrreniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Danses les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmelie, ont pris leurs noms des Satyres qui sont les Ministres de ce Dieu. Prends donc garde qu'il n'y ait de l'impiété à vouloir condamner une chose si divine & si mystérieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient. Mais je m'estonne qu'un homme comme toy, qui revere Homere & Hesiodé, ait la hardiesse de la condamner; car tu sçais l'estime qu'ils en font,

&

& que celuy cy la compte parmy les choses les plus agreables , comme l'Amour , la Musique , & le Sommeil , & luy donne le titre d'irreprehensible , attribuant la douceur à la Musique , qui est sa compagne inseparable. En un autre endroit , il la met en parallele de la Guerre , disant que les Dieux donnent aux uns la valeur , & aux autres l'adresse à chanter & à danser , comme si ces divines qualitez estoient un present du Ciel ; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs , il semble avoir voulu distinguer par-là toutes choses en deux , en la Paix & en la Guerre , & faire la Danse & la Musique le symbole de la paix. Hesiodé , comme tu sçais , dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses au lever de l'Aurore , autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere ; si bien que blasmer la Danse , c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes , au jugement des Dieux mesmes , n'a pas seulement loué la Danse comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace ; mais il l'a voulu apprendre en sa vieillesse , tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner , luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les Assemblées des Musiciennes , & qui frequentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Danse au point où elle est , car il ne l'a veüe qu'en son enfance , je m'assure qu'il quitteroit tout pour cela , & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en louant la Comedie & la Tragedie , tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Danse particuliere , l'une , le Cordace , & quelquefois le Sycinnis , & l'autre l'Emmelie. Toutefois puisque tu les as préférées d'abord à la Danse , examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses , & chargé de

*On Bata-
leses.*

*Il a déjà
parlé de
la Musi-
que.*

quan-

*Cathur-
ne.*

quantité d'habits, pour en paroistre plus gros & plus grand, représenter un Heros ou un Dieu, & baâiller avec un grand masque, comme s'il vouloit avaler les spectateurs? Ce n'est pas tout, car il se contourne, & se demene comme un furieux, & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule avec sa beau de lion & sa massue, fredonner ses travaux sur un Theatre? Ce que tu reprens donc en la Danse, en disant que c'est plutôt le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toujours plus de femmes que d'hommes. Ajoutez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques; au lieu que celui du danseur, aussi-bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne baâille pas aussi comme l'autre qui représente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouvement empeschoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danser les autres. Pour le sujet de la Piece, il est commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi dire, plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix étably pour cet exercice comme pour les autres, je croy que c'est qu'on l'a trouvé au dessus de la recompense, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoyque la plus illustre ville d'Italie de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajoustée à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye pas que je l'aye fait par ignorance. Car je scay que d'autres devant moy ont

*Cela est
prouvé
par la
suite.*

Calide.

ont composé des livres sur ce sujet , où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Danses , avec leurs noms & leurs Auteurs , pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de cet exercice , particulièrement depuis le siècle d'Auguste ; je me suis contenté de parler des Danses les plus communes , sans rechercher pedantesquement celles qui ne sont plus en usage , comme *la saut de la Gruë* , & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Danse Phrygienne qui se fait dans la débauche , où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte , qui est une Danse penible & laborieuse , qui se pratique encore à la campagne , mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Aussi Platon dans ses Loix approuve les unes , & condamne les autres , les divisant en utiles & agreables , & en bannissant les deshonestes.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la Danse en general , sans m'étendre davantage dans le particulier. Je représenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danseur , pour faire voir que cet Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danseur de Ballet , qui est celuy dont j'entens parler , sçache plusieurs choses , comme la Poësie , la Geometrie , la Musique & la Philosophie même ; quoyqu'il n'ait pas besoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi le secret d'exprimer les passions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enseigne ; & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverses postures & contenance , en sorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Appelles pour ce regard. Mais sur tout il a besoin de memoire ; car il faut que comme Calchas , il sçache le present , le passé , & l'avenir , & qu'il les ait
tous-

toujours prêts en son esprit , pour les pouvoir représenter dans l'occasion. Mais il doit sçavoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ses sentimens par les gestes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribué à Periclès, le secret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle le *Decorum* afin de s'en bien acquitter ; & avec cela estre subtil , inventif , judicieux , & avoir l'oreille tres-délicate. Pour sa matiere, l'histoire ancienne, ou plutôt la Fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le cahos & la naissance du monde , jusqu'à la Reine Cleopatre , car cette science embrasse toute cette étendue ; mais il doit représenter principalement les Fables les plus célèbres ; Comme Saturne chassa son pere , la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter , le larcin de sa mere , la supposition d'une pierre , la prison de Saturne , le partage des trois Freres , la revolte des Géans, le larcin de Prométhée & son supplice , la formation de l'homme , la force de l'un & de l'autre amour. Ensuite le mouvement de l'Isle de Délos, l'accouchement de Latone , le meurtre du Serpent , les embusches de Tycie , le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles , le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain , les pierres qui repeuplerent le monde , le démembrement d'Iaccus , la fourbe de Junon , l'embrasement de Séméle , les deux naissances de Bacchus ; Tout ce qui se dit de Minerve , de Vulcain, & d'Eriçon, avec le differend touchant le Pais d'Athènes , & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce pais-là , &

Et avec cela estre subtil. | d'un temps des avantages
 J'ay ajoûté cela de plus | de l'esprit.
 bas, afin de parler icy tout

par-

particulièrement les aventures de Cerés qui cherche sa fille, l'hospitalité de Célée, l'invention de l'Agriculture de Triptoleme; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Berée & d'Orithye, de Thésée, & de son pere; l'enlèvement de Médée & sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis, ni Acamas, ni le premier ravissement d'Helene, ni l'entreprise de Castor & de Pollux contre la ville d'Athenes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Athenes, que j'ay détachée de son corps pour servir d'exemple. Après, vient celle de Megare. Nifus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice. Puis Cithéron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en naquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, sa punition, son deuil, son silence; Ensuite les tristes aventures d'Aëteon, de Panthée, & d'Edipe; Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets. Glaucue, Creon, & devant eux Bellerophon & Sténobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelée par l'air sur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Après, l'histoire des Pelopides, Mycenes, & tout ce qui s'y passe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Atrée, Thyeste, Érope, la Toison d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon, le supplice de Clytemnestre. Et plus haut encore, l'entreprise des sept Princes contre Thebes, l'accueil

*Proserpine.**Egée.**On le
Requet.**Nidée.*

cueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adrasfe , l'oracle qui fut rendu sur leur sujet , la sepulture des morts interdite , & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'est passé à Nemée ; Hipsipile & Arquemore , & avant tout cela la prison de Danaë , la naissance de Persée , le combat qu'il eut contre la Gorgone , à quoy est attachée l'histoire d'Ethiopie ; Cassiopée , Andromede , Cephée , que la credulité des hommes a placez dans le Ciel après leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egyptus , & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacedemone a les amours d'Hycinthe , où Zephire est rival d'Apollon ; le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet , la fleur issuë de son sang , & les caracteres de douleur qu'elle porte empreints ; la resurrection de Tyn-dare suivie de la colere de Jupiter contre Esculape ; le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeses , l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs , le ravissement d'Helene. Car l'Histoire de Troye est jointe à celle de Sparte , & fournit de foy une ample matiere , puisque tous ceux qui s'y sont trouvez , peuvent faire chacun un sujet à part , que le Pantomime doit avoir present , comme j'ay dit , à sa memoire , & particulierement ce qui est arrivé depuis le ravissement d'Helene jusqu'au retour des Grecs , comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La Fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet , & son aventure chez les Scythes , ni ce qui est arrivé auparavant ; je veux dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Isle de Scyre , la folie supposée d'Ulyffe , avec l'abandonnement de Philoctete. Toutes les erreurs de ce Heros , Circé & Calypso , Telegone , Eole & ses vents , avec le reste jusqu'à la mort des galans de Penelope ; Et devant cela les embusches dressées à Palamede , la colere de Nauplion , la fureur d'Ajax , & le naufrage de l'autre de même nom.

L'E-

L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtilé, Saturne, Jupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques. Mais il y a une grande moisson de Fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Calisto depuis sa grossesse, l'ivrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crete nous y trouverons Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phèdre, Androgée, Dedale, Icare, Glaucus, la Prophétie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Althée, Meleagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelous, la naissance des Sirenes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lorsque la fureur d'Alcmeon fut passée; Neffe, la jalousie de Dejanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le Mont Oeta. La Thrace vient après, avec Orphée & sa mort, sa teste qui parle, & qui nage sur sa lyre; Hemus, Rhodope, le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pelias, Jason, Alceste, la floté des Argonautes, Argos, & sa Carene parlante; les aventures de Lemnos, Æté, le songe de Médée, le démembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodamie & Protefilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde jusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'épaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'ivoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'ambre. De-là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Geryon & l'enlèvement des bœufs d'Égypte. En Phénicie, Myrtha, & la mort

*C'est
qu'il por-
toit des ra-
bles d'ai-
rain.*

d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les Metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux des femmes en hommes, comme de Cénée, Tiresias, & autres. Il apprendra même les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes; Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs amours & leurs metamorphoses. Ensuite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans, & la cause de leurs peines, l'amitié de Thésée & de Piritoüs conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Hesiodé, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit, tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de même que si l'on parloit. C'est ce qu'avoit le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on avoit ajousté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on joüoit; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aidez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du temps de Neron, qui avoit le corps excellent, & sçavoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu; & faisant cesser les voix & les instrumens, il representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les decouvroit,

*Demo-
trius.*

Vul-

Vulcain qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & suppliant, & le reste de la Fable avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose même, & non pas sa représentation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eust veu ce fameux baladin danser avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime, & comme Neron s'étonnoit de cette demande : C'est, dit-il, que j'ay pour voisin des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celui-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on joue, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait du rapport à la chose qu'on représente, & sur tout qu'on garde le caractère de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personnages ; Et comme il eut appris qu'il les joueroit tous luy seul : Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il y ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appelez Pantomimes, & *Qui imi-
tent tout.* on leur peut appliquer ce que dit le Poëte :
*O mon fils, sois comme un Polype, pour prendre
toute sorte de couleurs, & changer de face selon la
diversité des affaires.* En un mot, cet Art fait
profession d'exprimer les mœurs & les passions
des

des hommes , & de contrefaire tantost le joyeux , tantost le triste , tantost le doux , tantost le colere , & les deux contraires presque en un mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont unes , c'est-à-dire , ne representent qu'une seule idée : mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses , & il y a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil , & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes ; mais icy elles sont unes , & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains sçavantes , & il les alloit voir pour s'instruire ; & un autre Philosophe voyant danser un Balet : Grands Dieux , dit-il , de quel plaisir m'étois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule ! Que s'il est vrai ce que dit Platon , qu'il y a trois parties dans l'homme , l'irascible , le concupiscible , le raisonnable , le Pantomime les represente tous trois ; l'irascible , quand il contrefait le furieux ; le concupiscible , quand il fait l'Amant passionné ; & le raisonnable , quand il joue une passion modérée , ou plutôt cette dernière qualité est répandue par tout , comme le sens de l'attouchement par tout le corps. D'autre costé , quand il a toujours pour objet ce qui est beau , pour ne rien faire au contraire , ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote , qui met la beauté entre les biens ? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoutez à cela que cet Art rassemble en un l'utile & le delectable , qui est le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes , & l'utile y est d'autant plus utile , qu'il est joint au delectable. Car combien ce spectacle est-il plus agreable que les autres , où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la

boud

La flûte , le chalumeau.

*On la borne
voix de
l'Acteur
& le concert
des Musiciens.*

*Les bon-
nax Myti-
lenien.*

*Timocrate son
precepteur.*

bons on dans la poussière ? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balots , mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces piroliettes, ces culebutes , & ces divers mouvemens du corps réjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font , rendant les membres plus souples , & le corps plus vigoureux , qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc cet Art ne seroit-il pas loüable , qui exerce en mesme temps le corps & l'esprit , contente les yeux & les oreilles , à l'aide de la Poësie & de la Musique , & instruit les spectateurs ? Car qu'y a-t-il de plus doux , de plus aimable , & de plus melodieux tout ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte ; Qu'y a-t il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes, au recit desquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine , de dépit ou de colere , d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime , qui est un chef-d'œuvre , & une chose aussi rare que de trouver en une mesme personne la douceur & la majesté. *Quant aux perfections du corps,* je desire, que selon la maniere de Polyclète , le Pantomime nesoit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector , ils demanderent tout haut, quand Hector viendrait, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville , parce qu'il estoit plus haut que les murailles. A un gros homme qui s'efforçoit de sauter , ils crierent qu'il prist garde

On s'en
pousse.

Quant aux perfections du | déjà exprimées , & j'y ay
corps ; celles de l'esprit sont | rejetté ce qui estoit icy.

de ne pas enfoncer le Theatre ; Et à un maigre & défait , qu'il songeât à se guerir , & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction , & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice , & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble , pour se pouvoir arrester tout court , & tourner en un instant , ce qu'il a de commun avec le Lutteur , *comme il prend de l'Orateur le geste* , & participe ainsi des vertus d'Hercule , de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles , parce qu'on croit plutôt ce qu'on voit que ce qu'on oit ; mais icy , il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste , ce spectacle touche tellement , qu'un Amant s'y peut guerir de sa passion , & un mélancolique de sa tristesse , & il est si naturel , qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la Fable de Bacchus , quoyqu'elle soit ridicule , que toutes les fois qu'on la jouë , ce qui arrive souvent , ils passent les jours entiers à voir sauter des Titans , des Satyres , & des Corybantes ; & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses , que de leur noblesse ou de leur dignité. Après avoir veü les vertus du Pantomime , considerons maintenant ses defauts ; j'ay déjà dit ceux du corps , voicy les autres. Plusieurs font des contretemps , & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant , & deceus par la ressemblance , representent une chose pour l'autre , comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne , à cause qu'elles ont du rapport , & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Séméle ,

Comme il prend de l'Orateur le geste : j'y ay ajoûté | part icy , en autre qualité
cela , afin que Mercure eust | que d'Athlete ; parce qu'il
y en a assez.

à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'Artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il représente, & qu'il se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoître soy-mesme, si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire, & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lorsqu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coustume, pour faire plus de bruit; & arrachant l'instrument d'un Musicien, il en donna un tel coup sur la teste à celui qui representoit Ulysse, qu'il l'eust assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes, estoit si ravy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules; comme s'il eust esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoyqu'ils tachassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison, qu'il ne les

prist pour les moutons d'Ajax , & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut revenu de son transport , il en eut tant de regret , qu'il en tomba malade ; & comme on le vouloit obliger à redanser ce Balet , il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures , & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus , c'est qu'un de ses rivaux representa ensuite le mesme sujet , sans tomber dans la mesme faute , ni sortir des bornes de la representation , ce qui fut approuvé de tout le monde. Voilà ce que j'avois à dire pour justifier ma passion. Que si tu veux un jour prendre part à ce divertissement , tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy , & tu ne te plaindras pas , comme Circé fit à Ulysse , que ses charmes sont impuissans ; au contraire , ton esprit en sera tout transporté , & tu seras si amoureux de ce doux poison , que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphoser en animal , il te rendra plus excellent ; car comme la verge de Mercure , il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est déjà arrivé ; car il me semble que tu m'as desfilé les yeux , & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à present. Souviens-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au Theatre , afin que j'aye part aussi-bien que toy au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agreable divertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Léciphanés , entre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point , ou comme nous disons , Phébus & Galimatias. Mais outre que le Phébus de nostre langue ne se rapporte point à celui de ce temps-là , ce Dialogue est si obscur , que les plus Doctes mesme n'y entendent rien : c'est pourquoy je ne l'ay point traduit.

L'E U-

L' E U N U Q U E,

O U P A M P H I L E.

D I A L O G U E.

P A M P H I L E E T L Y C I N U S.

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre, à cause qu'il estoit Eunuque.

P A M P H I L E. **Q**U'AS-TU à rire, Lycinus ? Quoyque tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

L Y C I N U S. Tu riras plus que moy, lorsque tu sçauras le plaissant procès qui est entre deux Philosophes.

P A M P H I L E. Cela est déjà ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble ; en tout cas, cela ne devoit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouvoir leurs passions.

L Y C I N U S. Ils sont bien éloignez de cela ; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

P A M P H I L E. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controversées entre eux, ou si c'est quelque nouveau differend ?

L Y C I N U S. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte, qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute.

P A M P H I L E. Dis-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

L Y C I N U S. Tu sçais que l'Empereur a fon-
dé

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c. dé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le sçay ; car celui qui l'estoit , est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voilà l'Helene pour laquelle ils combattoient ; & il n'y auroit pas de quoy le trouver estrange, n'estoit qu'il ne fied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses , de se battre pour du revenu , comme s'il s'agissoit de défendre la Religion , ou le sepulchre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy , n'estoit pas l'instruction de la jeunesse , mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes , & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray. Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix , & des coùtumes de leurs Ancestres : mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces jeux funebres ; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix , comme égaux en force & en valeur , estoient le vieux Dioclès, & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres , où chacun a soutenu la doctrine de son Maistre , sans que pas-un ait eu l'avantage. Mais à la fin , Dioclès laissant-là son Aristote , a tourné toutes ses forces contre son ennemy , & s'est mis à le decrier , & à reveler ses defauts ; & l'autre pour se revancher , en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas estrange ; car il faut avoir égard aux mœurs , aussi-bien qu'à la doctrine dans l'institution de la jeunesse ; & si j'en estois crû , on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie , c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à son compagnon , qu'il n'estoit pas digne de philosopher , parce qu'il estoit Eunuque ; & à plus forte raison , de remporter le prix proposé aux Philosophes ; & que si l'on faisoit bien , les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques , mais des mysteres des Dieux & des Assemblées , comme des monstres , dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là-dessus , & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle , qui est un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voilà un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un malheur ; mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection ? car la chose commence déjà à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans parler , soit que ce fust de honte ou de crainte ; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres , & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage. Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle : Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure des hommes , d'une profession qui admettoit mesme les femmes , & a allegué les exemples d'Aspasie , de Thargelie , & de Diotime , & celui d'un Eunuque Gaulois , qui a esté fort illustre du temps de nos peres , dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé , qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons ; & je croy qu'il eust exclus ce Gaulois mesme , s'il eust esté present , malgré sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques , qui ont joué sur ce défaut. Voilà la question qui se presentoit à juger. *Si un Eunuque peut estre receu à philosopher , & particulièrement à enseigner la*
Phi-

Philosophie ? Dioclès *soutenoit que non*, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit , qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps , mais de celles de l'esprit ; & qu'on devoit simplement avoir égard à la vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos, l'autorité d'Aristote , qui devoit estre de grand poids en cette matiere ; lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias , Tyrant des Atarniens , jusqu'à luy sacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit , que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse , y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit pû garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries ; & disoit que si la barbe estoit si considerable en cet endroit , un bouc devoit estre preferé à un Philosophe. Là-dessus un de la troupe se levant : Messieurs , dit-il , quoyque Bagoas n'ait point de barbe , il n'est point Eunuque ; mais il a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere où il a esté pris sur le fait ; si bien qu'à present que le danger est passé , je croy qu'il avouëra ce qu'il est. A ces mots il s'est fait un éclat de rire , dont le Docteur tout confus , n'a sçû s'il devoit confesser ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie est assez belle , mais qu'en est-il arrivé ?

LYCINUS. Que les Juges ne se pouvant accorder , ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépouillast Bagoas , comme on fait les esclaves qu'on veut vendre , pour voir s'il estoit capable de philosopher. D'autres plus ridicules , opinoient qu'on luy accordast le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des

Dioclès soutenoit que non. | nécessaire , & qui ne re-
 Il y a icy une distinction | vient pas à nostre langue.
 d'Eunuque , qui n'est pas |

Juges. Cependant, l'un instruit son accusation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoyqu'il fasse contre luy; l'autre tasche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il est bon estalon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre démonstratif. Cela me fait souhaiter que mon fils que je destine à la Philosophie, ait cette ^{On, une} partie-là excellente, plutôt que le jugement ^{démonstra-} ou la memoire, afin de pouvoir estre un jour grand Philosophe. ^{tion.}



DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Au reste, ce Traité dans l'Original est en langue Ionique; ce qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien.

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie, sans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Je m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois, qui ont esté chers des Dieux; mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse, que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumieres; & lorsqu'on rencontre quel-

quelque imposteur qui en fait profession , on condamne l'art , au lieu de condamner l'artisan , quoyque l'Astrologie , non plus que les autres Sciences , ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens , à ce qu'on dit , sont les premiers qui l'ont découverte , à cause que leur Ciel est sans nuages , & qu'ils n'éprouvent pas comme nous le changement des saisons : outre que c'est une nation fort subtile , & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Après avoir donc remarqué les faces différentes de la Lune , ils en voulurent rechercher la cause , & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierent ensuite le cours & la nature des autres Planettes , & leur donnerent des noms non seulement pour les discerner , mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin , les Egyptiens ont cultivé cette Science , mesuré le cours de chaque Astre , & distingué l'année en mois & en saisons , la reglant sur le cours du Soleil , & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus ; car ayant partagé le Ciel en douze parties , ils ont representé chaque constellation par la figure de quelque animal , d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner , mais ceux-cy de l'une , & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les proprieté du Belier , adorent le Belier , & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reverent le Bœuf Apis en memoire du Taureau celeste ; & dans l'Oracle qui luy est consacré , on tire les prédictions de la nature de ce Signe , comme les Afriquains font de celle du Belier , en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline ; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs , quoyque ce ne soit pas

pas mon sentiment. Pour les Grecs , ils l'ont apprise d'Orphée , qui leur en a donné les premières lumieres , bien qu'obscurément , & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes , & chantoit des hymnes & des cantiques , est composée de sept cordes , qui representent les sept Planettes : c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel après sa mort , & appelé une constellation de son nom. Aussi le peinto-on assis avec une lyre , environné d'une infinité d'animaux , qui sont l'image des feux celestes. On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue , & qu'on l'a figuré mâle & femelle , parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeste , les Grecs avoient déjà grande connoissance de l'Astrologie ; & ceux d'Argos ayant décerné l'Empire à celui qui y seroit le plus sçavant , Thyeste leur découvrit les proprietéz du Belier ; d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or. Atrée remarqua le cours du Soleil , contraire à celui du premier mobile ; ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le même sentiment de Bellérophon ; & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval ailé ; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel , y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de même ; à mon avis , de Phryxus , fils d'Athamas , qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or ; & je croy que Dédale & son fils ont esté sçavans dans l'Astrologie ; & que l'un pour s'estre perdu dans cette science , a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaé pour avoir ouï l'autre discourir du Taureau celeste , & des autres Astres , devint amoureuse de sa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenue amoureuse d'un Taureau , dont elle avoit jouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science , & qui se sont exercez chacun sur diverses

parties ; les uns ayant observé le cours de la Lune ; les autres , celui du Soleil , ou de quelque autre Planette , avec leurs diverses influences , comme *Phaëton* & *Endymion* , dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort ; & l'autre s'en acquitta si bien , qu'on dit qu'il jouit de ses amours , & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naître *Enée* de *Venus* , *Minos* de *Jupiter* , *Astolaphe* de *Mars* , *Autolyque* de *Mercuri* , parce qu'ils sont nez sous ces Planettes : Et comme on retient toujours quelque chose de son ascendant , *Minos* a esté Roy , *Enée* beau , *Astolaphe* vaillant , & *Autolyque* voleur. *Jupiter* aussi n'a pas enchaîné *Saturne* , ni ne l'a précipité dans les Enfers , comme le croit le peuple ignorant ; mais on a feint le premier , à cause de son mouvement lent & tardif ; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abyssme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'*Hésiode* & d'*Homere* , que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie , comme quand celui-cy parle de la chaîne d'or de *Jupiter* , & des dars du Soleil , que je crois estre l'an & les jours , pour ne rien dire des villes que *Vulcain* grava dans le bouclier d'*Achille* , ni de la Danse , & du cercle luisant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultere de *Mars* & de *Venus* , & de la façon dont il fut découvert , est pris de l'Astrologie ; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres , attribuant à *Venus* les plaisirs de l'Amour , & à *Mars* ceux de la guerre. Les anciens sçachant bien ces choses , se sont fort adonnez aux prédictions qui se tirent des estoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable sans consulter quelque Devin ; soit qu'il fust question de prendre femme , ou de faire quelque autre chose d'im-

Comme Phaëton : la fable en est trop connue pour estre répétée icy.

por-

portance. Les Gracles mesme ont du rapport à l'Astrologie. La Vierge qui rend les réponses à Delphes, signifie la Vierge celeste ; le Dragon qui s'isle sous le trepié, le Dragon du Ciel ; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulysse dans ses longues & périlleuses erreurs, voulut descendre aux Enfers non par une simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creusa une fosse, & y égorga des victimes ; & lorsqu'il se vit environné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissent fort alterées, que celle de Tirésias n'eust bû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue, ce grand Legislatteur des Lacedemoniens, forma sa Republique sur le modele des Astres, & défendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie, estant si sots que de croire qu'ils sont nez avant la Lune. Voilà comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science ; mais maintenant, les uns disent, Qu'il est impossible de connoistre l'avenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuvent arriver diversement. Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne se meslent de leurs affaires, mais se remuent par necessité. Les autres soutiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent évater, quand elles se pourroient prévoir. Mais je répondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours necessaire dans le Ciel, mais que les effets en vien-

nent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes fera-t-il sans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoyqu'il brusle nécessairement, & sans avoir égard à nous, & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres ? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empesche pas qu'elles n'arriuent ; mais les prédictions agréables donnent de la joye ; & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prévoit, outre qu'ils ne surprennent pas tant, & qu'ils sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.



D E M O N A X.

C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps de Lucien.

N O S T R E Siecle n'a pas esté dépourueu de personnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien, que les Grecs appelloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un, & le Philosophe Demonax de l'autre. Car je les ay connus tous deux, & j'ay vescu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre Livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. En effet, il demouroit à découvert sur le Parnasse, & se nourrissoit de vivres champestres, sans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait

fait Hercule & Thésée, ouvert le passage à travers des lieux inaccessibles, & rendu des rivières navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris *On bâ- ty des ponts.* de mettre icy comme une idée de sa vie, afin d'en conserver la memoire, & de porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cédé à pas-un des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il méprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoyqu'il ait vécu familièrement avec Agathobule, Demetrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclee, qui estoit un autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles, qu'en ses actions, & mena une vie exemplaire & irreprehensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se jeter dans la Philosophie, & ne se contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut sçavoir le fond. Il avoit accoustumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux, que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il n'embrassa point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate, que des autres Philosophes, quoyqu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogene; mais c'estoit sans vanité & sans envie de se faire admirer, car il vivoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux coutumes de son pays.

Il n'affec-^{toit} pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fust fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'ap-^{pre}hendoient pas la severité de ses reprehensions; encore qu'ils ne méprisassent pas ses avis, & qu'ils en fissent leur profit. On ne le voyoit jamais crier ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lorsqu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir, comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'étoit le propre de l'homme de faillir, & celui du sage de pardonner & de redresser ceux qui ont failli. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, & chacun avoit besoin de luy. Il avertissoit ses amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parée que eux ou elles ne pouvoient long-temps durer, & que la coutume adoucissoit les choses les plus rudes, & apprivoisoit jusqu'aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles; au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedition, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit; & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible; & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'enne-

mis, & se pouvoit dire plutôt amy de tout le monde, car il ne refusoit son secours à personne; & croyoit que c'estoit assez d'estre homme, pour estre en droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits, l'avoient en singuliere veneration; & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord, par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprochoient, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples, ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se défendre, en l'estat d'un homme qui ne craint rien, & répondit tantost fort doucement, & tantost plus rudement que sa coutume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pust sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eust besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il n'avoit pas desiré de les sçavoir, parce qu'il n'eust jamais pû empêcher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager, ou en détourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver, & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille

*Vain de
blanc &
couronné.*

assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu de quoy il s'estoit porté à la Philosophie ? En vertu, dit-il, de ce que je suis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie ? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Philosophe ? & se retira en sotiriant. Et comme l'autre luy eut demandé de quoy il il rioit ? Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point ; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un

Sidonius. Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles : *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray ; si Platon à l'Académie, je le suivray ; si Zénon au Pécile, j'y demeureray ; si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation ; de quoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme : *Tu l'es donc,* dit-il ? Comme il se moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste, & comme on luy crioit qu'il allast trouver le Proconsul : Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celui qui l'avoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là-dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques : Garde bien, luy dit-il, ton anneau, car tu ne l'as pas perdu. Comme un Sénateur Romain luy montrait son fils qui estoit fort beau, mais effeminé : Il est fort beau, dit-il, &

Ou, affi-
cher.

& digne de toy , mais il ressemble à sa mere. Il appelloit un Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours , *Arcefilas* , au lieu de l'appeller par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité , A estre libre , répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'étoient : J'appelle libre , repliqua-t-il , celui qui n'est touché ni d'esperance , ni de crainte. Comment cela se peut-il faire , dit-on ? Il est bien aisé , ajoûta-t-il : car si l'on considere de prés les choses du monde , on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un , ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée , le blasmant de ce qu'il rioit trop ; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique , Ni toy l'homme ; dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes , il le prit par la main , & le mena à un puits , où luy montrant son ombre renversée , N'est-ce pas comme cela , luy dit-il , que tu crois les Antipodes ? Un imposteur se vantant de sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il vouloit , il le mena chez un boullanger ; & tirant une piece d'argent , prit un pain , & dit , Voilà tout mon secret. Herodote , ce celebre Rheteur pleurant son fils , qui estoit mort avant l'âge , & ne voulant point recevoir de consolation , il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'étoit , *Que tu l'aïlles trouver* , dit-il. Un autre se tenant ren-

*C'est
qu'Arceles
signifie un
Ours.*

*C'est
qu'en pleu-
rant il
baissoit sa
mort.*

Arcefilas , ou *Arcefilas* ; peut-estre un reproche de
car *Arceles* signifie Ours. | ce qu'il ne se tuoit pas pour
Que tu l'aïlles trouver. C'est | le suivre.

tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celui d'à présent ? Comme un de ses amis luy disoit, Allons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : *Ne diriez-vous pas*, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point ? Agathocles le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps : Si tu es le premier, dit-il, tu n'es pas le seul ; & si tu es le seul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cethegus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre. Oui bien un monstre, dit-il, mais non pas un grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre Precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Oui, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herodote le Rheteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils ; que Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclure les

Ne diriez-vous pas. Il y a icy un Proverbe Grec, qui ne se rapporte point à

Son fils. Je n'en ay ex-primé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.

Bar-

Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eamolspe qui les avoit instruez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit, qu'il serviroit de pasture aux poissons. Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répondu qu'il declamoit tous les jours en son particulier; C'est que tu declames devant un sot, ajouta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne aventure: Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te scauroit trop donner; sinon; l'on ne te scauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coutume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se demesler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brusloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée? Il ne faut; dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain: Jaimerois mieux, dit-il, qu'il t'eust fait citoyen d'Athènes. Il dit à un Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pied dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en fioit: il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde: Attends que j'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel; *Je voudrois qu'il y*

Je voudrois qu'il y fust déjà. Le Grec dit que l'Epitaphe fust

fust déjà, dit-il. Comme il s'appuyoit sur un bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit ? C'est, dit-il, que *Cerberus m'a mordu*. Voyant un Lacedemonien en colere qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideronne nommée Danaë, ayant un procès, & sollicitant ses Juges pour tascher de les corrompre : Accommode-toy, luy dit-il, avec ta partie : car tu n'es pas Danaë, fille d'Acrise. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme un Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratès & de Diogene ; non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement : Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blasmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-il, que je luy fasse, s'il y retourne ? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy ; par où il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup *sans l'écouter*, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquitter de sa Charge : Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeast *du miel*, comme un mets trop délicieux pour un Philosophe : Pen-

fust déjà gravée sur son sepulcre, mais on l'eust pu graver mesme avant sa mort, outre que ce que je dis, y vient aussi bien.

Cerberus m'a mordu. *Cerberus* y vient mieux que Caron ; il n'est pas parlé d'un bâton au Grec, mais l'endroit est corrompu ; souvenois il est mieux de

dire qu'il boitoit, soit par foiblesse, ou autrement ; car les Philosophes Cyniques portoient toujours un bâton.

Sans l'écouter ; j'ay ajoûté cela pour faire grace.

Du miel ; il y a des gens *sauteux au miel*, mais cela y vient mieux.

C'est-à-dire orgueil,

ses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des fots ? Ayant vû au Pecile une statuë de cuivre, *qui n'avoit qu'une main* : La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient dénié les Atheniens. Comme un Philosophe boiteux se promenoit dans le Lycée ; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictete luy conseillant de se marier, *C'est à dire, se promenant.* & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Philosophe : Donne-moy, luy dit-il, *C'est qu'il n'estoit pas marié.* une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaisoit le Philosophe, & parloit toujours des categories, Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de *Categorie signifie en Grec accusa-tion & reproben-sion.* dresser un Amphitheatre pour les combats des Gladiateurs, ainsi qu'on avoit fait à Corinthe ; Il faut auparavant, dit-il, abattre l'Autel de la Misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser une statuë : Ne le faites pas, dit-il, de peur de *On, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.* condamner vos ancestres, qui n'en ont point dressé à Socrate ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Jurisconsulte, que les loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toujours à la bouche ce mot d'Homere, *Qu'un sot & un habile homme meurent tous deux d'une mesme mort ;* & disoit que Therfite dans ses harangues sembloit un Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes, il dit qu'il les estimoit tous ; mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Dio-

Qui n'avoit qu'une main ; il vaut mieux mettre, *qui estoit sans mains ;* car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval ; il avoit d'abord mis la main droite sur un vaisseau ennemy pour l'arrester, & comme elle eut esté coupée, il

y mit la gauche, qui luy fut coupée de mesme, de sorte qu'il arresta le navire avec les dents.

Dresser un amphitheatre. Il est parlé dans l'Icaromenipe, d'une Olympie qu'ils vouloient bâtir.

gène, & aimoit Aristippe. Il vécut près de cent ans, n'estant jamais triste ni malade, & servant ses amis quand ils avoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en si grande estime que les Magistrats se levoient lorsqu'il passoit, & *chacun se taisoit* quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il se trouvoit, & on l'estimoit à bonheur, comme si l'on eust reçu un Dieu. Les Boulangers mesme s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain, & les enfans luy presentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'estoit fait une émeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il commençoit à estre à charge à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient presens, ce que le Heraut crie après les jeux: *On se peut retirer, le spectacle est achevé*, & mourut faute de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture: Si personne ne m'ensevelit, dit-il, la pourriture m'ensevelira: Mais quoy! répondit-on, te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux? Je seray pour le moins, dit-il, utile à quelque chose après ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil: Tout le monde voulut y assister, & les Philosophes le porterent eux-mesmes sur leurs épaules. Il fut longtemps regretté, jusqu'à réverer comme une chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asséioit. Voilà ce que j'avois à dire de ce grand homme, pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.

Chacun se taisoit, ou s'arrestoit, sans rien ajoûter.

LES AMOURS.

DIALOGUE.

LYCINUS ET THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues : En l'une on soutient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour bonnesté, selon la doctrine des Platoniciens. Toutefois l'Auteur tasche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chimeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. **T**U m'as réjouir, Theomnesté, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toujours tendu, ni occupé à des choses serieuses, j'avois besoin de quelque relasche, & je n'en voy point de plus agreable que celuy-là. *S'il te souvient donc encore* de quelques-unes de tes aventures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puisque nous celebrons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi-bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroies plutôt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a lancé sur moy tous ses

S'il te souvient encore. Je ne parle point d'Aristide, ni des fables Milesiennes, parce que cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

traits

traits : car je passe toujours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'estre défait du premier; ou plutôt d'un seul il en renaît plusieurs, comme des testes de l'Hydre, *sans qu'Iolas mesme me pust soulager*. Aussi le feu qu'on r'allumé incessamment, ne s'éteint jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautés; sans en estre jamais rassasié. Je doute quelquefois si ce n'est point un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomnesté se fâcheroit d'estre né homme, & d'aimer ce qui est beau, & il chercheroit des remèdes pour se guerir d'une maladie si agréable! Tu devrois plutôt benir le Ciel de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice pénible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à une vie délicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la jouissance, & de la jouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisirs ni de délices; puisqu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez connoître que tu n'avois pas seulement aimé ces choses, mais que tu en aimois encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, de tes longues & agréables erreurs, fais-en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accompli, & celebrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier, Lycinus, qui n'aime pas les sacrifices qui ne
Sans qu'Iolas mesme me pust | toit le feu aux testes cou-
soulager. C'est qu'il met- | pées.

fument point ; mais puisque tu veux solemniser cette feste par des discours amoureux , mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure , & qui t'ont réveillé dès le point du jour. Tire donc ta Muse de ses exercices ordinaires ; fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu , & prononce hardiment lequel te plaît le plus de l'amour des femmes ou de celui des garçons ; car comme tu n'es engagé ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy , qui suis piqué sur le jeu , & qui aime éperdument tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de sérieux ? Ce n'est pas mon avis ; & il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où je vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque temps qui remporteroit la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'étoient pas comme

*Cela se
ra expliqué
plus bas.*

toy engages dans l'une & l'autre passion , mais chacun avoit la sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

THEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agreable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy , & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe ensemble. Lorsque j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaisseau, & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les aventures de nostre navigation ; mais après avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie d'une vîtesse incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé avec difficulté les Isles

Chelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece, nous entraſmes dans la mer de Lycie, & abordasmes à toutes ſes villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous taſchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de notre voyage; & lorsque nous fuſmes arrivez à Rhodes, nous reſoluſmes d'y ſejourner, pour nous remettre du travail de la mer, ſi bien que les Matelots tirant à ſec leur navire, dreſſerent leurs petites cabanes ſur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'eſtoit préparé vis-à-vis du Temple de Bacchus, & en paſſant je contemplois avec plaſir les beautez d'une ville qui a quelque choſe de celles du Soleil, à qui elle eſt conſacrée. Comme je me promenois ſous le portique de ce Temple, & conſiderois tout à loisir ſes diverſes peintures, me remettant dans l'eſprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui eſtoient preſens m'interpretoit, lorsqu'il y avoit quelque Myſtere caché; il m'arriva au ſortir de-là un des plus grands plaſirs qui puiſſe arriver en un païs étranger, qui eſt de rencontrer quelque perſonne de connoiſſance. Car je trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus ſouvent icy avec moy, le beau Cariclés de Corinthe, qui eſt toujours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire aux Dames; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teſte l'amour des garçons, juſqu'à faire des imprecations contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reſte, grand Avocat & ſçavant dans les affaires, mais qui aime la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, ſa paſſion. D'auffi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embraffer, & me prièrent chacun, ſelon la coûtume, de prendre leur logis. Je m'en deſſendis le mieux que je pus; & pour les mettre d'accord, je leur diſ qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'enſui-

suito j'irois chez eux , parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoste le premier jour , Callicratidas celuy d'après , & Cariclés le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun , des preuves de leur passion : Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons ; & *si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus*, il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien ; Mais Cariclés n'estoit servy que par des femmes , & l'on voyoit à peine chez luy un homme , si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier , qui ne pouvoit donner de jalousie. Cependant il y avoit toujours entr'eux quelque differend sur ce sujet , que j'avois assez de peine à appaiser. Comme je leur eus dit mon dessein , ils voulurent estre de la partie , ayant envie de voir l'Italie aussi-bien que moy ; & lors que nous fumes arrivez à Cnide , nous resolusmes d'y descendre pour voir le Temple & la Venus de Praxitele , avec les autres raretez du pais. Nous y abordasmes doucement & sans peine , comme si la Déesse mesme y eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arrivant eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit necessaire ; mais pour nous , nous courusmes toute la ville , riant de la licence du peuple , qui estoit grande , comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir vû le Portique de Sostrate , & les autres curiositez de la ville , nous vinmes au Temple de la Déesse , Cariclés & moy fort gayement , mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il eust preferé le Cupidon de Thespie à la Venus de Cnide. Dés que nous fumes à l'entrée du Temple , nous vismes des marques de la presence de la Déesse.

Si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus. Cela n'estoit point necessaire à dire d'un Platonicien , puisqu'ils n'estimoient point

l'amour honneste ; mais l'Auteur , sous prétexte d'amitié , tâche à introduire le sale amour.

Car la partie du parvis qui est découverte , au lieu d'estre pavée à l'ordinaire , estoit remplie d'arbres fruitiers , qu'on voyoit tous chargez de fruits , parmy lesquels estoient entremeliez quelques platanes , & quelques cyprès pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte , consacré à la Déesse , & le laurier mesme , quoyque son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre , ou de pampres chargez de raisins , qui faisoient un bel ombrage , outre que Bacchus & Venus s'accordent fort bien ensemble , & font un mélange tres-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honnestes gens) sous lesquelles plusieurs se réjouissoient , & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après avoir admiré toutes ces merveilles , nous entraînâmes dans le Temple , où brilloit au milieu la statue de la Déesse , qui ouvroit à demy les levres , comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nue depuis les pieds jusqu'à la teste ; mais comme si elle eust oublié ce qu'elle estoit , elle cachoit d'une main ce qu'il semble que Venus ne devoit point cacher. Du reste , l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere ; si bien que la durezza du marbre exprimoit les traits les plus délicats d'un si beau corps. A ce spectacle , Cariclès s'écria comme hors de soy : O Mars , mille fois heureux , d'avoir esté surpris couché avec cette Déesse ; & qui plus est , lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là-dessus s'approchant , il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant , Callicratidas demouroit froid & pensif ; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par une fausse porte , qui estoit de l'autre costé , pour voir la statue de toutes parts , il s'écria plus fort que Cariclès : Dieux ! que ces épaules sont bien tournées ! ces flancs charnus ! *ce derrière ni trop*

*Ce derrière ni trop gros , ni trop petit ; l'Auteur ajoute
gros*

gros ni trop petit ! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe ! Tel dans le Ciel Ganymede verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy , je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots , qu'il prononça comme en fureur , Cariclés demeura tout immobile , & laissa couler des larmes , soit de compassion , ou de dépit. Ensuite ayant apperçu quelque tache à la cuisse de la Déesse qui paroissoit d'autant plus , que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poli , je crûs que c'estoit un défaut de la pierre , comme il arrive assez souvent , veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'éclat , au lieu de le diminuer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier , d'avoir sçû cacher ce défaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain , ou plutôt la Sacristine , car on tient que c'est une femme , nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance , mais dont l'infamie a fait perdre le nom , poussé de quelque mauvais genie , vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler , ayant toujours les yeux attachez sur elle , & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses , *comme pour exhaler son feu* , & adoucir le tourment qu'il enduroit. Ensuite il jettoit des dez ; & quand il avoit bien rencontré , il la saluoit profondement , comme pour la remercier de cette faveur ; mais si la fortune luy estoit contraire , il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme , comme si tous les malheurs du monde luy fussent arrivez , & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continuant , tous les murs du Temple , & tous les

quelque chose qui ne se
pouvoit exprimer honneste-
ment.

Comme pour exhaler son feu.
Il y vient mieux qu'à ce
qui suit.

arbres qui l'environnent , ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitele au dessus de Jupiter , & donnoit tout ce qu'il avoit en of-
frande à la Déesse. On crût d'abord que c'é-
toit par devotion , mais à la fin transporté de
fureur , il se cacha la nuit dans le Temple , &
l'on découvrit le lendemain cette marque de
la violence de sa passion , sans qu'il parust plus de-
puis , *soit qu'il se fust précipité* en bas des rochers,
ou dans la mer. Comme la Sacristine eut ache-
vé son recit : La statuë donc d'une femme , s'é-
crie Caricles , est capable de donner de l'amour.
Et que ne fera point l'original ? Pour moy je
préfererois une de ses nuits au sceptre de Jupi-
ter. Nous ne sçavons point encore , répondit
Callicratidas en soûriant , si arrivant à Thespie ,
nous ne trouverons point plusieurs histoires fem-
blables de la statuë de Cupidon. *Après quelque*
contestation de part & d'autre , je les obligeay à
une conference réglée. Car il n'est pas encore
temps , leur dis-je , de retourner au navire , &
nous ne pouvons employer plus agréablement
nostre loisir. Quittant donc ce Temple , où
plusieurs pelerins abordent , entrons sous quel-
qu'un de ces cabinets pour décider nôtre diffé-
rend , à la charge que le vaincu sera contraint
d'acquiescer , sans importuner plus le vainqueur.
Ils approuverent tous deux mon avis , & nous
sortîmes tous ensemble , moy fort content ,
& eux tristes & rêveurs , *comme s'il eust esté ques-*
tion de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors-
que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais :

*Soit qu'il se fust précipité ,
ou qu'on l'eust.*

*Après quelque contestation
de part & d'autre.* L'Auteur
dit , que celuy-cy tenant la
Déesse en sa puissance , l'avoit
caressée à la façon des garçons ,
comme s'il se fust fâché qu'elle
eust esté femme ; mais je

n'ay pas voulu insister sur
des saletez.

*Comme s'il eust esté question
de disputer le prix aux jeux O-*
lympiques. J'ay pris une
comparaison qui nous fust
connüe , & qui n'eust point
besoin de commentaires ;
car autrement elle seroit

Voi-

Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vòtre differend; nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes, & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de juge, & m'assis avec le fourcil d'un Sénateur de l'Areopage. Cariclès qui devoit parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi: Je t'invoque, grande Déesse, qui présides en ces lieux sacréz: Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit sa naissance comme sa perfection: Les discours d'amour ont besoin particulièrement de ton assistance, puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. *La persuasion.*

Vien défendre la cause de ton sexe & la tiemme, contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. J'atteste le Principe éternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elemens, a produit tout ce que nous voyons, & qui sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul, a fait la difference des sexes pour conserver chaque espece, & remedier par là à la brieveté de nostre estre. Pour cela il a donné au mâle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre; & après avoir distingué leur nature, y a établi des bornes éternelles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, jusqu'à present; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur

sans effet: & pour la même raison, j'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'E-

liée, qui est un Senat moins connu.

*Emm-
ques.*

est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'or a duré, & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature, sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu-à-peu le monde venant à se corrompre, ils se sont laissé aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ stérile, sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les misérables qui souffrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puisqu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse, & se fanent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle, & maîtresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brulent point pour les Lions, les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celui qui les a violées, & qui a employé la lumière de sa raison à se corrompre. O insensé! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendrait le genre humain? Cependant, nos
nou-

nouveaux Socrates , pour abuser les foibles esprits , déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien défendre , en disant , Qu'ils ne sont pas amoureux du corps , mais de l'esprit. Mais , ô venerables Philosophes , pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vostre amitié , pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau , qui soit digne d'estre aimé , & confondez , sans y penser , l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais separées , Homere vous apprend le contraire, lorsqu'il dit, parlant de quelqu'un, *que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit* : En un autre endroit il préfere de bien loin le sage Ulysse au beau Niree , & dit , *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs , & donné aux uns un avantage , & aux autres un autre.* Pourquoy est-ce que la Sageffe , la Justice , & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point , & que vous estes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Falloit-il aimer Phedre , après avoir trahy son amy , ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statües des Dieux , & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe , il vous est aimable , & chacun le fuit , depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couvrant de beaux noms de vilaines choses appelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps , dont vous estes plus amoureux que de la sageffe ? Mais arrêtons-nous là , de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tasche de deshonorer de grands personnages ; Et passant à la volupté , dont vous estes si transportez , faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable mesme en ce

Lysias

point , à celui des femmes. Vous m'avouerez que plus l'objet de nostre amour est de durée , & plus il est agreable. Il feroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue , ou plus heureuse ; mais puisque quelque démon envieux a racourci nostre felicité par le retranchement de nos jours , il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aimée long-temps ; & quoyque la fleur de sa beauté ne dure pas toujours , elle a néanmoins dequoy contenter nos desirs , & entretenir nostre passion. Mais un beau garçon , après ses premieres années , n'est plus propre à cet office , & devient trop maigre pour servir de femme. *Parleray-je du plaisir* qu'elles ont commun avec nous , ce qui redouble le nostre ? car nous sommes nez pour la societé , & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire , d'où vient que nous mangeons ensemble , & faisons servir la table de lien à nostre amitié. En un mot , nous sentons redoubler nostre joye , & diminuer nos déplaisirs , par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes , a cela de particulier , qu'il en oblige deux au lieu d'un ; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant , puisque mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit , il accroist le nostre , au lieu de le diminuer ; & nous ne pouvons sans injustice , leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare , pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ont point de part, sur tout lorsque celui qui le donne , en peut prendre sans en oster , & qu'il nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons ; car bien loin

Parleray-je du plaisir. Les | touchées dans l'autre ha-
coiffures des Dames sont | rangue.

d'y

d'y recevoir du contentement , ils y souffrent du déplaisir ; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes , même après que la douleur est passée , sans parler du regret éternel qui leur en demeure ; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire , que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honnête ni de dire , ni de faire ; si je devenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature , j'aimerois mieux que ce fust avec une femme qu'avec un garçon , parce que c'est un objet plus aimable , & qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point , retranchons pour le moins cet autre amour , si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades , & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes , que de voir les hommes devenir femmes , puisque chaque chose tend à sa perfection ? Comme Cariclès eut dit cela avec beaucoup d'ardeur , regardant son rival de travers , comme s'il eust esté coupable d'un crime énorme ; Je jettay doucement les yeux sur Callicratidas , & luy dis , que je pensois estre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement , tant les discours de Cariclès m'avoient touché : Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'éloquence de son país , pour résister à un si puissant ennemy. Après avoir donc fait quelque silence , pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude , & agité en son esprit de diverses pensées , à la fin il parla ainsi.

Athenes.

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat , elles t'étiroient sans doute pour leur protecteur , Cariclès , & te dresseroient des statues , puisque tu témoignes tant de passion pour elles , & que tu défends mieux leur cause , qu'elles-mes-

Thésile. mesmes: Quand ce seroit cette illustre Argienne qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos; ou cette petite sucrée de Sapho, dont Lesbos se vante: ou Theane la Pythagoricienne, & peut-estre que Periclès mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspasia. Mais *s'il est permis à un homme* de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui préside en ces lieux, puis-que je ne condamne point son amour; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu: mais puis-que Cariclès d'une galanterie en a fait un crime, & qu'il a appelé à son secours la Philosophie, pour la défense des femmes; je puis bien emprunter les mesmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont je parle, qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et plutôt aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phedre, & tenoit ces divins discours que Platon rapporte. Peut-estre qu'il entr'ouvriroit son écorce, comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soutenir un amour dont il a esté si souvent témoin. Mais puisque nous sommes separés de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy; il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la verité, ny abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, céleste Amour, *pere des mysteres cachez*, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du

<i>S'il est permis à un homme.</i> Je coupe ce raisonnement, pour estre plus vif.	<i>Pere des mysteres cachez.</i> Ceci est tiré du Platonisme, & a du rapport à nos mysteres, Chaos,

Chaos, où il estoit ensevely; & le releguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauroit jamais rompre, *tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres,* à la faveur desquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, après avoir esté infusées dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece; mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bienveillance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ny l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes, & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord pour vestement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vestir, & à bastir des maisons. Ensuite, ces Arts venant à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on fit de belles estoifes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintu-

*On peut
défendre
par-là
toute sorte
d'extrava-
gance.*

Tu as couvert la lumiere de tenebres, ou répandu la lumiere sur les tenebres; car il sem- ble que ces choses soient tirées des Hebreux.

res & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers siècles ; car celui des femmes estoit alors trop nécessaire pour la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inventions, comme si c'estoient les pires ; ni préférer un amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vieilles coutumes comme nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empêcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plutôt que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison, ne se servent pas de ses inventions ; & que les nations rudes & grossières n'aient pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne meneroient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils font ; mais ils *vivroient ensemble*, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'aiment pas les lions : Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de même, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'expérience ont fait connoître aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisés, que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point, Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable, & ne préfère pas un sot amour à un amour celeste ; mais quitte avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considère, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes

Vivroient ensemble. J'ay | qui les mangent.
mis cela plutôt qu'avec nous, |.

d'Amour ; l'un enfant , qui ne peut estre gouverné par la raison , & n'est que l'ouvrage de la Nature ; *l'autre celeste & divin* , qui n'inspire que de saints desirs , & ne se trouve que dans les grands personnages , qui estant pleins de ce Dieu , n'approuvent que la volupté qui se trouve meslée avec la vertu. Car il est vray , selon le Tragique , que l'Amour inspire deux diverses passions ; ou plutôt , que ce sont deux choses différentes , exprimées sous un mesme nom , comme il y a deux sortes de pudeur , l'une bonne , & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver estrange que la passion ait pris le nom de la vertu , & que l'amour de bienveillance & celui de concupiscence , s'appellent de mesme nom. Mais , me direz-vous , condamnez-vous le mariage ? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain ? Il seroit peut-estre à souhaiter , selon Euripide , qu'on s'en pust passer , & qu'on pust obtenir les enfans des Dieux , par des vœux & des offrandes ; mais puisque cela ne se peut , il faut obeir à la necessité , & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin ; mais hors de-là point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs defauts ? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer ; qui seroit le plus souvent laide & insupportable , sans le fard & les autres ornemens ? Si quelqu'un avoit veü les femmes au sortir du lit , avant que de les voir parées , il en auroit horreur ; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous , à des choses serieuses ; mais à se peigner & à s'ajuster ; environnées d'un grand nombre de servantes , dont les unes leur tiennent un miroir ou un ré-

L'autre celeste & divin. Il | mystereux , dont j'ay tou-
y a icy quelques épithetes | ché quelque chose d'abord.
chant,

chant, les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilette est pleine de drogues comme une boutique d'Apotiquaire. Les unes sont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir; les autres pour noircir les sourcils, *ou pour rougir les jouës & les lèvres*. Mais la plus grande partie du temps est employée à leur coëffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant jouer negligemment le reste sur les épaules, après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles épuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme; leur corps plutôt nud que vestu, n'estant couvert que d'un crespé, ou de quelque étoffe tres-delicatè, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard, est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée: toutefois comme elle est sans vertu & sans sçavoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres défauts qui coustent davantage à leurs maris, *leurs chaisnes*, *leurs coliers*, leurs bracelets, leurs pendans d'oreilles? car elles sont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds jusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie. Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se parer, pour assister à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont legitiment suspects aux maris, quoy-

Un réchant. Je l'ay ajouté à cause du fer chaud qui suit.

On pour rougir les jouës & les lèvres. Je l'ay transporté icy d'ailleurs.

Leurs chaisnes, &c. Le particulier n'estoit pas à nostre usage, & en pensant décrire de belles parures, on seroit une épousée de village.

qu'on

qu'on n'y admette point d'hommes , puisque le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si-tost qu'elles sont de retour , il leur faut estre longtemps dans le bain , pour passer de là à une table couverte de toutes sortes de mets , où elles se crevent d'abord , & ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures , qui sont qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles ; Je ne parle point de leur dissimulation , ni de leurs refus affectez , & autres vices , que celui qui voudroit les éplucher, comme a fait Menandre , maudiroit aussibien que luy Prométhée ; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. *Adulte-
re , envie ,
&c.* Mais opposons un peu à cette vie , celle d'un jeune garçon , pour en faire mieux voir la difference. Si-tost qu'il est levé & vestu , sans tant de façon , il sort du logis sous la conduite de son precepteur , suivy de quelques valets qui luy portent , non pas des peignes ni des miroirs , & autre équipage du luxe ; mais un porte-feuille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'antiquité , qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre , s'il va chez le Musicien. Après avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences , il s'exerce aux armes , au manège , ou à la lutte , & aux autres exercices du corps , méditant déjà dans la paix , le dur métier de la guerre. Ensuite il se baigne legerement , & mange sobrement , pour estre capable après d'isné de vaquer à des choses serieuses. Car il donne encore le

Mais opposons un peu , &c. Pour donner de l'aversion des femmes , il prend l'exemple d'une coquette , & pour faire aimer les garçons , celui d'un honneste garçon ; si bien qu'en faisant le contraire , on renverseroit tout son raisonnement. D'ailleurs , tout cet amour-la ne va qu'à l'estime & à la bienveillance , & nul-

lement à ce qu'il pretend : C'est pourquoy j'ay dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre personne , s'il n'estoit déjà corrompu , outre que le plus sale en est dehors.

Il donne encore le reste du temps à l'étude. Je viens de parler des belles actions de l'Antiquité , qu'on luy propose à imiter.

*reste du temps à l'étude : & après avoir passé ainsi tout le reste du jour dans les exercices de la Vertu , il dort la nuit sans inquiétude & sans trouble. Qui n'aimeroit un tel garçon, s'il n'est tout-à-fait insensible : puisque dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy , sans l'abandonner un moment ; puisse-je jouir toute ma vie de son aimable entretien. Que s'il tombe malade , comme la vie humaine est sujette à mille accidens , je veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer , je le veux faire ; s'il est attaqué , je le veux défendre ; s'il est pris , je renonce à ma liberté ; s'il meurt , je le veux accompagner au sepulchre , qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté *Oreste & Pilade* , car je ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont vescu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse , vengé tous deux la mort d'un père , couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade , l'autre le consoloit , & sentoit ses maux plus vivement que les siens ; s'il estoit accusé , il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece , ils l'ont portée jusqu'en Scythie ; & lorsqu'ils furent arrivez dans la Chersonèse Taurique , l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere , écumoit par terre ; & l'autre en ce triste estat , luy rendoit les devoirs , non seulement d'amy , mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane , & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes , chacun vouloit mourir pour son amy , comme s'il eüst vescu en luy , & fust mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance , vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celui que nous avons aimé , avant qu'il fust capable d'aimer ,*

Oreste & Pilade. Il confond par tout l'amitié avec l'amour.

commence

commence à nous rendre la pareille ; & l'amitié se renforce tellement , qu'il est difficile de reconnoître l'amant d'avec l'aimé , la passion de l'un étant passée dans l'ame de l'autre , comme une image qui se réfléchit dans un miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme une volupté étrangère , une doctrine reçue du Ciel , qui a été transmise de main en main jusqu'à nous , & que nous devons cultiver , comme étant conforme à notre nature , & confirmée par l'exemple des Héros ? Cette discipline Socratique est approuvée par les Oracles , qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres préceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre , il approuve l'amour des garçons , comme une chose utile à la République. Il les faut donc aimer , à son exemple , comme il faisoit Alcibiade , sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée , mais l'estendre jusqu'à la vieillesse , en reverant ce sacré lien. Car de cette sorte , la vie sera douce & tranquille , la conscience n'étant tourmentée d'aucun remords , ni souillée d'aucun crime ; & la réputation des personnes qui auront vécu de la sorte , vivra encore après leur mort. Le Ciel même , selon la doctrine des Philosophes , les recevra au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur , comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire , j'arrestay Cariclès qui vouloit répondre , parce qu'il estoit temps de retourner à notre vaisseau. Et comme ils me prièrent de prononcer sur leur différend , je leur dis , Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ , mais que c'estoit le fruit d'une longue méditation , parce qu'ils

Comme il faisoit Alcibiade. | que celui-cy ne défend que
 J'ay retranché quelque chose. | l'amour honeste. A quoy
 non tant parce qu'il estoit | bon donc le faire coucher a-
 sale , que parce qu'il estoit | vec un garçon ?
 fort , car il se voit par là fin ,

n'avoient rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire sur ce sujet , & qu'ils s'estoient servis de raisons solides , & de paroles choisies. Que je souhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois , pour y délibérer à mon tour , & voudrois , s'il se pouvoit , adjuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible , & qu'ils ne cessoient de me persecuter : je leur dis naïvement , Que je tenois le mariage nécessaire , & tres-heureux , lorsqu'on avoit bien rencontré ; mais que je croyois l'amour des garçons , qui est une introduction à l'amitié , digne des seuls Philosophes ; c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aimer , comme les femmes n'estant pas dignes de leur amour. Ne te fâches donc pas , dis-je, Cariclès , si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. Et disant cela , je me levay sans attendre leur réponse , honteux de voir Cariclès plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort , & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques ; aussi nous traita-t-il splendidement pour récompense. J'essayay cependant de consoler Cariclès , en le cajolant sur son éloquence , & sur ce qu'il avoit si bien défendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide. Dis maintenant ce qui t'en semble , & si tu approuves mon jugement.

THEOMNESTE. Qui en doute ? Crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable ? J'estois si transporté pendant ton recit , que je pensois estre à Cnide , & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour

Gagné le prix aux jeux Olympiques. Il y a au Grec, la bataille de Salamine ; mais cela n'est ni si propre au sujet , ni si connu ; & par conséquent moins bon pour servir d'exemple &c. de com-

paraïson.

Nous traite magnifiquement. Il n'est point nécessaire de dire , car il estoit magnifique , parce que cela ne sert de rien au sujet.

dire mon avis librement , & ne te rien celer en un jour de Feste , & de la feste d'Hercule qui a esté fort galant ; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop sérieuse , & crois que ce seroit un supplice , aimant un beau garçon , & couchant avec luy , de demeurer comme un Tantale , à avoir l'eau jusqu'aux yeux , sans pouvoir se desalterer. Ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime , ni d'estre assis auprès de luy à l'entretenir , puisque la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres ? laissons l'amour chimerique aux Philosophes , & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade , mais *dormoit avec luy* ; de quoy il ne faut pas s'estonner , puisqu'Achille en usoit de mesme avec Patrocle : ce qu'on peut juger par ses regrets , où il mesle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre , que cecy n'est pas honneste ; mais pour le moins il est veritable.

*Il y a icy
une page
de l'alex.
retran-
chée.*

LYCINUS. Je ne souffriray pas , Theomeste , que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute , *ni que tu tiennes* d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder , allons sur la place voir allumer le bûcher d'Hercule , & représenter sa catastrophe sur le Mont Oëta.

Dormoit avec luy. J'adoucis le plus que je puis les choses. Du reste , ce qu'il dit *des Comastes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu tiennes, J'ay esté au raisonnement ; car le Grec semble dire le contraire ; mais il y a faute.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

D U P R E M I E R T O M E

Des Oeuvres de Lucien.

A. <i>Alders.</i> Comment les Habitans de cette Ville devinrent presque tous Comédiens, 316 <i>Abonns.</i> Où est située cette Ville, 405 <i>Achilles.</i> Ses regrets pour sa gloire perdue, 139 <i>Achilles.</i> Bouchier d'Achille combien rempli de figures, 450 <i>Accusateurs</i> des hommes après leur mort, quels, 168 <i>Adonis.</i> Par qui ravy à Venus, 71 Comment il luy fut rendu pour moitié, <i>La-mesme.</i> <i>Aëtion.</i> Pourquoi particulièrement honoré aux Jeux Olympiques, 303 <i>Ajan.</i> Comment mourut, & comment Ulysse fut cause de sa mort, 139 <i>Alcyon.</i> Quel oyseau, & l'histoire de sa métamorphose, 45 <i>Alexandre.</i> Sa harangue en présence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires, 133 Avec quel succès, 135 Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter, <i>La-mesme.</i> Combien ennemi de la flatterie, 320 <i>Alexandre.</i> Ou le faux Prophete, 402 <i>Alphée.</i> Fleuve, de quelle fontaine amoureux, 99 <i>Ambr.</i> Quelle production, 94 <i>Ambrose.</i> D'où on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente, 193	<i>Amour.</i> Combien d'est une chose libre, 52 <i>Amour.</i> Discours sur les différentes sortes d'amours, 463. & <i>suiv.</i> <i>Amymone.</i> Comment, & par quoy changée en fontaine, 102. 103. <i>Anacrsis.</i> Quel Philosophe, & où il enseigna, 310 & <i>suiv.</i> <i>Andromède.</i> Par qui, & comment délivrée du monstre qui la devoit dévorer, 109 Pourquoy elle avoit esté attachée au Rocher, 110 <i>Année.</i> Par qui divisée en mois & saisons, 448 <i>Annibal.</i> Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde, 131 & <i>suiv.</i> <i>Antigone.</i> Combien peu d'estât il faisoit de la mort, 155 <i>Antiochus Soter.</i> Sa modestie après la victoire, 307 <i>Apis.</i> Quel Dieu, & quels sont les sacrifices que l'on luy fait, 195 <i>Apis.</i> Dieu des Egyptiens, 448 <i>Apollon.</i> Pourquoy ne püst estre aimé de Daphné, 58 Ce que la Fable attribué à Apollon, & où adoré, 191. 103 <i>Apparence.</i> Comment se doit distinguer d'avec la verité, 283 <i>Appréhender.</i> Ce que c'est propre-

DES MATIERES

prement, 212
Arcadiens. Pourquoi ne voulerent point recevoir l'Astrologie, 451
Amathuse. Quelle fontaine, & par qui recherchée, 99
Argent. Remede à tous maux, 40
Anon. Quel, & son aventure, 104
Aristippe. Quel personnage, & ce qu'il sçavoit faire, 202
 Sommaire de sa doctrine, 203
Aristote. Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre, 136
Asfages. Quel personnage, & de quoy se falchoit particulièrement au passage de l'autre monde, 155, 156
Aspasie. Pourquoi tant aimée de Pericles, de Socrates & d'Équines, 429
Astrologie. Jugemens que fait l'Auteur de l'Astrologie Judiciaire, 447
 D'où elle a tiré son origine, *La même* 448, 449
 Astrologie défendue des accusations ordinaires qui se font contre elle, 451
Atalapha. Quel, & pourquoy on le fait naître de Mars, 450
Aténien. Combien grands railleurs & grands Philosophes, 9 & 17
Athletes. Comment s'apparoiient aux Jeux Olympiques, 290
Atys. En quoi préféré à son frère Thyeste, 449
Autolique. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel, 450

B.

B*acchus*. Comment enfanté, 69
 Comment vainquit les Lydiens, Thyreniens & Indiens, 428
Begon. Quel, & pourquoy il conseru l'Eunneque, 446
Baltis. Comparez avec les Tragediens, 429, 430

Baliar. Signe celeste, de la nature duquel les Africains tirent leurs prédictions, 448
Baratide. En quoy elle consiste, 277
Bellerophon. Comment il fut lui-même l'instrument de son malheur, 269
 Comment on peut expliquer le cheval ailé qu'on lui attribue, 449
Bicus. Quels, & ce qu'il en faut penser, 14
 De combien de sortes, 210
Bucan. Quel, & combien heureux, 181

C.

C*aldeens*. Combien adonnez à l'Astrologie, 448
Calidoniens. Pourquoi affligez, 190
Cambyses. Quel, & comment mourut, 184
Carus. Pourquoi fait tout quitter dans sa Barque, 126. 127
Castor. & Pollux. Combien semblables, & le moyen de les reconnoître, 95
 Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en même temps dans le Ciel, *La même*.
 De quel mestier ils se mestent, *La même*.
Centaur. Belle description du Centaure de Zeuxis, 306
Ceres. Comment représentée, 244
Chairs. De Professeur disputée entre deux Philosophes, 443 & suiv.
Chiron. Pourquoi souhaita la mort, 154
Chrysippe. Pourquoi ne se fâchoit point de servir, 206
 Quelle estoit sa science, 207
 208
Ciel. Sa description selon Homere, 193
Cleobis. Quel, & pourquoy estimé

T A B L E

me heureux,	181	damante,	245
<i>Cleon.</i> En quel sens appellé Prométhée,	9	Quels Philosophes, selon le sentiment commun,	282
<i>Cocconas.</i> Chroniqueur Bizantin, ses aventures,	404	<i>Cyrus</i> Quel, & les prédictions de sa mort,	183
<i>Cour</i> de l'homme pourquoy comparé à un but,	24	D.	
<i>Comedie.</i> Combien, & en quoy différente du Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble,	10, 11.	<i>Danaë.</i> Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & jetrée Dans la Mer,	107
La vie de l'homme est comme une Comedie, dont la fortune est le Poëte,	171	Et par qui sauvée,	108
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne, <i>La-méme.</i>		<i>Danaüs.</i> Comment traitoit ses cinquante filles,	102
<i>Comedies.</i> Quel doit être l'usage des Comedies,	423	<i>Danſe.</i> Son Apologie, 422 & suiv. D'où elle a pris sa naissance	425
<i>Connoissance.</i> de soy-mesme, combien nécessaire,	116	Qui fut la premiere qui se plut à cet exercice, & l'enseigna aux autres, <i>La-méme.</i>	
<i>Consequenca.</i> A qui il appartient de tirer des consequences, & ce que c'est,	208	Par quels peuples le plus cultivée,	426
<i>Cordate.</i> Quelle sorte de danse,	428	Danse sacrée,	428
<i>Corybantes.</i> Quelles, & leurs folies,	72	<i>Dauphins.</i> Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes,	104
<i>Cour.</i> Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans,	248 & suiv.	<i>Décacheter.</i> Diverses sortes de dé-cacheter les Lettres,	409
<i>Créateur.</i> Avantages du Créateur sur la créature, selon la doctrine de nostre Auteur,	46	<i>Dedale.</i> Comment il donna lieu à la fable,	449
<i>Creation</i> de l'homme par Prométhée,	51	<i>Délicats.</i> Comment punis,	23
Son utilité,	52	<i>Déméa.</i> Orateur, mal traité par Timon, & pourquoy,	41, 42
<i>Crésus.</i> Quel, & le propos qu'il tenoit à Solon,	181	<i>Démocrit.</i> Pourquoy rioit toujours & se mocquoit des hommes,	203
<i>Ctesias.</i> Jugement de son Histoire des Indes,	336	<i>Demonax.</i> Sa naissance & sa Philosophie,	452, 453
<i>Cupidon.</i> Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde,	71, 72	Quelle étoit sa façon de vivre,	454
Pourquoy craint Pallas,	80	Ses Apophtegmes 455 & suiv.	
<i>Cybele.</i> Que fit à son Athys,	193	<i>Dens</i> le Tyran. Pourquoy délivré de ses peines, & de la chimere,	169
Où adorée,	194	<i>Desbérité.</i> Déclamation d'un fils deshérité	483
<i>Cynegira.</i> Bon mot à son sujet,	461	<i>Dessauer.</i> Ce que signifie proprement ce terme,	427
<i>Cynique.</i> Pourquoy absous par Rhac-		<i>Devin.</i> Ce que les Devins ont ensemble de commun,	159
		<i>Dialogue.</i> Quelle est l'essence du Dialogue,	11
		Si l'on le peut unir avec la Com-	me.

DES MATIERES

medie, & quelles sont leurs différences, *La même.*
Diane. Par quels peuples adorée, 194
Dieux. Pourquoi adorez en Egypte sous diverses figures d'animaux, 195
Diogène. Jugement de sa vie, & combien différent de Mausole, 152, 153
 Son occupation en l'autre monde, 172
 Comment représentoit Hercule, 200
 Son occupation aux approches de Philippe 317
 Sommaire de sa doctrine, 200
 Et quelle Beautude il prêchoit, 201
Dionysius. Quel, & comment naïquit, 69
Discorde. Que fit aux nocces de Thétis & de Pelée, 101
Divination. Combien sainte & ancienne au sens de l'Auteur, 457
 E.
Egyptiens. Comment régloient leur année, & de quoi se servoient pour deviner, 448
Eleusine, & ses mysteres, quels, 244
Eloquence. Son idée, 4
 Quels sont ses avantages par-dessus les autres connoissances, 5 & suiv.
Elises, Champs, par qui habitez, 170
Empedocle. Pourquoi appelé Pantouffier, & ce qui le meut à se precipiter dans les flammes du Mont Ethna, 146
Empoüse. Ce que c'étoit 428
Endymion. Ce qui a donné lieu à sa fable, 450
Enée. Pourquoi réputé fils de Venus, *La même.*
Enfers. Quel est le chemin par où l'on descend aux Enfers, 174
Epicure. Quel personnage, & ce qu'il aime, 206
Epicuriens. Quels, selon le sen-

timent commun, 282
Epmethès, & Promethée. En quoy differens, 12
Eschines. Quel personnage, & pourquoi particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine, 6
Escrivains. Avis aux Ecrivains de l'Histoire 317, 318
Esculape. Pourquoi dit fils d'une Corneille. 407
Ethiopiens. En quelle posture ils vont au combat 427
Esculape. En débat contre Hercule, & pourquoi, 73
 Comment appelez par Homere, 53 & 198
 Nation fort subtile, 448
Etolie. Pourquoi affligée, 190
Europe. De qui fille, & comment aimée de Jupiter, 103
 Spectacle de son ravissement, *Ibid.* & 104
Exorde. Quel doit estre, selon les regles des bons Orateurs, 16, 333

F.

Fables anciennes. Combien pleines d'instruction. 450
Felicité, sans témoins, ce que c'est, 52
 Celle des Philosophes, pourquoi chimerique, 274 & suiv.
Femmes. Combien peu d'assurance il y a aux paroles des femmes, 13
 Comment elles veulent être peintes dans leurs Tableaux 320
 Plantées comme des Vignes. 339
Fer. Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or, 183
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en forment, 50
Féves. Pourquoi Pythagore n'en mangeoit point, 199
Flatteurs. Pourquoi pires que ceux qu'ils flattent, 19, 20
 M h s G.

T A B L E

G.	
Galatée. D'où ainsi appelée, & combien amoureuse de Poliphème,	96
Ganyméde. Comment ravé par Jupiter.	59 & suiv.
Gélon. Quels peuples, & en quels pays,	126
Géore. Ce que c'est que la gloire du monde,	339
Gnathon. Parasite. Pourquoi mal-traité par Timon,	39. 40.
Græcs. Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'Île de Lemnos,	75
Grands. Comment étoient leur folie & leur vanité,	19
Avis aux Grands,	114
Quels maux sont contrainsts de souffrir ceux qui entrent au service des Grands,	248, 249 & suiv.
Græcs. De quoy particulièrement louez,	16
Comment gagnez par Alexandre,	137
De qui & en quel temps ils reçurent la connoissance de l'Astrologie	448
Guerre. Comment la guerre est mère de tout.	317
H.	
Harmonide, celebre joueur de Flûte,	308
Hélène. Quelle, & de qui elle fut fille,	87
Pourquoy mal-traitée par Protefilas aux Enfers,	144
Héllospont. D'où ainsi appelé,	105
Hercule. En debat contre Esculape,	72
Comment au Ciel & aux Enfers,	140. 141
Herodote. En quoy particulièrement imitable,	302
Heros. Ce que c'est proprement qu'un Heros,	117
Houreaux. Quels personnages ont particulièrement mérité ce nom,	181

Hippus. Rhéteur Grec,	303
Hippocras. Quelle sorte d'animant de qu'on sejourne,	340
Histoire. Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps,	317
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien,	317. & suiv.
Combien l'Histoire est différente de la Poésie,	318
Combien doit être retenue dans ses louanges & quel doit être son but,	la même.
Défaut qui la rend suspecte.	319
Divers commencemens d'Histoires,	321
Préfaces diverses & comparaisons,	la même.
Ce qu'il faut faire & ce qu'il faut exprimer,	323
Comparaison des mauvais Historiens à des Valets enrichis depuis la mort de leurs Maîtres.	la même.
Termes Poétiques combien mesléans en l'Histoire,	324
Unité du Caractere combien exactement doit être gardée,	325
Descriptions trop longues pour l'Histoire,	326
Histoire en forme de Prophétie,	329
Préceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire.	330 & suiv.
Quel doit être le sentiment d'un bon Historien.	330
Quel doit être son stile, ses pensées, & les sentences.	331
Quel doit être son Exorde.	333
Brevet & retenue dans les Descriptions combien nécessaires à l'Histoire.	334
Combien l'Histoire doit être éloignée du Panegyrique & de la Satyre.	335
Homere. En quoi peut servir de règle à un Historien,	334
Com-	

DES MATIERES

Comment Homère est un excellent Peintre, 426
Hermès. Architecture d'Homère, quelle, 179. 180
Homère. De la création de l'homme par Prométhée, & s'il est plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes, 51. 52
 Combien grande est l'invention des hommes, *La-même & suiv.*
 Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs suites, 184. 185
 Et combien misérable leur condition, *La-même & suiv.*
 A quoy comparé, 186
Horloges. D'eau, à quoy anciennement employées, 222. 265
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zéphire, 74
 I.
Jeux. Olympiques quels, & comment on y apparie les combatans, 290
Indiens. Pourquoi enyvrez des qu'ils eurent goûté du vin, 14
 En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre, 137
Incertitude. Par qui ordinairement causée, 173
Indiens. Comment ils adorent le Soleil, 427
Ins. Pourquoi se jette en bas du Mont Cithéron, avec son fils Mécicerte, 105
Intéressé. Ce que c'est proprement, 209
Is. Quelle, & pourquoi transformée en génisse, 59
 Comment faite Isis, & la Patronne des Nautonniers, *La-même.*
Isis. Suspendue en l'air quelle & comment trouvée, 339
Isménodore. Quel personnage, & comment tué, 135
Junon. Reproche à Jupiter ion

peu d'affection, au sujet de Ganymede, 62 & suiv.
 Querelle Latone & pourquoy, 76
 Ce qui se dit d'elle par les Poëtes, 192
 Où adorée, 194
Jupiter. Comment délivré par Vulcain de la fille qu'il portoit en la teste, 67
 Combien eut de peine à le sauver des mains de Neptune, de Junon & de Minerve & à l'aide de qui il s'en tira lors qu'ils le vouloient lier, 89
 Comment déposa son pere, 192
 Ses diverses métamorphoses, & ses dissolutions, *La-même.*
 Comment la vie lui fut sacrée, 425
 Pourquoi estimé avoir enchainé Saturne, 450
 Sous quelle figure adoré par les Africains, 448
Jasion. Quel au jugement de Jupiter, & quel à celui de Junon, 64
 Sa punition concertée entre eux deux, quelle, 65
 Pourquoi chassé de la table des Dieux, 193

L.

Lacedemoniens. Doivent une partie de leur gloire à la danse & à la musique, 426
Lampes. Isle des Lampes en quelle Contrée, 347. & suiv.
Latone, & Junon en querelle, 76. 77
Lettres. Quels affrons reçoivent dans les Cours des Grands, 264. & suiv.
Liberté. Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent, 50
Louange. Quelle doit être la louange, 319
Lucien. Idée de la vie, 1, 2 & suiv.
 Ses

T A B L E

Ses voyages,	7	<i>Minerve.</i> Sa naissance du Cerveau de Jupiter,	68. 192
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la Verité, contre les Philosophes,	224. 225. 226. 227.	Où particulièrement adorée,	194
Et Relation plus ample de sa vie,	227. & suiv.	Differend entre elle, Neptune & Vulcain, touchant l'excellence de leur Art,	283
<i>Lune.</i> Globe de la Lune quel país,	339	<i>Minos.</i> Réputé fils de Jupiter,	450
<i>Lycurgue</i> Legislateur des Lacedemoniens,	451	<i>Misanthrope.</i> Pourquoi Timon appelé Misanthrope,	39
<i>Lycanthrope.</i> Ce que c'est,	39	<i>Momus.</i> Pourquoi il trouvoit à redire qu'un Taureau eust les cornes au-dessus des yeux,	23
<i>Lydie.</i> Comment conquise par Bacchus,	79	<i>Monde.</i> Comment vont les choses du Monde,	171
M.		<i>Mort.</i> Si la mort peut estre souhaitable, pourquoi, & quel sentiment il en faut avoir,	154. 155
<i>Marcomans.</i> Peuples, où logez,	418	<i>Musée.</i> Quel Personnage,	427
<i>Mars.</i> Comment fut pris couché avec Venus,	78	<i>Muses.</i> Pourquoi exemptes des traits de Cupidon,	80
<i>Mars.</i> Quels étoient ses Prêtres,	428	Noms des Muses, pourquoi donnez aux Livres d'Herodote,	302
D'où est venue la fable de la surprise de Mars avec Venus,	450	<i>Musique.</i> Quelle est celle qui est inutile,	308
Comment surpris par Vulcain,	450	<i>Musique.</i> Combien utile,	423
<i>Mausole.</i> Quel, & combien rempli de vanité après sa mort,	152	N.	
<i>Mezanthés,</i> Tyran. Pourquoi vouloit retourner en la vie,	237	<i>Nature.</i> Combien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature,	165
Accusé & condamné,	246. 247	<i>Nectar.</i> D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent,	193
<i>Mélagre,</i> Quelle fut la cause de sa mort,	190	<i>Neptune.</i> Differend entre Neptune, Minerve & Vulcain, touchant l'excellence de leur Art,	283
<i>Mélicerte.</i> Quel, & son avantage,	104	<i>Nigrinus,</i> Philosophe Platonicien. Quel personnage,	13 & suiv.
<i>Mérippe.</i> Quel personnage,	113.	<i>Nirée.</i> Quelle personne, & l'estime de sa beauté,	153
Sa pauvreté,	126. 149	<i>Nouveauté.</i> Quelle estime on en doit faire,	305
<i>Mercur.</i> Voleur dès le maillot,	66	O.	
Ses autres qualitez, <i>La-même</i> & 67		<i>Olympias.</i> D'où vient la fable de cette Princesse,	405
En quoy le plus misérable des Dieux,	92		Om 4
<i>Merion.</i> Quel & combien bon danseur,	425		
<i>Merveilles</i> de la Nature, combien considérables,	46		
<i>Milon,</i> Crotoniate. Quel, & en quoy recommandable,	180		

DES MATIERES.

Ombres. Sont les accusateurs des hommes après leur mort, 168
Opiniâtres. Comment doivent estre traitez, 280
Or. Ce que c'est, & ses effets, 182
 Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe, 183
Oracles. Peu seurs dans leurs réponses, 135
 Quelle est la coutume des Oracles, 410
 Quel rapport ils ont avec l'Astrologie, 450
Oronte. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde, 156
Orphée. Excellent Danseur & Musicien, 427
 A qui donna les premières lumières de l'Astrologie, 449
 P.
Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon, 80
Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre, 90
Pantomime. Ce qu'il doit savoir, 431. 432
Paphlagoniens. Combien superstitieux, 405. 406
Pasiphaë. Pourquoi feinte amoureuse d'un taureau, 449
Pâris. Eleu Juge entre les trois Déeses, 81 & *surv.*
Passions. Leurs effets dans l'homme, 185
Pauvres. Comment se doivent consoler, 114
Pauvreté. Combien ses aiguillons sont poignans, 271
Pélée. Comment ses nocces furent troubles par la Discorde, 101
Pella. Ville, où située, & quelle à présent, 404
Peripateticus. Quelle est la doctrine Peripateticienne, 210
 Selon le sentiment commun, 282
Perfée. Comment se garent de

la veüe des Gorgones, & les tues, 110
Phaëton. Origine de la fable de Phaëton, 435
Phalaris. Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prêtres de Delphes, pour les obliger de recevoir le taureau d'airain pour offrande à Apollon, 395
 Suite de ce Discours par un de ces Prêtres pour obliger les autres à recevoir ce présent, 400 & *surv.*
Phœques. Combien ces peuples étoient amateurs de la danse 427
Philiade. Quel, & pourquoy maltraité par Timon, 40. 41
Philippe. L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle, 172
Phinées. Combien incommodé par les harpies, 31
Philosophes. Combien vains & orgueilleux, 114
 Philosophes anciens, quels à la mort, 148
 Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs Sectes, & leurs débats pour la primauté, 227, 229
 Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des passions, 278
Philosophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne, 13
 Philosophie ancienne, combien incertaine, 165
 Ou il la faut chercher, & comment déchirée, 217. 218
 Pourquoi elle n'est pas toujours accompagnée de la verité, 219
 Philosophie, pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perdue d'estudier en Philosophie, 294 & *surv.*
 Qui est-ce qui mérite mieux le nom de Philosophe, & quel est la meilleure Philosophie, 114

T A B L E

Platoniciens. Quels personnages, & quel estoit leur plus grand défaut, 282. 287 Pluton, Dieu des Richesses. A quelles gens s'adonne plus volontiers, 30. 31 Inuocation de Jupiter contre lui, & les reparties, <i>Ibid.</i> Va lentement, 31 Et s'engage aisément, 33 Poëtes. Combien estimer des Grands, 262 Poir. Bergarienne, & son usage, 409 Policieure. Combien heureux, & quelle fut la fin, 184 Polyclete, excellent Scripteur, 6 Polypheime. De qui fut fils, & comment receu de Galatée, 96. 97 Par qui son œil crevé, & pourquoy, 98 Pomme d'or avec son inscription, par qui jetée, & où, 101 Potiers de terre, par qui appelez des Promathées, 9 Pruspe. Quel, & comment traita Bacchus, 91 Quel Dieu chez les Bithyniens, 428 Promathée. Quel personnage, & en quel sens les Orateurs l'ont des Promathées, 8. 9 Pourquoy attaché sur le Caucase, 48 & suiv. Prorequesters. Quelle sorte de Magistrats, 427 Proserpine. Comment posséda le bel Adonis, 71 Comment enlevée, 405 Protée. Comment se peut changer en feu & en eau, 100 Que représente-t-il chez les Egyptiens, 428 Protesilas. Comment tué à la guerre de Troye, 151 Pourquoy renvoyé au monde, <i>La-même.</i> Ptolomé. Merveilles qu'il fit	voir dans le Theatre d'Alexandrie, 10 Pyrrhique sorte de danse inventée par Pyrrhus, 425 Pyrrhus. Combien extravagant, & la doctrine, 212 Pythagore. Son origine & la doctrine, 197 & suiv. Pythagoriciens. Quel estoit le vice de ces Philosophes, 282 Q. Quand Peuples, où logez 418 R. République divine, & de laquelle tout le monde devoit souhaiter d'estre Citoyen, quelle, 289 Rhea. Comment l'invention de la danse lui est due, 225 Riche. Comment devient quelquefois pauvre, 27 Combien misérables pour la plupart, 30 Ordonnance contre les Riches, quelle, 179 Et comment se verifie dans les Enfers, <i>La même.</i> Rome. Portrait des mœurs de Rome du temps de Lucien, 17 & suiv. Roxane. Tableau de ses amours avec Alexandre, 303. 304 Rutilianus. Quel personnage, & combien superstitieux, 413 S. Sacrifices. Quels, & combien divers, 194. 195 Sage. Quel sentiment il dit avoir de la vie & de la mort, 165 Que fait en l'autre monde, 172 Quel doit estre le véritable sage, 282 Sagesse. En quoy consiste, 283 Salathé. Quel personnage, & comment mourut, 269 Salins. Rêtres de Mars. Pourquoi ainsi appelez, 428 Satrapes. Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde, 372 Sa-

DES MATIERES.

Saturne. Quel ; & comment se rendit maître du Ciel, 101
Sceptique. Quelle est cette doctrine, 212
Science. Quels sont les effets de la science, 329
Sopien. Pourquoi passe devant Annibal en l'autre monde, 135
Sculpture. Plustost un divertissement honneste qu'un Art, 2
 Son idée, 3. 4
Soythes. Comment domptez par Alexandre, 137
Secte. Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure, 281. 282
Samela. Pourquoi consumée par le feu, 69
Sepulchre. Vanité des Sepulchres parmi les Anciens, 187. 188
Singe de Cleopatre, 270
Secrete. Par où se fit estimer, 6
 Raillerie contre ce Philosophe, 49
 Quel personnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy après sa mort, 147
 Quelle est son occupation en l'autre monde, 172
 Quelle estoit sa doctrine, 204
 Pourquoi, & à quel âge a voulu apprendre la danse, 429
Solécisme dans la volupté, ce que c'est, 23
Solon. Quel personnage, & comment il receut Anacarsis, 312. 313
Songe. S'il est à propos de conter des songes, 7
Socrate, Socrate. Comment, & pourquoi délivré par le Jugement de Minos, 160, 161
Socrate le Philosophe. Quelle vie menoit, & en quel endroit, 452
Spéctacles. Combien doux & charmas, 423
Statues. Par où l'on juge de leur prix, 307
Stoiciens. Quels Philosophes selon

le sentiment commun, 282
 & suiv.
Symmis. Quelle sorte de danse, 428
Syllogisme. Combien subtil ou viage, 207, 208
 T.
Tantale. Comment meurt de soif au milieu d'un Lac, 142
 Et pourquoi n'estant qu'une Ombre, il avoit soif, La-même.
 Pourquoi chassé de la table des Dieux, 193
Taureau. Pourquoi Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au-dessus des yeux, 23
Tellus. Quel personnage, & pourquoi estimé heureux, 281
Theodorus, Capitaine d'Antiochus Soter, 807
Thersite. Dispute de la beauté avec Niree, 153
Thessalions. Quel état faisoient de la danse, 427
Thetis. Ses nocces troublées par la Discorde, & comment, 101
Thrace. Comment conquise par Bacchus, 79
Thracyclés, Philosophe. Pourquoi comparé au Triton & au Borée de Zeuxis, 43
 Pourquoi mal-traité par Timon, 44
Thucydide. Quel Historien, 335
Thyeste. D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or, & pourquoi postposé à son frere Atreé, 449
Tillibore brigand. Sa vie écrite par Arrian, 403
Timon. Ses plaintes à Jupiter, 26
 Comment devenu pauvre, 28
Tirésias. De qui receut le don de Prophetie, 158, 159
 Pourquoi figuré mâle & femelle, 451
Toxaris. Quel personnage, & comment fit cesser la peste à Athènes, 310
Tragédie. Son utilité, 423
 Tre

T A B L E

Trophenius. Quelles fageries on
faisoit en entrant dans son an-
tre, 117
En quel endroit est son Ora-
cle, 174
Troye. Ses murs, par qui bastis, 191
Tyran. Combien de difference en-
tre la vie d'un Tyran, & celle
d'un pœvre, 241
Déclamation pour le Meurtrier
d'un Tyran. 375. & suiv.

V.

Venus Comment surprise avec
Mars par l'industrie de son
mary Vulcain, 77, 78
D'où est venue cette fable, 450
Venus de Cnide & d'Alceme-
ne, 467

Verification des Ordonnances, com-
ment se fait dans les Enfers, 173

Vérité. Recherchée par Menippe,
& chez qui, 164 & suiv.
Pourquoy n'accompagne pas
toûjours la Philosophie, 219
Et desire toûjours la liberté,
La même.

Qu'elle est une, & combien
difficile à découvrir, 281

Verse-eau. Signe du Zodiaque, 62

Virtu. Rien de plus sordide que
d'en faire trafic, 21

Combien difficile à obtenir, 165

Où elle habite, & si l'on ne
descend jamais, quand on est
parvenu à elle, 278

Combien elle a de chemins, 285

En quoy elle consiste, 299

Vie. Combien aimée, même des
Pauvres & des Vieillards, 157

Quelle est la meilleure, & celle

qu'un honneste-homme doit
choisir, 166 & suiv.

Vignes, qui étoient femmes, 339

Vin. Comparaison du vin avec la
Philosophie, 294

Vin Grec coulant dans de grands
ruisseaux qui arrosoient une
Isle, 338

Peste apaisée à Athènes par
des effusions de vin, 310

Ulysse. Pourquoy se fit attacher
au mast de son Vaisseau, 18

Comment s'échappa des em-
busches de Polyphème, & luy
creva l'œil, 98

Comment fut cause de la mort
d'Ajag, 159

Universels. Pourquoy ne subsistent
point séparément, 205

Volupté. Ses desordres, 18, 19

Vulcain, fils de Junon, 69

Comment aimé des plus belles
Déesses, & des Graces, 75

Et comment il surprit Mars, 77

Comment deveu boteux, 192

De quoy fut blasmé par Mo-
mus, qu'il avoit esleu Juge de
son differend contre Neptune &
Minerve, 28

X.

Xanthe, Fleuve. Pourquoy mal-
traité par Vulcain, 107

Xenophon. Ce qu'il fit dans la re-
traite des dix mille, 7

Z.

Zamolxis, Dieu des Scythes,
& quels sacrifices on luy
faisoit, 310

Zenxis. Quelle gloire a remporté
de ses Ouvrages, & quels en
estoiient les principaux, 305 &
suiv.

Fin de la Table des Matières du premier Tome des Oeuvres
de Lucien.

